

5e Année - No 4

AVRIL 1912

NOTRE ROMAN COMPLET

Famille Bourgeoise

J. Kervaal.

La Revue Populaire

10¢

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.



Les Grandes Chasses, (Voir intérieur)

Sommaire : Les oeufs de Pâques. L'histoire d'une plume d'autruche. Les grands soldats ne parlent pas. Une histoire rough. Les gondoles vénitiennes. Nez et oreilles à vendre. Quelques monstres marins. Les pêcheurs de perles. Les grandes chasses. L'explication d'un mystère. Voyage en Palestine. Quelques notes sur Napoléon Ier. Les mangeurs de serpents. La poursuite (Scènes de l'Ouest). Un curieux animal. Le rouge-gorge du Golgotha.

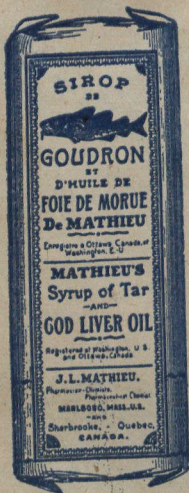
POIRIER, BESSETTE & CIE
Edit.-Propriétaires
200 Boulevard St-Laurent.
Montréal.

LA CONSOMPTION

la plus meurtrière des maladies, est aussi la plus dangereuse, parce qu'elle envahit l'organisme sans que rien, au début, ne trahisse sa présence.

Les microbes sont dans l'air que nous respirons, dans l'eau que nous buvons; la moindre irritation des muqueuses de la Gorge leur fournit le moyen d'attaquer nos organes vitaux. Il faut donc chercher surtout à prévenir les conséquences d'une affection de la gorge, des bronches ou des poumons, si légère qu'elle nous paraisse:

Le Sirop Mathieu



au Goudron, à l'Huile de Foie de Morue et autres Extraits Médicinaux, est le Spécifique reconnu des Maladies de Poitrine. Son action sédative, antiseptique, cicatrisante, jointe à ses propriétés reconstituantes en fait un remède précieux qu'il est prudent d'avoir toujours à portée de la main.

EN VENTE PARTOUT

LA MIGRAINE

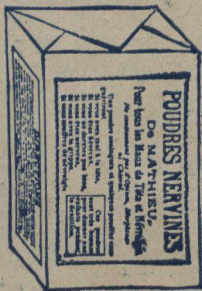
la plus violente cédera infailliblement à l'action des

POUDRES NERVINES MATHIEU

Exemptes d'Opium, de Morphine, de Chloral et autres drogues dangereuses.

25 LA BOÎTE DE 18 POUDRES

La Cie. J. L. MATHIEU, Propriétaires, Sherbrooke, P. Q.



Un Buste Bien Dessiné

fait valoir la beauté
la grâce de la
Taille



Les Pilules Persanes

de Tewfik Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux— j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

Nouvelle Boîte Postale 2675

Dépt. A., Montréal.

Raoul Lebœuf

Entrepreneur Plombier



Poseur d'Appareils à Gaz et Eau Chaude.

Réparations de toutes sortes une spécialité.

Brûleurs et Mantoux à Gaz à bas prix.

No 350 RUE RACHEL EST

Tel. Bell St-Louis 4109
MONTREAL



Nos DENTS sont très belles naturelles, garanties. Institut Dentaire, Franco-Américain (Incorporé).
162, St-Denis, Montréal.

SI VOUS VOULEZ

passer d'agréables instants, lire de magnifiques romans et vous instruire tout en vous amusant

LISEZ *Le Samedi*

MAGAZINE HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

40 PAGES

5 CENTS

40 PAGES

ou \$2.50 d'abonnement par an

En vente chez tous les depositaires ou chez les edits-proprétaires
Poirier Bessette & Cie., 200 Blvd. St Laurent, Montreal

The Canadian Advertising Ltd.,

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentent un capital dépassant \$10,000,000.00.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adaptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES: LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

Avant de placer vos ordres d'annonces,
écrivez-nous — il y va de votre intérêt.

Royal Trust Building, 107, St-Jacques = Montreal, Can.

Avril



<i>Dim.</i>	<i>Lund.</i>	<i>Mar.</i>	<i>Merc.</i>	<i>Jeud.</i>	<i>Vend.</i>	<i>Sam.</i>
	1	2	3	4	5	6
7	8	9	10	11	12	13
14	15	16	17	18	19	20
21	22	23	24	25	26	27
28	29	30				

La Revue Populaire

PARAIT TOUS LES MOIS

ABONNEMENT:

à Canada et Etats-Unis:
Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - - 50 cts
Montréal et Etranger:
Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - - 75 cts

POIRIER, BESSETTE & Cie.
Editeurs-Propriétaires,
200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL.

Vol. 5, No 4, Montréal, Avril 1912.

Les Oeufs de Pâques

D'OU vient l'origine des oeufs de Pâques?

A vrai dire, on n'en sait rien ; depuis un temps immémorial, chez tous les peuples d'Europe et d'Asie existe l'usage de teindre des oeufs de diverses couleurs et de s'en faire mutuellement présent à l'occasion de Pâques.

La couleur rouge paraît plaire davantage que les autres ; c'était la couleur favorite des anciens gaulois.

Au moyen âge il y avait la procession des oeufs, organisée par les "escholiers".

Les jeunes gens se réunissaient sur une place publique et là se formaient en bon ordre, en véritable régiment avec accompagnement d'étendards, lances et tambours.

Ils allaient devant l'église principale où ils chantaient les laudes puis ensuite allaient de porte en porte quêter les oeufs de Pâques.

Cette coutume fut bien vite supprimée car les jeunes gens, lorsqu'arrivait le soir, devenaient bruyants au point de

troubler fortement la tranquillité des gens.

Peut-être avaient-ils aidé à la digestion des oeufs au moyen de vins généreux...

Au pays d'Artois, une quête plus gracieuse avait lieu. Le jour de Pâques, les enfants de chœur choisissaient la plus jolie fille du village ; on la paraît de fleurs et de rubans, puis tout ce jeune monde se rendait de ferme en ferme en chantant :

Donnez, donnez à notre reine
Qui fait honneur à tous ces gens.

La tradition fait remonter l'origine de cette quête au onzième siècle ; le roi Philippe Ier avait répudié sa femme la reine Berthe afin d'en épouser une autre.

La pauvre reine fut enfermée dans un château où ses gardiens la laissaient souffrir de la faim. Ce furent les jeunes gens des environs qui, touchés de compassion, organisèrent des quêtes en sa faveur.

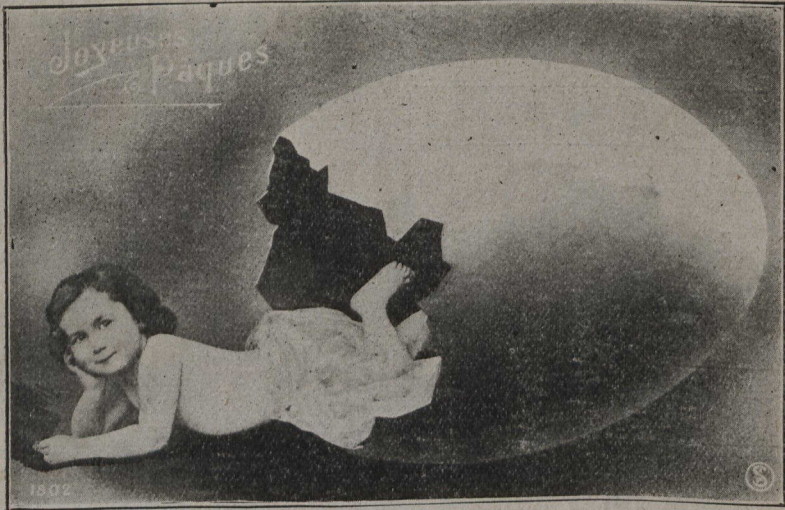
Depuis, l'usage de la quête a persisté mais simplement à l'occasion de Pâques et en manière de divertissement.

Tout se transforme, les coutumes comme le reste, le traditionnel oeuf de jadis ne se voit plus guère ; il a cédé la place à l'oeuf en chocolat, enrubanné de faveurs et contenant parfois pour une coquette somme de bijoux ou de friandises.

C'est le progrès ! Un bébé à qui l'on offrirait encore le modeste oeuf pondu par une "vraie" poule ferait sans doute une moue de dépit ; estimons-nous heureux encore qu'il ne nous réclame pas, en voyant passer un aéroplane.

—Petit père, je veux un oeuf de cet oiseau-là !

Roger Francoeur.



PAQUES

Pâques: Les cîmes des frênes
Aux monts que l'hiver transit
Ont des feuilles encor naines,
Resurrexit!

La glace qui se descelle,
Laisse le cours d'eau qui rit
De l'oiseau vif suivre l'aile.
Resurrexit!

Le manteau vert des prairies
S'étend sur le noir granit.
L'agneau sort des bergeries.
Resurrexit!

Près de l'olivier le pâtre
Contemple le bleu zénith...
La cendre recouvre l'âtre.
Resurrexit!

On délaisse la chaumière.
Avril ouvre son blanc rit.
L'âme y murmure en prière:
Resurrexit!



L'Histoire d'Une Plume d'Autruche

Par Louis Roland

NOS jolies élégantes qui arborent sur leur chapeau de longues plumes d'autruche aux teintes variées prouvent leur bon goût, car rien n'encadre aussi bien un charmant visage que les riches ondulations de ces magnifiques ornements

Mais si la plume est jol'e, le prix ne l'est pas moins et lorsque l'on fait choix d'une plume de belles dimensions, c'est avec un soupir de regret que l'on en considère le prix variant de 30 à 50 dollars ou plus.

Dame! il faut penser que l'on n'élève pas les autruches comme de simples poules et que leur nombre est forcément restreint.

Voyons donc un peu ce qui se passe dans une "ferme" d'autruches.

Autrefois—et il n'y a pas encore bien longtemps—on chassait l'autruche au lieu de l'élever.

Dans les plaines désertiques du continent africain, des cavaliers montés sur des chevaux rapides se lançaient à la poursuite du gigantesque oiseau. L'autruche, en effet, ne vole pas; ses plumes ne sont qu'une parure et ne peuvent tout au plus qu'accélérer un peu sa course.

Ce procédé ne valait rien car il aurait forcément amené la destruction de l'animal dans un bref délai; aussi il a paru plus rationnel—comme plus productif—de mettre l'oiseau en cage afin de le plumer tout simplement aux époques convenables.

La cage est grande, cela va sans dire; elle consiste en un immense terrain clos.

qui s'appelle ferme d'élevage.

Visitons une des mieux organisées : celle de Matarieh, bien connue en Egypte.

Matarieh ne ressemble guère, on s'en doute, à un établissement du boulevard St-Laurent à Montréal ou d'une avenue de New-York.

Située en plein désert, cette ferme est un véritable oasis que l'on atteint après avoir parcouru quarante milles sans rencontrer autre chose que des sables arides.



Le bain à l'arrivée.

De hauts palmiers la signalent à la vue puis l'on aperçoit un vaste espace clos par un mur en briques sèches et de nombreux bâtiments.

C'est "l'autrucherie".

Au début de l'organisation, on fit venir des autruches du Haut-Nil et même du Kordofan; puis on pratiqua, ainsi que pour de la vulgaire volaille, l'incubation

artificielle, c'est-à-dire l'éclosion des oeufs au moyen de la couveuse.

C'est ainsi que Matarieh possède aujourd'hui quelques milliers d'autruches de belle venue.

L'autruche, élevée en captivité, est grasse et produit une plume de qualité supérieure à celle qui est en liberté.

Elles sont bien nourries : le trèfle, les oignons, la salade, poireaux, blé-d'inde et fèves composent la principale partie de leur menu qui ne revient guère qu'à un dollar par mois et par oiseau.

Jusqu'à l'âge de douze mois l'autruche mange et ne produit pas; la 2^e année, elle commence à donner en moyenne une livre et demie de plumes grises utilisables. A partir de la 3^e année, le rendement est de 2 livres régulièrement.

Le déplumage se fait tous les huit mois; chaque oiseau fournit pour une valeur de 16 dollars de plumes—prises à Matarieh—tous frais payés le bénéfice pour les éleveurs est de 4 dollars seulement.

Il faut penser, cependant que ce bénéfice va sans cesse en augmentant avec le nombre des autruches car chaque couple donne, en moyenne, deux poussins par an.



Le plumage ne va pas sans difficultés. Il faut environ dix hommes pour cette opération et l'autruche, à qui cela ne plait assurément pas beaucoup, témoigne sa souffrance et son mécontentement par des cris déchirants.

C'est une scène qui inspire de la pitié pour le pauvre animal et si les dames assistaient à un de ces arrachages, je crois qu'elles hésiteraient plus tard à orner leurs chapeaux de ce qui cause tant de souffrance à enlever.

Quand les plumes sortent de la ferme,

L'histoire d'une Plume d'Autruche

elles sont loin d'avoir le lustre et la forme gracieuse que l'on voit aux étalages de modistes.

Elles subissent tout d'abord un bain soigné qui les débarrasse de toute poussière, tache ou impureté quelconque.

On voit dans une de nos photographies le dispositif adopté dans ce but ; un cylindre mù par un moteur reçoit une certaine quantité de plumes, la rotation rapide de l'appareil contribue beaucoup à la perfection du nettoyage.

Ensuite les plumes passent dans un autre cylindre à claire-voie qui procède à un battage en règle dont le résultat est l'élimination définitive de toute matière étrangère et un séchage rapide.



La plume est prête maintenant pour les ateliers de transformation car elle doit passer par bien des mains avant d'aller se fixer sur un chapeau ou s'enrouler autour d'un cou en gracieuses volutes.

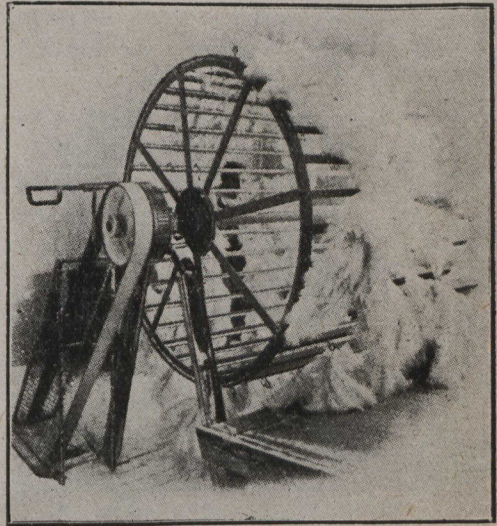
Il faut les friser, brin par brin, enlever tout ce qui est cassé ou détérioré quelque peu et le remplacer par des fragments adroitement attachés.

C'est ensuite l'opération compliquée de la teinture plus sérieuse qu'on ne pense, surtout s'il s'agit d'un ouvrage en tons divers et dégradés.

Enfin la plume arrive aux finisseuses qui confectionnent le boa, le manchon ou la touffe qu'elles repasseront à la modiste en chapeaux.

Tout ceci a lieu déjà bien loin de Mata-rieh ou des autres fermes d'élevage et le voyage n'est pas terminé car si la plume d'autruche ne provient que de certains pays au climat spécial, son usage ne connaît aucune frontière.

Il y a donc des frais de transport coûteux, des droits de douane qui ajoutés aux bénéfices des divers commerçants augmen-



Pour sécher les plumes

tent singulièrement le prix de revient à la ferme.

Ne vous étonnez donc plus, charmantes lectrices, qu'une plume d'autruche soit si cher ; laissez-moi plutôt vous dire que quel que soit son prix et sa beauté, elle acquiert une bien plus grande valeur encore lorsque votre charmant visage s'abrite dessous.





Les Grands Soldats ne Parlent Pas



L'ARMÉE est "la muette", on laissait entendre par là qu'un bon soldat, un bon officier doivent exécuter les ordres qu'ils reçoivent sans se permettre le moindre commentaire; mais on a aussi observé que les grands hommes de guerre de tous les temps ont été les premiers à payer d'exemple, en se montrant avarés de mots vutiles.

Si Jules César, le vainqueur des Gaules, fut surnommé l'"Orade" par ses légionnaires, ce n'était pas seulement que ses paroles avaient beaucoup de poids, c'était surtout qu'il les comptait avec parcimonie et qu'il savait que le bavardage fait souvent plus de mal qu'une armée ennemie.

Le grand empereur à la barbe fleurie, Charlemagne, était aussi silencieux, et le fameux duc de Marlborough, bien qu'il soit le héros d'une chanson qui a beaucoup de couplets, avait coutume de tirer sa montre, en disant à ses lieutenants, avec un froncement de sourcils très significatif: "Je vous accorde une minute!" et

malheur à celui dont le rapport dépassait les soixante secondes accordées!...

Wallenstein, qui fut l'âme de la guerre de Trente ans, ne vivait pas dans une tour d'ivoire, mais dans une tour de ronze. Les officiers ne troublaient jamais son "atmosphère de silence", et ses domestiques le servaient comme de bons nègres muets de naissance.

Napoléon Ier parlait bien quelquefois, mais les réponses qu'il affectionnait se bornaient à ces monosyllabes durs et tranchants dont il avait le secret. Ses yeux parlaient pour lui avec une éloquence souvent terrible, et s'il était si peu loquace, c'est qu'il pensait comme Confucius que le silence est un ami qui n'a jamais trahi personne.

Dans des temps plus rapprochés de nous, Grant, le président des Etats-Unis, dont le laconisme mettait ses ennemis dans de grandes fureurs, avait coutume de dire: "Le silence est le grand art de la conversation;" et enfin, le maréchal de Moltke ne prononça pas dix paroles quand on lui annonça la déclaration de guerre avec la France. Sa devise était "thun". Faire, sans une syllabe de plus.

Nous savons, d'autre part, que les écrivains, même les meilleurs, parlent beaucoup plus que les grands capitaines.





La Vie Drôle

UNE HISTOIRE "ROUGH"

A VINGT ans, j'étais très ambitieux, quoiqu'exerçant la modeste profession de dernier clerc d'huissier. L'insipide et plate carrière qui s'ouvrait devant moi, ne convenait guère à ma fougue aventureuse, et, dans l'ombre de l'étude sinistre où l'on avait, bon gré mal gré, emmuré ma jeunesse, je ruminais des exploits follement héroïques, tout en rédigeant pour le compte de mon patron, d'autres exploits qu'il étaient un peu moins...

Un beau jour, tout cela me dégoûta—et je partis.

Mon programme était simple et de bon goût; je voulais faire fortune, à bref délai; je n'avais donc qu'à aller chercher de l'or en Amérique!...

C'est pourquoi je m'embarquai résolument pour la Californie, à bord du trois-mâts "Le Sac".

Après une traversée de quelques mois environ, j'arrivai à San-Francisco, que, pour la clarté du récit, j'appellerai Saint-Francisque, car je suis d'avis qu'il faut parler français... C'était alors une petite bourgade, bâtie en bois, et sise au fond d'une baie admirable...

Ceci se passait en avril 1849 (dix-neuvième siècle).

Ah!... ça ne nous rajeunit pas...

Je m'étais considérablement ennuyé, durant cette longue traversée sans esca-

les. Aussi, je résolus de m'offrir quelques distractions avant de m'enfoncer dans la région des placers aurifères. La petite ville de Saint-Francisque était très animée; les aventuriers du monde entier y formaient un "high life di primo cartello", prêt à n'importe quel "struggle!"... Les taverniers et les barnums ne savaient plus où fourrer les formidables bénéfices qu'ils encaissaient, au mépris de tout scrupule; ils en étaient réduits à mettre leur poudre d'or en bouteilles, en ferrines, ou dans des pots à moutarde... Bref, c'est dans une véritable kermesse cosmopolite, que je débarquai au printemps de l'année 1849...

Mon premier soin, en prenant possession de la terre d'Amérique, fut d'aller boire une pinte de pale-ale, sur le pouce. Après quoi, je me mis à flâner dans la principale rue du patelin, la "Calle d'oro" (autrement dit la calée aurifère, pour parler en bon français). Là, je ne tardai pas à rencontrer, sous la forme d'une affiche de spectacle, la nourriture spirituelle dont j'avais faim.

Et voici ce que je dévorai:

THEATRE DE L'ELDORADO

9, Calle Hambourg.

Ce soir, vers huit heures
Par autorisation spéciale,
Première représentation de :

S. M. LE ROI LEAR

tragédie sanglante en 5 actes, avec
danses, et feux de Bengale,
"par don William Shakespeare."
jouée par les artistes de la création.

Ne pas confondre!

Avis important.—L'auteur assistera à la
représentation; et son épouse, remplira
en personne, le rôle de la Reine.



C'est alors que le pianiste courait d'effroyables dangers.

Prix de chaque acte, au détail, 1 dollar.
Au bas de l'affiche, un alléchant "nota bene" ajoutait :
"La représentation (sauf en cas d'incendie ou de carnage), sera suivie d'un bal à grand orchestre. On n'y sera pas admis nu-pieds."

Un peu plus loin, je m'arrêtai devant

une seconde affiche, qui était ainsi conçue :

THEATRE DES FOLIES-CALIFORNIENNES

2, Calle Basse.

Tous les soirs, spectacle brillant.

1o Le Mariage d'Antonio,

opéra-comique en 1 acte, de la Comédie-Italienne.

2o Celui de Figaro.

opéra en 5 actes, de Machin, musique de Chose.

"Ce théâtre est brillamment éclairé au gaz d'éclairage, selon les derniers perfectionnements de l'instar européen. En outre, pour ne pas ennuyer les spectateurs, les deux pièces du programme seront jouées en supprimant la musique, ce qui permettra à MM. le public, de comprendre l'intrigue, sans augmentation de prix."

Je connaissais et j'appréciais trop les chefs-d'oeuvres affichés en ces termes remarquables, pour avoir le coeur d'assister à leur massacre... J'optai donc finalement pour un troisième établissement, qui n'était autre que le "Grand Bal du Pacifique", situé Calle Aurifère No 22.

Je dois dire que ce bal-bar était honorablement fréquenté par un public des plus choisis. La société en était triée sur le voleur; et, pour y être admis, non seule-

ment une tenue convenable était de rigueur, mais encore, "il était formellement défendu d'y arriver ivre!" Cette mesure draconienne avait été prise en vertu de ce principe irréfutable, à savoir : qu'un homme déjà gris ne peut pas consommer autant qu'un homme qui arrive à jeun,—et que ce qu'il a bu ailleurs avant d'entrer, constitue pour la maison une perte sèche (!?)

Inutile d'ajouter que les portes de ce sanctuaire relativement mondain s'ouvrirent sans contestations, devant ma bonne mine... Je me trouvai dans une vaste salle dénudée, au fond de laquelle un farouche pianiste tapait sur son instrument avec une brutalité révoltante. Je me promis de fonder, une fois riche, la Société Protectrice des Pianos... (Je suis actuellement en train d'en rédiger les statuts).

Je remarquai que divers "avis au public" ornaient les murs du "Pacifique", à l'exclusion de tous autres sujets décoratifs. Il y avait, notamment, plusieurs grandes pancartes qui disaient ceci :

Prière de ne pas tirer sur le pianiste.

(Il fait de son mieux...)



Mais ce mieux-là était manifestement l'ennemi du bien : cela n'avait d'ailleurs aucune importance, car dans ce bal, dit "du Pacifique", la Danse et la Musique étaient reléguées au septième plan... On buvait, on fumait, on jouait aux cartes, boxait, on hurlait, on se tirait des coups de revolver, on s'escrimait au couteau, bref, on y faisait un peu de tout, excepté de la danse...

Néanmoins, quelques amis des arts, daignaient, de temps en temps, accorder un brin d'attention à la partie esthétique du programme, et c'est alors que le pianiste courait d'effroyables dangers ; si l'infortuné ne trouvait pas le moyen de satisfaire à la fois le marteau et l'enclume, s'il ne répondait pas d'un seul coup à tous les "desiderata", même les plus hétéroclites, la fusillade crépitait aussitôt dans sa direction, et une grêle de balles venait s'applatir sur le blindage du piano... (car le piano était blindé).

Par exemple, quand l'artiste jouait une polka, les clients qui désiraient un qua-



Je lui donnai le portrait qu'il demandait

drille, le canardaient jusqu'à ce qu'il cédât ou qu'il tombât mort ; mais s'il avait la faiblesse d'obéir aux partisans du quadrille, pif papf ! les partisans de la polka le gratifiaient d'un feu roulant... Débrouille-toi, mon bonhomme !

Bien qu'il pût s'abriter derrière son piano, il lui fallait une force d'âme peu commune pour demeurer à ce poste redoutable, et pour continuer à faire de la joyeuse musique, tout en écoutant siffler les balles... Aussi, je lui pardonnai, en faveur de sa bravoure, les terribles coups

de poing qu'il décrochait sans provocation, à son clavier-martyr.

J'appris bientôt que cet humble héros était Français. L'intérêt que je lui portais se changea dès lors, en sympathie, puis en admiration... Et, profitant d'une accalmie, je n'hésitai pas à me glisser jusqu'au piano, pour aller serrer la main de mon compatriote...

—Enchanté, me dit-il... Comment va Louis-Philippe?...

Je le mis au courant des événements de février 1848, qu'il ignorait. Il fut désolé quand il sut que la République avait détrôné ce pauvre Louis-Philippe, pour lequel il nourrissait, sans l'avoir jamais vu, un culte mystérieux...

—Quelle affreuse nouvelle! s'écria-t-il en pleurant... Ils l'ont chassé!... Si encore j'avais son portrait!... Pauvre cher homme!...

Je lui donnai le portrait qu'il demandait; j'en avais justement un sur moi, qui consistait en une pièce de monnaie à l'effigie de Louis-Philippe. Il mit l'écu dans son gousset, et parla d'autre chose, tout en pianotant...

—Avant d'être ici, me dit-il, j'étais employé dans une ménagerie à Boston, la ville où est né Franklin... Ah! monsieur, quel homme indomptable que le dompteur Town Péddiek, mon patron!... Il y avait de quoi frissonner d'angoisse en le voyant au milieu de ses fauves sanguinaires!... Tous les soirs, il affrontait les lions et les tigres...

—Et vous?...

—Moi, je les étrillais tous les matin! répondit modestement le pianiste. Mais comme je ne me trouvais pas suffisamment rémunéré, j'ai lâché les bêtes féroces pour me mettre dans la musique... Je cours ici beaucoup plus de risques qu'à la ménagerie Town Peddick—ça, c'est certain —

mais je suis mieux payé, Dieu merci!... Ah! c'est que je suis un ambitieux, voyez-vous, je suis venu en Amérique pour faire fortune!...

—Pourquoi ne vous feriez-vous pas chercheur d'or, comme moi? lui dis-je.

—Oh! mais j'ai été chercheur d'or! me répondit-il avec un pâle sourire; on ne gagne pas beaucoup d'argent dans ce métier-là!... J'ai eu beau chercher, je n'ai jamais trouvé, en fait d'or, qu'une vieille monture de lunettes... Pourquoi ne vous feriez-vous pas pianiste, vous?...

—Parce que je ne sais jouer que "J'ai du bon tabac", avec un doigt...

—Ce serait très suffisant, à condition de varier un peu le ton, le rythme et l'intensité! déclara sérieusement mon compatriote... Quant aux coups de revolver, on s'y habitue fort bien...

Le bal s'acheva sans incidents, et nous sortîmes ensemble.

—Vous voyez qu'on ne meurt pas, me dit triomphalement le pianiste... Ils font plus de bruit que de mal; et, somme toute...

Pan! A ce moment, il reçut à bout portant, un coup de feu en pleine poitrine.

Il avait parlé trop tôt, l'infortuné!... Je le crus mort.

Il ne tomba pas.

La balle avait miraculeusement frappé la pièce de cent sous que je lui avais offerte, en souvenir de Louis-Philippe, et s'était aplatie sur l'auguste profil du bon roi, qui n'avait plus, désormais figure humaine!...

A la vue de ce désastre, mon nouveau camarade poussa des cris de désespoir:

—Hélas! pourquoi faut-il que la première balle qui me touche vienne tomber juste en plein sur cette innocente relique?... "J'y tenais énormément à ce portrait: le voilà perdu!..." Il y avait

pourtant de la place à côté, sapristi!... C'est dégoûtant, la malice des choses!... Hein, croyez-vous que j'en ai une guigne?...

—Je crois plutôt que vous avez une rude veine! ripostai-je... Ah! vous aviez raison, d'aimer Louis-Philippe!...

Mais j'eus beau lui démontrer qu'il devait la vie à cet heureux hasard, il ne se consola pas... Il me quitta, navré, et s'en alla en secouant la tête...

Et longtemps après que sa silhouette eût disparu, je l'entendais encore gémir du fond des ténèbres:

—Ah! bien vrai, si j'avais su, j'aurais mis mon roi dans une autre poche!...



Or, la même nuit, comme je regagnais mon hôtellerie, je fus attaqué à l'improviste, par une bande de gentlemen... Je reçus dans la cuisse un projectile qui me perfora ma bourse en peau de daim; j'avais dépensé toute la monnaie qu'elle contenait, et la fatalité voulut qu'elle fût vide, c'est-à-dire qu'elle n'opposât au bisciaïen aucune résistance efficace.

Si j'avais eu le flair de garder ma pièce de monnaie, au lieu de la donner au pianiste, la balle se fut aplatie dessus, et j'eusse été sauvé par Louis-Philippe!...

Le lendemain, en apprenant que j'étais grièvement blessé, mon brave compatriote — dont je n'ai jamais su le nom — s'empressa de venir me restituer mes cent sous, mas il était trop tard!...

Je faillis mourir, et je dus subir (sans

chloroforme), l'amputation de ma meilleure cuisse.

Puis l'on me réexpédia dans mon pays, pauvre colis détérioré... Moi qui espérais revenir au bercail avec des monceaux d'or; je fus encore bien heureux d'y revenir avec une jambe de bois: faute d'avoir eu, au moment opportun, un écu dans ma poche, c'est tout ce que j'ai pu rapporter d'Amérique!... Depuis, j'ai tout

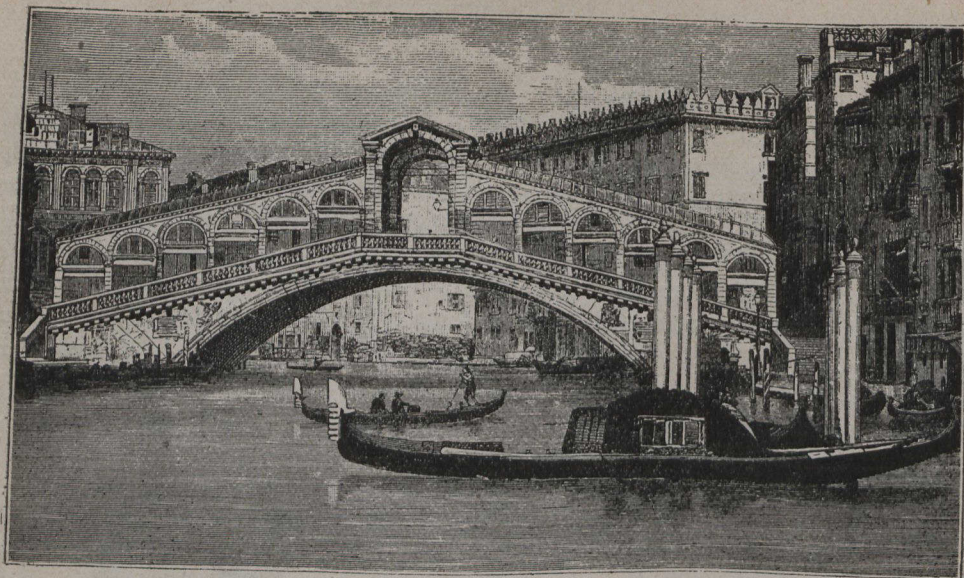


Le voilà perdu!

de même réussi à faire fortune, mais c'est dans la littérature...

Bref, ladies et gentlemen, voilà comment les voyages déformèrent ma jeunesse, et de quelle étrange façon la Providence récompensa ma générosité: aussi, je suis devenu très rapiat à la suite de cette leçon, et s'il se trouve parmi vous un pianiste, même de talent, je ne lui conseille pas de chercher à m'emprunter de l'argent!





LES GONDOLES VENITIENNES

ON A chanté la gondole de Venise sur tous les tons, sur tous les modes et dans toutes les langues : aussi n'y reviendrions-nous point s'il ne s'agissait que de vanter les charmes des promenades au clair de lune sur les canaux et les lagunes. Mais, ce qui est peu connu, c'est l'industrie réellement fort importante et toute spéciale à laquelle donne lieu la construction des gondoles. Précisément un auteur anglais, M. H. F. Brown, vient récemment de donner à ce sujet des détails intéressants.

Ce n'est pas du reste d'aujourd'hui que date cette industrie locale, car il existe un document où le secrétaire de Théodore parle de ces petits bateaux légers indispensables à toute maison vénitienne qui se respecte ; mais le nom de gondole n'est mentionné qu'au douzième siècle pour la première fois, et nous n'en trouvons une représentation dans une peinture qu'au quinzième siècle. Ce fut pen-

dant les deux siècles suivants qu'à Venise régnèrent une richesse et une magnificence qui se manifestaient même dans la construction et la décoration des gondoles. Celles-ci étaient peintes des nuances les plus brillantes, couvertes d'étoffes splendides, et portaient simplement un toit, une sorte de dais ouvert sur les côtés, et dont l'ornementation était tellement luxueuse qu'elle amena le vote de lois somptuaires. A la fin du seizième siècle, la forme, au moins extérieure, de ce petit bateau fut considérablement modifiée par l'addition du "ferro", autrement dit de l'espèce de lame d'acier dentelée et relevée en cou de cygne qui se trouve à l'avant.

Au dix-huitième siècle la gondole subit quelques autres modifications : le "ferro" de l'arrière disparut, le dais ou "felze", comme on l'appelle, fut muni de fenêtres et de portes, l'embarcation s'allongea pour donner une plus grande vitesse, et

Les Gondoles Vénitiennes

enfin, en 1740, la gondole avait la forme définitive qu'elle a gardée depuis.

Il est facile d'étudier la construction de ce curieux petit bateau, car à Venise les chantiers sont nombreux où on les nettoie, où on les répare, où l'on en met à l'eau de toutes neuves. C'est dans les faubourgs qu'on trouve ces chantiers, sur le bord de l'eau, près d'une cale, d'un plan incliné qui descend à la mer et qu'on recouvre soigneusement d'une épaisse couche de boue, pour éviter les chocs et les frottements sur les flancs des bateaux qu'on tire au sec ou qu'on met à flot.

La première chose à faire pour construire une gondole, c'est de bien choisir le bois qu'on emploiera, car les planches qui forment la coque sont extrêmement minces; elles pourraient donc facilement se courber, se fendre. Il faut du bois très sec et sans noeuds. Entre quatre poteaux fichés en terre qui déterminent la longueur et la largeur de l'embarcation, on dresse d'abord deux pièces de chêne qui constitueront l'étrave et l'étambot, l'avant et l'arrière; puis on met en place les couples, les membrures, faites de noyer, de merisier ou d'orme: elles sont plates par leur partie inférieure, car la gondole est un bateau à fond plat. On réunit ces membrures par une sorte de ceinture en bois de chêne, puis à l'avant et à la poupe, on place des contreforts en noyer maintenant tout d'ensemble.

La coque est terminée, du moins pour ce qui est de sa carcasse; il reste à la border, c'est-à-dire à la recouvrir de planches de pin jointives formant les flancs et le fond du bateau; puis on met en place un plancher qui protégera les membrures du choc des pieds. On pose enfin le pont, qui est aujourd'hui en pin lui aussi; on le partage en quatre compartiments, et une petite porte qui y donne

accès permet au gondolier d'y serrer ses biens les plus précieux. Quand on a installé deux marches à l'avant pour faciliter l'embarquement, qu'on a fixé enfin les tolets pour les rames et les appuis pour les pieds, le constructeur du bateau a terminé sa besogne, et reçoit, comme prix de vente \$60.

D'autres mains vont fournir ce qui manque encore au bateau. Il s'agit maintenant de se procurer la ferrure de l'avant, le "ferro". Comme le métier de gondolier est héréditaire, bien souvent un vieux "ferro" passe d'une gondole à une autre, quand la première est mise hors de service. Il faut en acheter un neuf, on s'en va le commander chez un forgeron, qui le fait payer parfois jusqu'à \$20; les belles ferrures travaillées d'autrefois disparaissent de plus en plus, et on les remplace par de vulgaires pièces fondues qui se cassent souvent au moindre choc. Il ne reste plus qu'à mettre en place le "felze," la petite cabine qui abrite les passagers: elle ne coûte guère moins de \$100, d'autant que toutes les montures en sont de cuivre.

Il est vrai que l'on commence maintenant à remplacer le "felze" par la "tenda", une tente qui est fort appréciée des touristes parce qu'elle laisse ceux-ci au grand air; mais les familles vénitiennes goûtent peu cette innovation. Pour que la gondole soit prête à entrer en service, il faut encore dépenser peut-être \$40 pour les appuis-bras, les coussins, les tapis, etc.

On comprend qu'un jeune gondolier ne peut pas toujours avoir, au début de sa carrière, assez d'argent disponible pour payer toutes ces dépenses: aussi ne donne-t-il d'abord qu'une certaine somme, pour s'acquitter ensuite du reste par paiements mensuels ou trimestriels.

Quand la gondole est toute neuve, on

la laisse sans être peinte pendant une année: c'est que sa valeur baisse immédiatement dès qu'elle a reçu une couche de peinture, car il est dès lors impossible de constater l'état de sa coque, de vérifier la qualité du bois.

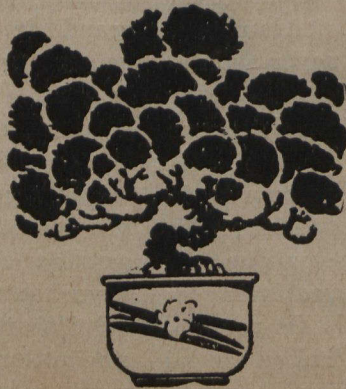
Le gondolier s'attache à son bateau bien autrement qu'un cocher à son cheval; il en étudie les particularités, le caractère, si l'on peut dire, chaque gondole ayant son tempérament, et il faut bien la connaître pour la digérer au mieux. Notre homme passe des heures à éponger, à laver, à frotter son embarcation, qui est comme sa maison ambulante; il en connaît bientôt jusqu'aux moindres clous par coeur.

C'est qu'aussi la gondole possède de nombreuses parties métalliques qui se ternissent rapidement, exposées qu'elles sont à l'air de la mer; et, pour les maintenir brillantes et polies, le gondolier n'a pas trop de tout son temps disponible. Il y met un amour-propre particulier, et les gens accoutumés à la vie de Venise jugent du premier coup d'oeil d'un gondolier à l'apparence de son "ferro".

Ajoutons que, tous les trois mois en hi-

ver, et tous les vingt jours pendant l'été, la gondole doit être tirée à terre pour être lavée, grattée, frottée et graissée, opérations qui influent considérablement sur son allure. Ce nettoyage complet demande toute une journée.

Si elle est bien entretenue, la gondole restera en parfait état de conservation pendant au moins cinq années: à ce moment, lorsque le gondolier dessert un quartier luxueux, il vend la coque de son bateau pour une vingtaine de dollars, et il garde les ornements, toutes les installations pour une nouvelle embarcation qu'il aura fait construire entre temps. Quant à la vieille gondole, elle ira circuler encore pendant cinq années dans une partie plus éloignée de la ville; puis, quand elle aura perdu complètement ses formes élégantes, que sa coque fatiguée ne se relèvera plus en une courbe gracieuse, mais s'affaissera piteusement sur elle-même, qu'elle sera, en un mot, devenue ce qu'on nomme un "gobbo", il ne restera plus qu'à la vendre comme vieux bois, pour qu'elle aille chauffer les fours des verreries de Murano.



ROMAN COMPLET

Famille Bourgeoise

Par Jean Kervaal

I

UN INTERIEUR DE FAMILLE BOURGEOISE

Le salon des Maugenest est aujourd'hui ce qu'il était il y a cinquante ans.

Les potiches, les chinoiseries, les tables Gigogne sont impitoyablement bannies du sanctuaire familial. Aucun abus de draperie, aucun entassement de tentures, pas même une petite prodigalité de peluche dans une encoignure.

Les murs sont tendus de velours vieil or.

L'immense cheminée en marbre rouge et blanc se montre nue de tapisserie contemporaine.

Les sièges n'ont pas abandonné la lyre d'antan qui compose le dossier. Les rideaux sont droits, soutenus par de lourdes appliques de cuivre poli. Les portes, sans draperie, étaient leurs trumeaux, et les ancêtres, du haut de leurs cadres dorés, paraissent être satisfaits de la stabilité respectée dans leur demeure.

Le salon est la reproduction fidèle, méticuleuse, de leur salon, à eux; ils s'y reconnaissent.

Etres et choses, tout semble à l'avenant dans ce domaine calme et heureux. Le

respect de la fidélité au meuble explique une fidélité de sentiments et de traditions que chacun a à cœur d'entretenir.

La particule nobiliaire ne précède pas le nom des Maugenest, mais la lignée entière s'enorgueillit, à juste droit, d'une honorable et longue ascendance de loyale bourgeoisie.

Depuis plusieurs générations, des alliances avantageuses s'étaient formées entre les familles de même caste; et les fortunes réciproques, assises sur des propriétés foncières, faisaient de la maison des Maugenest ce qu'il est convenu d'appeler en certains pays: une maison bourgeoise.

Il n'y avait là ni surabondance de gens salariés, ni entraînement occasionné par l'exemple d'autrui, ni nursery pour calfeutrer les chers petits.

Il est vrai que Mme Maugenest ne se targuait pas du titre vapoureux de femme du monde.

Elle cherchait tous ses bonheurs dans la douce intimité du foyer domestique, et revendiquait les droits sacrés que lui assignait son rôle d'épouse et de mère.

Aussi, les vieilles murailles n'abritaient aucun mystère; toutes les consciences étaient à jour, et les sourires ne voilaient aucun de ces drames intimes qui se dérou-

lent journallement dans le monde.

Les enfants n'étaient pas de petits polichinelles attifés dans le but de dominer leurs voisins, c'étaient des êtres choyés que l'on aguerrissait pour la lutte par une sage direction.

Le soir où commence notre récit, les Maugenest, au nombre de cinq, étaient réunis au salon.

L'aïeule, Mme Maugenest mère, occupait le fauteuil près de la cheminée.

En face d'elle, son fils, âgé de quarante ans, était absorbé par la lecture de ses revues quotidiennes. Il ne levait les yeux de ses feuilles littéraires ou politiques que lorsqu'un article bien tourné l'invitait à le communiquer à sa mère et à sa femme.

Celle-ci, près d'une table en marquetterie, disposait avec adresse des choux de satin bleu dans une robe de fillette.

A sa droite, une jeune fille écrivait des adresses sur des enveloppes chiffrées.

—Maman, est-ce que je n'invite pas Marguerite Blanville? questionna-t-elle.

—Son nom n'est-il pas sur la liste que je t'ai donnée?

—Non, maman.

—C'est un oubli. Il faut nécessairement l'inviter. Adresse-lui sa lettre au cours Sablon, chez son oncle."

La jeune fille continua ses écritures.

—Marthe viendra, n'est-ce pas? et aussi "mon petit mari," Lucile? demanda une fillette.

—Oui," répondit la soeur aînée sans lever les yeux.

Celle qui plaidait ainsi pour la présence de son petit mari avait six ans.

Assise sur un tabouret, elle préparait la toilette d'une de ses "filles", éparpillant de-ci, de-là, tout autour d'elle sur le tapis, rubans, chapeaux, jupons lilliputiens, afin de n'être pas encombrée pour coiffer "son amour, sa préférée" qu'elle

tenait dans une pose de suppliciée entre ses deux genoux.

Une fois la toilette de Janette achevée, la petite confia sa fille à l'aïeule et alla chercher dans une cachette, derrière les rideaux, un fauteuil débourré qui n'avait pas trouvé grâce sur la carpette.

Elle installa confortablement "son adorée", puis passa en revue les enveloppes au nombre de sept.

Germaine ne lisait pas couramment l'écriture, et, comme la patience ne paraissait pas être sa vertu favorite, elle demandait en touchant chaque pli:

"C'est celui de Raoul, celui-là?"

Elle réitéra sa demande jusqu'à ce que sa soeur lui eût assuré que l'invitation était faite en due forme et que Raoul s'empresserait d'accepter.

Lucile s'était élevée seule jusqu'à huit ans. Elle était douce, calme, d'un calme même peu enfantin, qui effrayait parfois le cœur maternel. Cette petite personne fluette et mince cachait cependant, sous des dehors aussi fragiles, une volonté et une énergie tenaces, et souvent l'aïeule avait dit, les yeux pleins de larmes en la couvrant de caresses:

"J'ai peur que tu ne sois née pour souffrir!"

Rien ne le faisait encore prévoir.

La position financière de la famille était belle, les enfants étaient adulés et entourés des soins que permet seule une aisance respectable.

Il est vrai que l'aïeule ne faisait pas allusion aux souffrances corporelles.

Son oeil observateur étudiait sa petite-fille.

En la voyant pâlir à la moindre émotion, en étudiant les caresses dont Lucile enveloppait sa soeur, elle comprenait qu'il y avait en elle autre chose que cette caresse que l'enfant donne à l'enfant, l'aî-

née à la plus jeune; elle y devinait une délicatesse profonde, un besoin immense d'affection reçue et donnée; elle sentait enfin que l'extérieur de la vie serait peu pour son enfant, et que le bonheur ou souffrance auraient pour témoin et foyer le sanctuaire silencieux du plus intime de son être.

Mais Lucile connaissait à peine le mot d'avenir et elle s'apprêtait à fêter l'anniversaire de ses dix-huit ans.

Toute la maison devait retentir des rires joyeux et des gais ébats des jeunes invitées à qui elle lançait ses invitations.

II

LUEUR D'AFFECTION

De bonne heure, le lendemain, les deux soeurs étaient dans tout leur entrain.

—“Lucile, c'est-il pas encore trois heures? demandait Germaine à chaque instant.

—Non, il n'est que midi, ce n'est qu'une heure, répondait l'aînée.

—Peut-être à ta montre... mais à Jacquemart?... Si nous envoyions regarder à Jacquemart?...

—Les pendules vont bien, Germaine; elles sonnent en même temps que Jacquemart.”

Désappointée, la fillette reprenait:

—“Envie-leur dire à tous que le lunch est avancé... qu'ils viennent... que nous commencerons dans une heure... tout de suite... Oh! ma Lucile, fais-le, c'est trop long d'attendre depuis qu'on est réveillé.”

Lucile parvint à occuper sa soeur jusqu'au moment où les trois heures sonnèrent au gros bourdon de la cathédrale.

En même temps, le timbre électrique vibra.

Malgré les recommandations maternelles, Germaine sortit du salon et suivit la femme de chambre.

L'arrivant était Raoul Grampré, un bambin de huit ans costumé d'un vêtement marin.

Germaine l'embrassa avec effusion, et le conduisit au salon où Lucile et sa mère attendaient.

Les civilités faites et les embrassades échangées, Germaine débarrassa Raoul de son béret, elle lui enleva ses gants et lui offrit une chaise à côté d'elle.

Un nouveau coup de sonnette se fit entendre. Germaine ne bougea pas.

Lucile reçut ses amies.

Rien dans sa personne ne manifestait le contentement qu'elle éprouvait.

Les effervescences de ses amies qui lui sautaient au cou, l'embrassaient, l'accaparaient avec une assurance et un aplomb qui déparaient leurs manières enfantines, lui faisaient peur.

Lucile n'était cependant ni un sauvegeon ni une plante de serre chaude. Mais elle avait dix-huit ans, et outre sa timidité naturelle, elle subissait cet état perplexe de ballottements et d'hésitations, d'inexpérience et de trouble, qui font de la jeune fille qui subit cette transformation un être tout à fait à part.

Malgré une torpeur apparente que plusieurs auraient taxée d'indifférence, Lucile se mit à la tête des parties de croquets et de lawn-tennis qui occupèrent une partie de la soirée.

A la suite des jeux en plein air, sous les arbres du grand jardin, l'essaim s'envola au salon où Mme Maugenest s'érigea en pianiste, et, à cinq heures, chacun passa à table.

Lucile en fit les honneurs avec Germaine.

Lorsque Raoul refusait de revenir aux sucreries (sa maman lui avait recommandé la sobriété), sa "future petite femme" écarquillait sa main, grande comme rien, dans l'assiette de petits fours et lui donnait une nouvelle portion en lui disant :

"C'est ce qu'il y a de meilleur."

La réunion enfantine fut ravissante : un observateur n'eût pas manqué de faire quelque étude psychologique sur les caractères qui se dessinaient à l'insu des jeunes filles.

Quelques-unes, fort occupées de leur personne, retournaient de temps en temps, avec l'index, une boucle de cheveux que l'air tiède avait défrisée...

D'autres accordaient un léger coup d'oeil à leur corsage et remplaçaient un noeud de ruban retourné...

Une troisième, peu soucieuse de sa toilette, donne libre cours à sa verve et caquette avec une rapidité incroyable... Elle prétend que Julie Gouraud a obtenu le ruban bleu du samedi ; "mais il n'y a rien d'étonnant à cela, ajoute-t-elle... Tu comprends, c'est la préférée de Mère Sainte-Eugène!... C'est elle qui fait la quête!... c'est elle qui dit les compliments!..."

Sa voisine affirme posséder le meilleur professeur de piano de la ville, et elle espère pouvoir faire danser à l'hôtel des Anglais, l'an prochain, à la Bourboule, "quoique je ne joue que du pur classique," ajouta-t-elle en se rengorgeant.

Une dernière, enfin, annoncée à la société, qui rit aux éclats que, lorsque ses dents seront tombées, elle se munira d'un appareil, parce que sa tante, la femme du président, lui a assuré qu'on ne l'avait pas fait souffrir en posant le sien.

"C'est comme les nattes, les frisettes et

les goussets, conclut-elle, ça se prend et ça se laisse à volonté!"

La soirée se passait dans une gaieté extraordinaire.

Il y avait dans la salle ce bruissement de voix jeunes et fraîches qui s'élève comme un murmure de houle, et cette confusion de rires indique une réunion où tout est bonheur et contentement.

Le lundi touchait à sa fin, une place restait inoccupée.

De temps en temps Lucile tournait ses regards du côté de la porte d'entrée comme si elle attendait quelqu'un, lorsque la femme de chambre introduisit une jeune fille suivie de son cousin. Celui-ci se dirigea vers Mme Maugenest, lui expliqua que sa tante l'avait prié d'être le mentor de sa cousine et excusa Henriette de son retard involontaire.

Il embrassa ensuite Lucile et Germaine.

"Si je pensais, Max, que la collation soit digne de vos moustaches, je vous prierais de prendre place dans le cercle joyeux," proposa la maîtresse du logis.

A l'arrivée du jeune homme, toute la ruche s'était regardée, avait souri et rougi.

A l'invitation de la mère de Lucile, ce fut autre chose : les colloques s'arrêtèrent subitement, les genoux se rencontrèrent sous la table et occasionnèrent un frétillement de jupons empesés ; les chaises se rapprochèrent et les fillettes baissèrent les yeux sur le marly de leurs assiettes.

"Sera-t-il auprès de moi?... " se demandaient-elles chacune en prenant de petits airs gauches qui les paralysaient.

Les malignes coudoyèrent leurs voisines, et Marie Ramillac souffla à l'oreille de Marthe Brunel.

"Tu verras qu'il ira auprès de Lucile!"

Max, qui ne se doutait pas de l'émous-

tuellement qu'occasionnait sa présence, répondit avec empressement :

—“Je serai enchanté, madame, de prendre une tasse de thé en l'honneur de la reine de la fête!” Et il s'inclina vers Lucile qui lui préparait une place.

—“Vous me faites beaucoup d'honneur, Lucile, je suis tout fier”, dit le jeune homme en s'asseyant.

Mais Lucile avait surpris des sourires malicieux et elle se troubla. Ses joues s'empourprèrent : elle essaya de dissimuler sa peine.

Pauvre petite Lucile ! son âme ne savait pas feindre ; toute émue, elle tendit à son voisin le couteau qui avait servi à couper une mousse à l'orange.

—“Que fais-tu, Lucile, lui demanda sa mère ?

Elle s'aperçut de son étourderie et balbutia :

—“Pardon, Max !

—Pardon de quoi ? c'est moi qui suis un trouble-fête... Passez-moi un massapain et reprenez vos conversations, je vous en prie, mesdemoiselles, vous étiez plus animées lorsque je suis arrivé.”

Les jeunes filles, qui avaient des mines de coquelicot, n'osaient reprendre le fil interrompu.

Mme Maugenest demanda :

—“A quelle époque recommencez-vous vos cours, Max ?

—La semaine prochaine, madame. Je pars mercredi par l'express du matin.

—Vous partez ? questionna Lucile.

—Mais oui, Lucile, je pars. Vous savez que tel est le désir de mon père. Il prétend qu'il n'y a que les boîtes à bachot pour arriver, et, comme j'ai échoué pour ma “philo”, je vais me représenter en novembre.

—Votre philo ?

Le jeune Tavernier sourit et expliqua :

—“Je veux dire mon examen de philosophie.

—Quand reviendrez-vous ?

—Mais... je ne sais pas... Après ma réussite ou... mon échec ; peut-être au premier de l'an, plus sûrement à Pâques.”

—Pâques?...

—Était-ce loin?...

Lucile ne savait exactement.

Elle conclut pour mars ou avril, et passant une main sous sa serviette, elle compta sur ses doigts : octobre, novembre, décembre, janvier, février, mars!... six mois!...

Peu à peu les conversations s'animent, Max s'érigea en protecteur de la bande émoustillée, il se montra attentionné ; mais, malgré ses efforts pour remettre l'aplomb dans le cercle, les jeunes filles restaient gauches et guindées. S'il adressait un mot aimable à l'une, il la voyait aussitôt d'un pourpre qui lui faisait pitié, et il entamait une histoire amusante, un conte inimaginable, pour détourner les regards.

C'étaient alors des rires étouffés, des hilarités contenues, des tortillements de lèvres et de menton pour retenir l'élan subit d'une franche gaieté.

Max ne savait que penser.

Il comprit qu'il gênait la joyeuse assemblée et il dit en riant :

—“Mesdemoiselles, je joue ici le rôle du père Croquemitaine ; aussi, vous me permettez de vous laisser à vos jeux, lorsque j'aurai toasté.”

Il prit son verre, s'inclina et dit :

—“A votre bonne santé à toutes, mesdemoiselles, mais, tout particulièrement, si vous le permettez, aux dix-huit printemps de Lucile !

—“A votre réussite, Max,” répondit l'interpellée.

Germaine et Raoul prirent leurs verres

et firent le tour de la table en offrant à chacun un souhait.

Lorsqu'ils furent devant Max, celui-ci dit à Germaine en riant :

—Eh bien, à ton mariage avec ton petit mari!

—C'est ça, répondit-elle, et puis, au tien avec Lucile!"

La représentation mimique recommanda. les yeux cherchèrent les yeux, les coudes heurtèrent les coudes, Lucile rougit à son tour. Max s'en prit à sa moustache ; mais comme il avait la prétention de se trouver un homme au milieu de toute cette jeunesse, il s'inclina devant Lucile et lui dit :

—Puisque Germaine en décide ainsi, si vous y consentez, Lucile, j'engage votre aimable société pour votre cortège d'honneur."

Il s'en tirait galamment ; mais, craignant de tomber dans une nouvelle embuscade où la présence d'esprit aurait pu lui faire défaut, Max prit le sage parti de saluer la jeunesse riense et de prendre congé d'elle.

III

LUCILE SE DECOUVRE

Les invités partirent, et bonne-maman, qui avait évacué le salon pour laisser libres les enfants, se fit conter tous les incidents de la journée.

Lucile était un peu plus animée que de coutume ; Germaine rayonnait.

Mme Maugenest dut, ce soir-là, donner plusieurs fois le signal avant que les fillettes se décidassent à quitter le salon pour leur chambre commune.

Ce nid coquet était le seul appartement où l'élégance du modernisme avait été transplantée.

Les meubles étaient en bois peint en blanc. Deux lits jumeaux, une armoire à glace rehaussée de filets bleus, un petit bureau à la Kaunitz, une bibliothèque encore incomplète formaient l'ameublement.

Sur la cheminée une pendule réveil-matin dominait quelques bibelots fantaisistes.

Dans un angle, une tablette surmontée d'une Vierge s'élevait au-dessus de deux touffes de gypsophile ; un tapis assourdissait le pas ; un prie-Dieu au pied du lit, et, tout à côté, deux petites paires de mules bleues et blanches.

Cette chambrette intime, combinée par l'amour maternel, semblait faite pour abriter des bonheurs purs, des rêves sans ombres, des aurores sans crépuscules.

Hélas ! pour une âme silencieuse la chambre de jeune fille est souvent le seul témoin de la première déception de jeunesse.

On aime de nouveau, longtemps après l'heure angoissante qui a effeuillé un à un les pétales d'une affection première ; mais on n'aime pas avec cette religiosité du cœur qui se donne pour la première fois sans aucun calcul véna!

Lorsque Mme Maugenest se rendit le soir dans la chambre de ses filles, Germaine dormait. Lucile était toujours éveillée.

—Tu ne dors pas, chérie?

—Non, maman.

—Es-tu fatiguée?

—Non, maman.

—Allons, endors-toi et repose."

La mère et la fille échangèrent leurs tendresses, et Mme Maugenest, après avoir bordé les lits et donné un dernier

coup d'oeil à la chambre, partit.

Lucile ne s'endormit pas immédiatement.

Un état de nervosité qui ne lui était pas coutumier la tenait éveillée; ses paupières se refusaient à rester closes, et elle se répétait le phrase prononcée par le cousin d'Henriette.

“Si vous y consentez, Lucile, j'engage votre aimable société pour composer votre cortège d'honneur!...”

Quelle heure était-il lorsque le cerveau de Lucile se calma pour s'endormir?

Elle n'en savait rien, mais il devait être fort tard assurément; car, le lendemain, les yeux de l'enfant avaient une de ces cernures bleuâtres que les baisers même d'une mère ne parviennent pas à effacer.

La première idée de la jeune fille fut de courir à sa glace.

Elle avait tellement pensé à Max qu'elle s'imagina qu'on devait le voir dans ses yeux.

Elle s'habilla en toute hâte et pria pour qu'il ne vint pas. Elle craignait qu'il devina ses pensées.

Le revoir était pourtant inévitable.

Jusqu'alors, les relations entre les Maugenest et les Tavernier avaient toujours été des relations fort amicales. On se recevait sans cérémonie; on entraît les uns chez les autres sans se faire devancer par l'annonce officielle de la femme de chambre; d'aucuns prétendaient même que les deux familles devaient être alliées. Cependant le degré de parenté remontait à un cousinage si éloigné, que ni les uns ni les autres n'avaient pu en retrouver la souche exacte.

Max, porteur des journaux que son père échangeait quotidiennement avec le père de Lucile, arriva dans la journée.

Lorsque la soeur de Germaine enten-

dit la voix du jeune homme, elle quitta brusquement le salon et s'enfuit à la cuisine.

“Qu'y a-t-il, mon petit ange?” lui demanda la vieille Suzanne.

Et l'éternel: “Rien, mais rien,” sortit inintelligiblement des lèvres de Lucile.

“Qu'aurons-nous pour le dîner ? questionna-t-elle pour se donner une contenance.

—Un potage, des croquettes de pommes de terre, canard rôti, salade sauce mayonnaise.”

Le menu préoccupait peu Lucile; elle aurait adressé à la vieille cuisinière toute question qui lui fut venue à l'esprit, afin de détourner les préoccupations visibles de la fidèle et dévouée domestique.

“Je vais vous préparer de la fleur d'orange, ma mignonne, s'obstina-t-elle à lui dire, parce que vous êtes d'un blanc qui me fait pitié.

—Je te dis que je ne souffre pas. Ne prépare rien, Suzanne, maman croirait que je suis malade. tu t'inquiéterais sans raison.

—Mais aussi, pourquoi descendez-vous l'escalier aussi vite, vous savez bien que ça ne vaut rien à ce petit coeur qui bat sans motif... Vrai, vous ne voulez rien?

—Non, Suzanne, merci, et surtout ne dis pas à bonne maman ni à maman que tu me trouves pâle, tu les attristerais.”

Lorsque Lucile remonta au salon, le visiteur était parti; elle reprit peu à peu son calme.

IV

UN SENTIMENT INCOMPRIS

Avec octobre, Max eut à subir la corvée des visites qu'occasionnait son départ prochain.

Au jour fixé par sa mère pour ses visites, le jeune Tavernier n'avait pas l'air soucieux et préoccupé qui assombrit généralement le front des étudiants, la veille d'un départ.

Le ton gai avec lequel il parlait, son air enjoué frappèrent tellement Lucile, qu'elle lui dit :

—“Vous paraissez content de nous quitter, Max ; vous espérez donc trouver beaucoup de plaisir dans votre...”

—Dans ma boîte... ? interrompit-il en souriant. Non, pas précisément ; mais vous comprenez, Lucile, que je voudrais en avoir fini avec ces maudits examens... Et, puis, entre nous soit dit, ce n'est pas d'une gaieté folle chez mon père ?”

Lucile le regarda.

Peut-on marier une préparation sérieuse d'examen avec des amusements qui semblaient sourire au jeune homme ? Il se rendait à Paris avec l'intention de travailler, lui-même l'avait dit, est-ce que, là-bas, à Paris, ce ne serait pas encore moins gai que chez son père où il faisait, en somme, ce que bon lui agréait, du matin au soir ?

Il vit l'étonnement de Lucile, sourit et expliqua, en donnant un nouveau tour à sa pensée :

—“Je vous scandalise !... Ce que je viens de dire est une simple manière de parler. Oui, je m'occuperai sérieusement afin d'être débarrassé plus tôt.

—A quelle époque subirez-vous vos examens ?

—En novembre. Cela vous intéresserait-il, Lucile ?”

Elle baissa les yeux, puis, ne voulant pas feindre, elle ajouta :

—“Ce jour-là, je prierai pour vous.

—Je ne comptais pas sur cette bonne aubaine, je vous remercie. Ma mère vous informera du jour exact où je passerai

sur la sellette. Dès maintenant, mon succès est assuré. j'en suis certain : la prière d'une âme pure doit toujours être exaucée.”

Il avait affaire à une enfant dont la candeur était sans ombre et la prière l'élevation d'un cœur sincère. Il respecta sa foi vive en se disant que l'or des vêtements sacerdotaux, l'azur des voûtes constellées, l'éclat des vitraux n'attiraient pas seuls Lucile à l'église. Il sentit qu'elle priait sans mysticisme, mais, par devoir, avec son cœur de jeune fille qui ouvre toute son âme à Dieu pour lui confier ses soucis et ses désirs.

Sans la sincérité de sa petite amie, peut-être eût-il, lui, le fort de dix-neuf ans, le grand l'isèru ! l'analyste ! eût-il esquissé sa théorie !...

La candeur de Lucile lui imposa.

Il se tut.

Pendant que les jeunes gens causaient, les dames Maugenest et Tavernier s'entretenaient de dispositions hivernales, de transformations caloriques, quelques peu de mode, et beaucoup de projets d'avenir concernant leurs enfants : chapitre éternel sur lequel toutes les mères se comprennent.

—“Lucile, dit Max, n'avez-vous jamais remarqué la force d'attraction qui attire, dans un salon, les vieux vers les vieux et les jeunes auprès des jeunes.

—Non.

—Vous n'êtes pas encore observatrice, ma petite Lucile, tant mieux pour vous ! Voyez comme ces dames sont affairées pendant que nous battons la campagne, ma foi, en parlant du temps.

—Nous n'avons encore rien dit de cela, répondit Lucile vexée.

—Pas nettement. Mais vous n'avez pas l'air de vous amuser beaucoup en ma compagnie.

—Mon Dieu! Max, reprit-elle froissée, je ne savais pas que je possédais à ce point le don de déguiser ma pensée, vous êtes la première personne qui me le dites.”

Le jeune homme la regarda.

N’était-ce donc pas à une enfant qu’il parlait?...

Cette robe courte, ce front découvert sans aucun attifement, ces cheveux nattés, n’étaient-ils pas la vêtue et l’ornement d’une petite fille?...

Sous ces dehors enfantins battait-il un cœur de femme qui se sensibilise au moindre mot équivoque et souffre à la plus petite parole légère prononcée sans intention blessante?

Il reprit un peu gauchement :

“Qu’avez-vous donc, Lucile, pour être aussi nerveuse?”

—Je n’ai rien, Max; mais je ne croyais pas que mon air donnât à penser que l’on me fatiguait.

—Lucile!... Lucile, seriez-vous méchante?... Trop sensible, voilà tout. Je n’avais nullement l’intention de vous peiner. S’il en était ainsi, je vous adresserais des excuses. Du reste, ajouta-t-il en riant, n’est-il pas de toute rigueur que nous nous entendions, puisque, de par le vœu de Germaine, nous sommes fiancés!...”

Il croyait guérir le petit cœur endolori, il aviva la blessure.

Pourquoi riait-il en parlant de l’avenir, alors que Lucile y pensait sérieusement?

Mme Maugelest et Mme Tavernier avaient interrompu leur colloque pour écouter la conversation des jeunes gens.

Comme la mère de Max semblait l’interroger par un regard, il expliqua :

“Lucile et moi, ne pouvons nous comprendre.

—Qu’y a-t-il donc?

—Max est d’une politesse irréprocha-

ble,” s’empressa de répondre Lucile ironiquement.

Les deux mères sourirent.

Il n’y avait là rien de sérieux; mais il coeur de Lucile s’ouvrait cependant à un sentiment nouveau: elle comprenait que les paroles qui l’avaient blessée de la part de Max ne l’auraient pas émue, prononcées par d’autres.

La sympathie personnelle qui se dessinait n’était-elle pas le commencement de l’amour?

Les visiteurs se levèrent.

Max dit à Lucile en lui prenant la main.

“Me pardonnez-vous, ou partirai-je avec la contrition de vous avoir peinée?”

—Je pardonne toujours, répondit-elle nerveusement, pourquoi ferais-je une exception pour vous?..”

—Et vous prierez pour moi?

—Oui, puisque je vous l’ai promis.”

Ils se séparèrent.

L’INTIME D’UN COEUR

La vie était simple, régulière, sans incident extraordinaire chez les Maugelest.

Les jours se succédaient dans l’atmosphère des douces affections familiales, sans grandes joies, ni grandes tristesses.

Les hôtes y vivaient tranquillement, comme on ne peut vivre qu’en province. L’air ambiant de la capitale laisse-t-il au lendemain le temps de penser à la veille?... Accorde-t-il à l’heure présente ces minutes écoulées dans le délicieux silence des pures tendresses, ces tendresses saintes que l’on enferme précieusement au fond de son âme à l’heure des séparations?

Avec les adieux des vacances, les allées et venues diminuèrent.

Les Maugelest ne s’agitèrent pas

dans le brouhaha des relations officielles qui amènent à leur suite tout un cortège de bouleversements extérieurs et qui, s'ils ne diminuent pas plutôt l'intimité du foyer, n'en augmentent pas la profondeur.

Dans ce calme et cette vie régulière, un monde inconnu jusqu'alors s'agitait dans l'âme de notre héroïne.

Il avait semblé à Lucile qu'un vide se creusait autour d'elle quand Max et sa mère eurent quitté le salon.

Elle aurait voulu être seule pour récapituler les phrases échangées entre elle et son héros; mais rester seule ou inoccupée était impossible. Lorsque bonne maman ne la priait pas de chercher les brins de laine dans les pelotes ou d'enfiler les aiguilles, le babillonnage continu de Germaine empêchait toute rêverie.

Il y avait cependant une heure où chacun possédait la liberté de donner un libre cours à ses pensées: c'était le soir, lorsque M. Maugenest écrivait les comptes de la journée.

Quand, après la lecture de son journal, le chef de famille se levait pour prendre un immense in-folio à couverture tigrée, les conversations s'interrompaient comme par enchantement. Seul, le cliquetis de cinq dizaines d'agates qui s'agitaient entre les doigts de l'aïeule faisait écho avec le grincement de la plume sur le papier.

C'est à ce moment que Lucile, le soir de la visite de Max, se remémora les péripéties de la journée.

Le résultat qu'elle obtint fut une inévitable mélancolie.

La gaieté de Max l'attristait, son ton protecteur lui disait qu'il la considérait comme une fillette incapable de sentir et bien moins capable encore d'aimer.

Pourtant, il lui avait demandé l'aumône de quelques "ave", il l'avait priée

de lui pardonner, n'était-ce pas une preuve qu'il serait heureux qu'elle pensât à lui?

"Je prierai, se répétait-elle, il va tant s'ennuyer à Paris!... Les jeunes gens sont bien à plaindre de toujours partir!"

Après quelques instants de réflexion, elle ajoutait.

"N'est-ce point moi qui ai été méchante et ne lui ai-je pas parlé durement?... Ne le reverrai-je pas avant son départ?"

Une petite espérance la ranima.

Max ne pouvait se rendre à la station sans passer devant la maison des Maugenest: Lucile trouverait un prétexte pour monter dans sa chambre et le voir encore une fois.

Le lendemain matin donc, après mille regards anxieux dirigés sur la pendule, elle quitta le salon sous prétexte d'aller chercher un objet indispensable.

Une dentelle blanche tombait en rideaux le long de la croisée qui donnait sur la rue. Lucile la disposa de façon qu'elle pût voir, de l'intérieur, sans être remarquée elle-même.

Debout dans la baie de la fenêtre, elle tenait dans ses mains un coffret rempli de brimborions, ainsi ses yeux ne quittaient pas le dehors.

Les écrins, les rubans, les flacons furent déplacés et replacés mille fois.

Pouvait-elle s'en démunir?...

N'étaient-ils pas le prétexte de sa présence dans la chambrette?...

Aucun membre de la famille Tavernier ne se montrait; pas un seul des facteurs-express qui avaient longé le trottoir n'était porteur de la malle de Max. une malle en toile marouflée que Lucile connaissait bien.

Malgré sa confusion d'avoir attendu vainement, elle ne pouvait se résoudre à abandonner la place, et elle restait clouée

sur la même lame du parquet et se convainquant de l'impossibilité où Max se trouvait d'avoir pris une autre avenue.

“Son départ aura été différé”, se dit-elle.

Elle s'en réjouit.

Décidée à se rendre au salon, elle donna un dernier coup d'oeil à travers la guipure ajourée. Le coffret en bois de rose tremblota dans ses mains : Mme M. Tavernier et leur fils longeaient le trottoir d'en face.

La pauvre mère avait les paupières rouges, M. Tavernier, sévère et pâle, semblait adresser à son fils des recommandations.

Max écoutait respectueusement.

Il passa sans accorder un regard à la vieille maison des Maugenest.

Lucile sentit ses forces l'abandonner.

Elle avait compté sur ce regard ; elle avait espéré qu'après avoir fouillé les vieux murs grisâtres, il chercherait la petite chambre de Lucile et l'y verrait!... Son regard, à elle n'était-il pas capable de lui dire qu'elle penserait à lui pendant son séjour à Paris?

Max ne songeait même pas à elle, puisqu'il n'avait pas deviné qu'elle serait là pour le recevoir.

Un homme a-t-il l'intuition de ces mille riens qui sont tout pour un coeur de femme, même pour un coeur de petite femme de dix-huit ans?...

Elle replaça le coffret, ferma l'armoire à glace, baissa le rideau et rejoignit Germaine.

Pendant quelques jours une expression de calme résigné devint la sienne.

Sa mère s'en inquiéta.

Les docteurs furent consultés. Ils prononcèrent les noms de chlorose, d'anémie, et ordonnèrent des promeades fréquentes au grand déplaisir de Lucile qui aurait

voulu rester pelotonnée sur elle-même.

Les études furent peu à peu supprimées et les sorties plus nombreuses.

V

L'AIEULE DEVINE L'AVENIR

Mme Maugenest fut surprise, en entrant un matin à sept heures dans la chambre de sa fille, de la trouver presque vêtue.

“Pourquoi t'es-tu levée si tôt?”

—C'est aujourd'hui l'examen de Max, maman, je lui ai promis de prier pour lui ; je voudrais aller à la messe de huit heures.

—Point n'était besoin de te lever d'aussi bonne heure, nous aurions entendu la messe de neuf heures, comme j'en avais l'intention.”

Lucile pria avec toute la ferveur dont elle était capable.

Son âme adressa au ciel la voix du sacrifice.

“Mon Dieu, murmura-t-elle, faites que Max soit reçu, accordez-lui cette grâce, envoyez-moi quelque peine plutôt que de lui donner le nouveau chagrin d'un échec.”

Quelques jours plus tard, Mme Tavernier faisait à la famille amie la lecture d'une lettre de Max.

“Lucile a dû prier pour moi, disait-il, j'ai compris que je lui devais mon succès.”

Ces quelques mots la dédommageaient au centuple des émotions endurées depuis deux jours.

Les semaines passèrent, puis ce furent

des mois, qui, ajoutés les uns aux autres, firent deux ans.

Le jeune Tavernier, qui avait quelque fueur de passion agricole, s'était préparé pour Grignon, avait fait son service militaire, et, soit pour un motif ou pour un autre, tournée de famille ou voyage scientifique, n'avait fait aucune apparition dans sa ville natale.

Lucile était transformée. Ses robes allongées, sa taille assouplie, son regard profond et plein d'une tendre mélancolie l'avaient métamorphosée. Sa santé était toujours chétive.

Sa famille s'en alarma.

Les questions que lui posa sa mère n'aboutirent à rien.

Que pouvait dire Lucile?...

La seule chose qu'elle eût pu avouer, c'est que des flots de larmes lui montaient aux yeux sans motif réel; c'est qu'à l'église, lorsque l'orgue exhalait une prière ou sanglotait, elle tremblait de tout son être et se laissait envahir par une rêverie qui la captivait; c'est que lorsque sa tête était dans ses deux mains, la Vierge n'était pas toujours l'unique objet de ses pensées!

Puis à des jours entiers de tristesse succédaient des lendemains ensoleillés.

Le motif?... Lucile l'ignorait; elle éprouvait un besoin immense de gaieté, de rire, de chant éternel; elle riait, papillonnait et chantait.

"Il faut obvier à ces dispositions, disait à sa belle-fille l'aïeule en soupirant: la chrysalide se transforme, veillons!"

Mme Maugenst ne répondait pas.

—Voulez-vous me permettre de vous faire part de mes idées, Mathilde? hasardait un jour la grand'mère des enfants. A deux, continua-t-elle, la direction d'une fillette devient moins lourde.

—Comme vous, ma mère, je remarque

le changement qui s'opère en Lucile, et je m'en inquiète."

La grand'mère allongea ses mitaines de soie noire sur ses phalanges bosselées, s'enfonça dans le vieux fauteuil et continua:

"Notre enfant est une jeune fille, Mathilde: sa nature discrète et concentrée me rend soucieuse. Elle a atteint l'âge où l'imagination ouvre ses ailes. Evitez-lui la solitude. Qu'elle ne reste jamais peletonnée sur elle-même; il résulte de ces heures languissantes des troubles qu'on ne parvient pas à apaiser... Comblez-la de caresses, mon enfant, dites-lui qu'elle ait confiance en nous, qu'elle rie avec nous, et qu'avec nous elle pleure sans contrainte!... Elle est femme, n'aura-t-elle pas assez souvent l'occasion de refouler ses larmes?... Le cours de la vie a de ces amertumes! Que ne pouvons-nous les lui éviter!..."

La belle-fille comprenait la justesse des paroles de sa belle-mère: une larme brilla entre ses cils baissés.

"Je ne dis point cela pour vous attrister, Mathilde, je vous transmets simplement mes pauvres idées surannées, afin qu'à nous deux nous évitions à notre enfant bien-aimée la longueur de ces jours entiers que l'on donnerait pour une obole. Que la chère petite ignore les ennuis qui rongent l'âme. Ne lui masquons pas la vie, mon enfant, montrons-la lui telle qu'elle est, semée de devoirs incessants et de quelques lendemains meilleurs que la veille.

—Ah! soupira la mère de Lucile, la tâche maternelle est souvent difficile.

—Peut-être, mon enfant, mais elle est pleine de suavités et de tendresses compensatrices. Connaissez-vous une joie plus délicieuse que la direction du cœur d'un enfant? Que l'aiguille aimantée de la

conscience de notre Lucile soit à même de lutter contre les rêves débordants!... Il y a longtemps que j'observe, ma fille, et j'hésitais à vous entretenir de ces choses.

—Pourquoi?

—Parce que l'amour maternel est un amour jaloux, qui ne supporte pas de rivalité et n'admet pas les clairvoyances des autres; j'ai éprouvé cela par moi-même, ne vous en défendez pas."

L'aïeule était belle avec son visage pâle et ses cheveux argentés, et l'aveu des souffrances d'autrefois mettait à son front comme une auréole qui l'ennoblissait.

"Pensez-vous que Lucile soit souffrante? questionna Madame Maugenest, qui commençait à s'effrayer.

—Souffrante? Non. Mais occupez-la. Que notre solitude devienne son phare. Nous sommes des forts, nous, ma fille: que nos descendants n'appartiennent pas à la classe des névrosés qui peuplent la terre... Pas de solitude: la solitude berce la douleur en l'avivant. Parlez à Lucile, non avec la voix de la mère qui se fait entendre avec supériorité, mais que votre parole soit celle de l'amie qui devine et lit tout un cœur. Pourquoi ne pas devancer des aveux?...

Dites-lui que son âme s'ouvrira, qu'elle s'attachera, puisque c'est la loi de la nature; mais conjurez-la de ne pas croire aux chimères, convainquez-la bien que les châteaux en Espagne ont des bases de carton et que parfois, dans les plus beaux jardins, les perles qui miroitent sous les mousses sont proches de la fange! Dites-lui que les hommes se lassent le genou, et qu'ils n'adoptent cette suppliante posture que dans les tours castillantes qu'élèvent jusqu'aux nues les imaginations des fillettes de dix-huit ans. Eh! ma fille, ici est le difficile: après lui avoir

sont que folie et mensonge, il ne faudra fait entendre que les rêves imagés ne pas cependant désenchanter la pauvre enfant et devenir le bourreau qui plissera sa lèvre d'un sourire de sceptique... Vous lui direz qu'à côté de la félonie de quelques humains, il est encore ici-bas beaucoup de loyauté!"

Elle soupira longuement et s'arrêta.

Un long silence plana dans l'antique salon familial.

Mme Maugenest était pâle, des larmes tombaient une à une de ses yeux.

Son amour ne lui avait-il pas répété mille fois qu'il irait au-devant des douleurs de sa fille?...

La réalité l'écrasait! Elle comprenait à cette heure douloureuse qu'elle n'avait pas tout prévu.

"Mère, dit-elle, à travers ses larmes, je vous sais gré de me parler comme vous le faites, parlez-moi encore.

—Je suis au bout de mon temps, ma fille, je ne parle que d'après l'expérience et le cœur. Que sais-je, moi, du monde, de ces "fin-de-siècle", de cette "lutte pour la vie" dont nos contemporains parlent en une langue si étrange?... Je ne connais que ce que l'on m'apporte du dehors dans ce doux nid où nous bénissent tous les preux qui nous entourent."

Et son regard allait affectueusement de l'un à l'autre des cadres, dont l'or rehaussait les figures nobles et loyales.

"Je voudrais, reprit-elle, que Lucile s'intéressât à quelque chose et qu'elle s'y adonnât d'une façon captivante. L'ouvrage manuel est bien, très bien; mais, je n'aime pas voir de jeunes épaules courbées sur une couture ou une broderie des heures durant. C'est le moment où la lave des pensées consume la fraîcheur des sentiments purs et la douce ignorance de l'adolescence concourent à la rêverie. Hé-

las! à force de contempler les nuages, quelque roses qu'ils soient, on finit par se heurter le pied; les routes ne sont pas unies; il y a des ronces et beaucoup de cailloux!... Il faut aussi que Lucile lise, ma fille. En la privant, vous l'assoifferez et en feriez une petite sotte. Mais qu'elle ne lise que des romans honnêtes et des feuilles pures. Que Lucile soit toujours une courageuse: qu'elle reste debout!

Encore un mot, si vous le voulez bien. Je ne voudrais point faire une Corinne de notre enfant; mais j'aimerais la voir cultiver les arts, afin qu'elle fût à même plus tard, de faire de sa retraite un nid où son mari trouvera toutes les douceurs d'une intimité intelligente et éclairée. Je ne comprends pas l'affection entre deux coeurs dont l'âme n'a point de racines et l'esprit aucun talent. Et c'est la femme qui doit savoir rendre agréable et cher son intérieur. Vous-même, ma fille, combien d'heures délicieuses nous avez-vous procurées!... Combien de soirées exquises, votre clavier, uni au violon de mon fils, a-t-il su lui ménager, en lui faisant accepter gaiement le devoir!... Ne m'avez-vous point épargné ainsi l'isolement de mon hiver?"

Une larme tomba sur le visage pâle et sillonné de l'aïeule. elle tendit la main à sa bru.

"Courage! lui dit-elle, à deux la tâche est allégée.

—Ma mère, reprit Mme Maugenest, ne craignez-vous pas pour Lucile le surmenage?"

L'aïeule sourit tristement et répondit:

"Savez-vous, ma fille, ce qu'est pour moi le surmenage dont les jeunes parlent tant? Ce sont ces cours où les questions algébriques, les analyses chimiques, etc., sont déroulées sans repos, sans entr'actes,

à de jeunes organisations cérébrales que l'on développe sans s'adresser à l'intellect moral. Le professeur arrive, pose sa claque, fait ses cours et se sauve. Si la division entière a compris, bien, sinon, que deviendra l'enfant qui possède une intelligence lente, ou celui qui subit la métamorphose paralysante de la croissance?... Il sera un éclopé, un dégoûté qui assistera à toutes les répétitions, mais dont l'esprit sera loin. A quoi bon donner son attention? se dira-t-il. Il a perdu la filière, le pauvre petit! Les mots, pour lui, deviennent de l'hébreu. Que lui eût-il fallu?... Un mot, un regard du maître, un encouragement, une caresse. Eh oui, si peu que cela. car enfin, cet enfant n'a pas seulement des fibres cervicales, grand Dieu! il vit, il pense, il respire, donc il a une âme et un coeur. Eh bien, aujourd'hui, on l'éteint, le coeur, on l'annihile; les sentiments loyaux, braves, honnêtes, on n'en parle pas, on n'a pas le temps!... On fait de la science!... J'en ai dit assez, ma fille, continua l'aïeule épuisée, nous n'avons rien à craindre du surmenage pour nos enfants. nous sommes-là pour les aimer."

Des trottinements de petits pieds se faisaient entendre.

Germaine accourait.

Elle apporta le soleil dans le grand salon.

"Donne-moi des violettes, maamn, vite, bien vite, mes filles ont toutes la coqueluche."

Est-ce donc un besoin inné chez la femme de n'être dans son élément qu'auprès d'une douleur à guérir, puisque même dans un cerveau enfantin germe l'idée d'apporter un soulagement à un régiment en biscuit?

VI

PREMIERES DOULEURS DE LUCILE

“Alors, maman, tu aimes ces réunions où tu convies mes amies? demandait Lucile à sa mère, quelques jours après le dialogue entendu.

—Oui, ma fille. A ton âge, on a besoin de distractions; il n'est pas bon de vivre repliée sur soi-même. Vos réunions, qui sont le monde en petit, vous donnent un aperçu de l'autre: vous n'avez pas toutes le même caractère, les mêmes idées, les mêmes sentiments; vous vous apprenez la vie, vous arrondissez les angles de vos caractères en vous faisant des concessions mutuelles. La vie de famille et la vie sociale, plus ardue encore, sont pleines de ces épines-là.”

Lucile se soumit.

Quelques semaines plus tard, le joyeux essaim que nous avons connu en robes courtes, entourait la table du salon sur laquelle tricots, camisoles et chemises se livraient une boxe effrayée.

Les liens et les ganses étaient embrouillés dans le fil à faufiler; les agrafes dansaient avec les boutons; les doublures de cretonne étaient là pour renforcer les minces étoffes en lainage; les échancrures s'amoncelaient en tas sur un coin de l'immense table; les jeunes filles travaillaient pour les pauvres.

Toutes étaient charmantes de grâce.

L'une, blanche et svelte, semblait un lis que le moindre vent aurait pu courber; l'autre, fraîche et riante, avait de la vie plein les yeux: tout était gaieté en elle et contribuait à faire ressortir la timidité de sa voisine: une petite rougeaude qui s'empourprait comme un coquelicot à tou-

tes les questions qu'on lui adressait directement.

Son vis-à-vis, une grande blonde, aux membres masculins, exubérante de force et de couleur, réclamait, pour ses allures indépendantes, un peu plus d'espace qu'il n'en eût fallu à une jeune fille calme.

Malgré cela, toutes étaient sémillantes, et leurs yeux flamboyaient de cette mutinerie de l'enfance qui n'a pas encore été voilée par les douleurs.

Les doigts agiles n'étaient pas seuls occupés, comme vous pensez. Outre le bruit des ciseaux, posés bruyamment sur la table et le frottement du dé contre les aiguilles à chats dorés, les langues avouaient un immense besoin de gymnastique.

“As-tu des nouvelles de miss Montargis, Henriette? demanda Marie Ramillac.

—Miss Montargis?... reprit l'interpellée en s'accoudant sur la table, le menton dans sa main droite, et en fixant un point comme pour rappeler ses souvenirs... connais pas!...

—Comment! tu ne te souviens pas de Berthe de Pressenc qui, tous les soirs, s'entortillait le bout des doigts avec de la ficelle pour les rendre minces?...

Toute la jeunesse rit aux éclats.

Vraiment, cette Marie Ramillac avait des idées diaboliques... Elle avait sûrement la maternité de cette invention...

“Qui t'a dit cela? lui demanda-t-on.

—Personne, je l'ai vu, de mes yeux vu, ce qui s'appelle vu. Lorsque soeur Saint-Régis avait terminé sa ronde, Berthe, tous les soirs, sortait de son bonnet de nuit...

—De son bonnet de nuit?... Tu inventes, Marie!

—Je n'invente rien, mademoiselle, elle sortait... de... son... bonnet... de... nuit... un petit peloton, et elle s'en saucissonnait le bout des doigts l'un après

l'autre. C'est si vrai, qu'un jour j'ai guetté l'extrémité de la ficelle, et que, très doucement, à la lueur de la veilleuse, j'ai entortillé cinquante centimètres du fil rose à un coin du rideau.

Le lendemain, l'angle de l'étoffe ressemblait à un tortillon d'oreille de lièvre... mais la fillette n'y était plus. Ce qu'elle a dû tempêter en dedans!... Mais aussi, ce qu'elle était bête, cette Berthe, avec ces ficelles et ces laits d'iris qu'elle se passait sur la figure et les mains!... Je ne l'aimais pas, moi, avec ses joues de plâtre!... On la disait pourtant pas mal! Possible! mais je n'aime ni la cire ni le suif pour des couleurs de peau... Faut-il mettre des boutonnières à la camisole, Lucile?...

—Non, on se servira d'épingles de maillot.

La tirade de Marie Ramillac avait stimulé les imaginations.

—Savez-vous quel est ce jeune homme qui est avec sa mère, chez Françoise Dupuis? demanda Marthe Brumel, une petite brunette aux yeux noisette où se jouait tout un reflet d'enjouement.

—Je l'ai aperçu, répondit Henriette. Ce qu'il a l'air godiche, ce garçon-là!

—Mais, ma chère, excusa Marguerite Blanville, on dit que c'est un artiste...

—Sur le mirliton?... Je ne le nie pas. Du reste, ces Dupuis ont des goûts!... C'est peut-être un futur pour l'aînée!... Dame, ces gens-là n'ont pas de fortune, bien heureux seront-ils de trouver quelqu'un!... Pour moi, si je me marie jamais, ce ne sera pas avec un homme qui marchera les pieds en dedans!... A propos, continua-t-elle, après avoir coupé une aiguillée de fil entre de petites incisives d'un blanc de nacre, nous nous marierons toutes, bien entendu; avez-vous jamais pensé qu'il est d'usage, ici, que la jeune

mariée embrasse le maire lorsqu'elle offre les bonbons?..."

Toutes les têtes étaient en l'air; les demoiselles savaient cela, mais elles n'avaient jamais songé au parti à prendre le cas échéant pour elles.

—Si tu passes la première, Lucile, reprint Marthe, donneras-tu ce baiser d'usage?"

Lucile sourit et répondit:

—Non, j'aurais trop honte.

—Eh! ma chère, tant pis pour la honte!... Ça se fait!... Tu en demanderas l'autorisation à ton mari!... En t'abstenant, tu passerais pour une fière!... Moi, c'est le premier adjoint qui me mariera; je ne veux pas que la fille du maire croque une seule de mes dragées!... A propos, on m'a dit qu'elle regardait toujours chez les Lanchard, en passant!... A qui peuvent bien s'adresser ses regards?...

—Ma chère, tu nous ennues avec tes curiosités et tes suppositions, finit par dire Marguerite Blasville; moi, je connais un bras potelé qui penche invariablement son ombrelle du côté droit dans la rue Vercingétorix, pour mieux voir au premier étage du côté gauche d'un certain numéro: ces assiduités-là sont-elles de bon tour?"

Marthe réclama une pelote dont elle n'avait nullement besoin, et, pour se donner un coup d'oeil de maître à son ouvrage, absolument comme un peintre devant un tableau, réfléchit, et, carrément, enleva un centimètre d'étoffe tout autour du vêtement minuscule.

—Ce n'est pas trop tôt qu'elle se taise, chuchota Marguerite à Lucile, elle a un toupet, cette Marthe!..."

Marthe Brumel n'était pas méchante; mais son éducation avait été négligée, et elle possédait la terrible manie de parler

à travers des êtres et des choses.

Lucile était d'une discrétion parfaite. Calme, douce, elle possédait un charme qui captivait. Ses raisonnements, pleins d'une logique profonde, lui faisaient donner le nom de Miverne par Marthe la riieuse.

"Allons, il faut que je vous apprenne toutes les nouvelles, reprit de nouveau l'incorrigible Marthe... A propos, et le beau Tavernier?... le beau Max?..."

Le coeur de Lucile battit violemment : elle éprouvait quelque chose comme un pressentiment qui lui étréignait le coeur.

Marthe attendait une foule de questions pressantes à la suite de sa phrase lancée comme une fusée.

Un grand silence y répondit; les pauvres en bénéficièrent.

Lucile aurait cependant voulu savoir. Dans la crainte qu'un tremblement agît sa voix, elle se tut et tira son aiguille avec une précaution fébrile.

On parla pour elle.

"Je suppose que tu n'as rien à dire du fils Tavernier, puisqu'il n'est pas ici, riposta Henriette.

—Qu'elle est naïve, cette candide!... exclama Marthe. Est-ce que Paris, c'est les antipodes?... Est-ce que Paris est loin comme le Mas Tanganyika?... Je ne suis pas dans la capitale, moi, et je sais bien qu'il "en fait de belles", là-bas!..."

Elle sourit d'un air malin.

C'était, du reste, tous les renseignements qu'elle pouvait fournir.

"Tu deviens méditante. Repose-toi donc, il n'y a de parole que pour toi. Si Max était ton frère ou ton cousin, serais-tu contente qu'on parlât de lui comme tu le fais?... D'ailleurs, tu parles d'après les on-dit, et les on-dit sont toujours des mensonges."

Comme Lucile sut gré à Henriette d'a-

voir imposé silence à la petite Brunel en prenant la défense de Max!

Elle aurait voulu se jeter au cou de son amie, l'embrasser et lui dire merci bien bas, si cette effusion n'avait dû trahir son secret.

Pauvre petite Lucile!...

"Ne nous laisse pas l'esprit en éveil, explique-toi un peu," demanda Henriette animée.

Marthe comprit qu'elle avait fait fausse route et qu'il n'est pas toujours bon de parler en étourdie elle répondit :

"Mais je n'en sais pas plus long, on dit cela, je le répète!..."

Lucile tremblait d'émotion.

Comme elle la détestait, cette Marthe, avec ses airs énigmatiques et ses réticences, et comme elle se sentait peu faite pour la lutte orageuse des vilenies humaines!

Elle n'osait lever les paupières, dans la crainte que son regard manifestât une interrogation. Elle avait peur d'apprendre.

Peur d'apprendre quoi?...

Peut-être Max avait-il joué?... .

Peut-être était-il très malade?...

Allait-il mourir? Peut-être, eh bien, oui, peut-être voulait-il se marier?...

N'y a-t-il pas à Paris de très jolies femmes, bien plus jolies qu'elle!...

Pendant que les aiguillées de fil se succédaient sans interruption entre ses doigts effilés, elle avait devant les yeux l'image d'une grande et belle Parisienne que Max lui présentait en l'appelant, elle, "sa petite Lucile!" Quelle dérision! "Sa petite Lucile" comme à un enfant. Et elle qui l'aimait de toute son âme loyale!

Sa vue se troubla.

L'étoffe à carreaux bleus et blancs qu'elle tenait entre ses doigts lui apparut toute rouge, et des piqûres d'aiguille, ta-

chetaient de gouttelettes de sang la petite brassière.

Marthe ne s'était-elle pas moquée de Max?... N'avait-elle pas dit, par dérision, sans doute, le "beau Tavernier!"

Pendant que se tenaient ces propos, Mme Maugenest avait été appelée, pour une visite, et, au moment où les jeunes filles quittèrent Lucile, sa mère était encore avec la visiteuse.

Par trois fois, la jeune fille se rendit à la porte du salon, et, par trois fois, elle s'en éloigna: le courage lui manquait pour tourner la poignée en cuivre; il se passait quelque chose d'anormal, elle le sentait. Les voix étaient basses. De temps en temps, de longs soupirs lui arrivaient ainsi que des bruits de mouchoirs: quelqu'un pleurait; elle se troubla.

Lucile comprit enfin la voix de Mme Tavernier.

"Il est mort, se dit-elle, ou très malade;" et elle courut dans sa chambre dans la crainte de ne pouvoir retenir ses larmes.

Sa tête était en feu... Ses idées bouillonnaient.

Qu'y avait-il donc?

Nerveusement elle se leva, décidée à rejoindre sa mère.

Mais quelque chose d'insurmontable la retint encore dans l'antichambre. On parlait toujours.

Elle entendit un bruit de siège qu'on recule en se levant, puis des pas, et, enfin, Lucile comprit:

"Sans vous, chère amie, que serions-nous devenus? le rhumatisme de son père ne lui permet pas d'entreprendre un voyage."

Il était question de Max. Mais quoi?...

Toute la ville paraissait renseignée, elle seule ne savait donc rien?

Mme Tavernier partit.

Des sanglots étouffés soulevaient sa poitrine, et Lucile, qui était sur le palier, vit que la mère de Max avait pleuré.

Aussitôt que les portes eurent roulé sur leurs gonds, la maison reprit son calme habituel.

Les chuchotements entre l'aïeule et la belle-fille étaient interrompus dès l'apparition des enfants...

Germaine seule eut de l'entrain à table.

Le service se fit en silence; le bruit des fourchettes dans les assiettes, le heurt de la bouteille contre le cristal, la sonnerie du timbre électrique disaient seuls la vie dans l'antique salle à manger où semblait planer un mystère...

Tout ce que Lucile apprit, ce fut que son père partirait sous peu pour Paris.

Lorsque, le soir, l'aïeule lui donna le baiser quotidien, elle l'étreignit avec un enlacement plus prolongé que de coutume.

"Bénies soient les familles qui ont des filles!" soupira-t-elle.

Ce fut tout.

VII

L'HORIZON S'ECLAIRE

Pour se distraire, Lucile s'occupa de fleurs: elle eut deux amours: l'églantine et l'héliotrope.

Pourquoi choisit-elle la fleur de l'églantier, cette petite rose sauvage qui ne vit que dans les endroits solitaires?

N'y a-t-il pas, parmi les roses, mille variétés moins fragiles, aux parfums aussi exquis, aux contours aussi harmonieux que la rose des haies?...

Et pourquoi Lucile aima-t-elle l'héli-

trope, cette fleur péruvienne aux teintes d'un bleu mourant à l'aspect si triste?

Pourquoi?

Etrange question!

Les affinités mystérieuses des affections d'un coeur de jeune fille sont aussi difficiles à résoudre que le fameux problème de la quadrature du cercle.

Il faut dire, à la louange de Lucile, que, si elle aime l'églantine et l'héliotrope, elle les aime toujours et ne permet point à la hideuse mode d'imposer ses lois et ses fleurs préférées.

M. Maugenest revint de Paris, et, quelques jours après Max.

Lorsque celui-ci eut embrassé son père retenu au logis, il courut chez les Maugenest.

Un coup, frappé sec avec la lourde main, restée sur un des vantaux de la porte, l'annonça. L'écho résonna un peu plus violemment qu'il n'eût été nécessaire dans le coeur fidèle de Lucile.

Le visiteur fut introduit au salon où la jeune fille se trouvait.

Elle s'avança lentement, avec cette douceur hésitante et cette gaucherie troublée que ressent l'adolescente à la vue du héros de ses rêves.

—Lui?... Il tendit les mains comme par le passé, puis, tout à coup, s'arrêta.

Était-ce sa petite compagne de jadis?

—Lucile, dit-il, est-ce possible que je vous retrouve ainsi?

—Ne suis-je donc plus la même?" questionna-t-elle.

Il hésita avant de répondre.

D'abord, ne tutoyait-il pas Lucile avant son départ?...

Dans l'incertitude, il n'osa plus se servir du tutoiement.

Cette jeune fille douce, mais froide, ne serait-elle pas blessée du ton amical de l'enfance?

—“Vos traits sont les mêmes, expliqua-t-il; mais, vous avez quelque chose d'indéfinissable auquel je ne m'attendais pas. Je suis un naïf de vous l'avoir fait remarquer.”

Puis il ajouta.

—“Vous me regardez, Lucile, ne suis-je donc plus le même, moi?”

—Non, dit-elle brusquement.

—Vraiment? qu'ai-je donc?

—Je ne sais pas, mais vous êtes bien changé!”

Sous cette franche appréciation, il rougit.

Mme Maugenest arrivait.

Pendant sa visite, Max, involontairement, regardait Lucile; la métamorphose subie le magnétisait.

Croyait-il donc que le temps ne marchait que pour lui?

N'avait-il donc pas songé qu'à l'âge de Lucile il suffit de quelques jours, d'un ourlet allongé, d'une nuit hantée, pour transfigurer l'enfant en femme?

Il ne s'était rien dit.

Il n'avait pas pensé à Lucile autrement qu'on ne pense à la petite amie avec qui l'on s'est amusé bambin.

Lorsqu'il quitta la famille Maugenest en s'excusant de se devoir à son père retenu au logis, il tendit la main à la jeune fille qui baissa les yeux.

Lucile sentit alors qu'elle l'aimait sincèrement, et elle comprit que son affection ne serait pas une de ces passionnettes d'enfant, écloses un beau jour, sans savoir pourquoi, sans le sourire d'une tête pommadée.

Ce qu'éprouvait Lucile était un poème: c'était le bonheur donné à une vie; c'était, en un mot, cette suavité d'affection pure, ressentie et donnée sans échange.

Les familles se virent fréquemment: Mme Maugenest ne se dit pas que les visi-

tes fréquentes du jeun homme occasionneraient inévitablement une affection qui pouvait être une source de chagrins.

Elle subit, faute d'énergie.

Comme M. Tavernier souffrait toujours, les Maugenest offrirent d'organiser pour les jeudis, en vue de le distraire, une partie de boston.

Les choses allèrent ainsi pendant des mois : aucune des deux familles n'eut l'air de penser qu'un roman pût naître dans l'âme des jeunes gens élevés ensemble.

Tout ne concourait-il pas cependant à l'épanouissement du cœur de Lucile et de Max ?

Comment se fait-il que beaucoup de mères ne voient pas la réalité quand il s'agit de leurs enfants ?

La distance qui brise tant d'affections n'existait pas entre Lucile et Max : ils se rencontraient, s'étudiaient et entretenaient une affection sincère.

L'était-elle des deux côtés ?

Les jeudis soirs, on se réunissait gaiement autour de la table à jeu, et l'on jouait avec acharnement ; la cagnotte montait.

De loin en loin, entre deux coupures de cartes, les conversations suspendaient l'ardeur des partenaires. Lucile n'y prenait pas part.

Un soir, elle tournait et retournait entre ses doigts un carnet en cuir de Russie, et, pour se donner une contenance, elle l'ouvrait et le refermait nerveusement. Une lamelle de papier d'étain en tomba. Elle la lissa, y mit l'empreinte de sa bague, puis, ayant lissé de nouveau la feuille, elle écrivit dans une langue qu'elle pensait être seule à connaître :

“I love : j'aime.”

Max se pencha sur le papier. Il lut

—“Permettez,” dit-il, en s'appropriant la feuille et le porte-mine.

Et il écrivit au-dessous des mots révélateurs :

“Me also : moi aussi.”

Un coup de foudre, qui eût éclaté au milieu de la société, n'eût pas secoué davantage la jeune fille.

Elle rougit, puis devint d'une pâleur livide.

Max connaissait l'anglais et il ne lui en avait jamais dit un mot !

Et elle lui avait mis sous les yeux le secret qu'elle n'eût jamais osé lui dire.

Les larmes l'étouffaient !...

Elle aurait voulu partir !...

Elle n'osait plus lever les yeux.

Les partenaires avaient repris leurs cartes.

Devant l'obstination que Lucile mettait à baisser les paupières, Max eut peur de l'avoir peignée.

Il l'avait, en effet, froissée. Elle eût préféré qu'il eût feint de ne pas comprendre !

Il lui semblait maintenant que l'autel de son amour n'était plus aussi intime.

Pour chasser l'ombre qui voilait le front de la jeune fille, Max lui dit en anglais :

“Pauvre petite Lucile, pourquoi êtes-vous toute rouge ?

—J'ai honte, répondit-elle suavement.

—Honte de quoi?... D'avoir écrit un mot qui vient du cœur ?”

Il se pencha pour regarder son jeu.

“Allons, allons, enfants, dit M. Tavernier, en lançant un roi de carreau sur le tapis, des conversations auxquelles tout le monde peut prendre part, s'il vous plaît. Les anciens ne connaissent que le français et le latin, ayez pitié d'eux et ne les faites pas rougir de leur ignorance.”

Au moment de se séparer, le jeune homme tendit la main à Lucile.

“A bientôt, lui dit-il.

—Au revoir, Max," répondit-elle sans le regarder.

Lui, le soir, eut des idées folles.

Enjambant d'un éclair de pensée toutes les présentations, formalités, cérémonies qui précèdent le mariage, il voyait déjà Lucile à lui.

Il l'emmenait loin, bien loin du tourbillon du monde, là-bas, entre deux gorges du pays de Vaud, ou dans une de ces résidences italiennes où ils vivraient tous deux.

Le calme se fit pourtant dans son esprit.

Il se reprocha alors le commencement de son aveu.

Il eut peur d'avoir effarouché la pudeur de Lucile.

Il prit le parti d'étudier la jeune fille et de s'observer lui-même.

L'avenir était à lui, il le sentait!...

Près d'une semaine se passa sans que les deux familles se rencontrassent.

M. Tavernier, inquiet pour sa partie du soir, envoya son fils prendre des nouvelles.

Lorsque celui-ci arriva chez les Mauge- nest porteur d'une touffe d'héliotrope et de muguet, il trouva Lucile tout éplorée.

"Qu'y a-t-il? balbutia-t-il timidement. Lucile, qu'avez-vous? Où est votre mère?" reprit-il.

Entre deux oppressions convulsives, elle répondit.

"Maman... est très malade."

Et elle lui montra un siège.

"Depuis quand Mme Mauge- nest est-elle souffrante? Qu'a-t-elle?"

—Une fluxion de poitrine. Le docteur est très inquiet. Max, priez le bon Dieu avec moi pour qu'il m'emmène et qu'il laisse maman... Que deviendraient papa et Germaine sans elle? Je ne suis néces- saire à personne; il est préférable que ce soit moi qui parte."

Il voulait la consoler; les mots ne lui venaient pas. Il reprit enfin:

"Ne vous laissez pas abattre, je vous en conjure... Ayez confiance. Voyons, néces- saire à personne?... Mais, Lucile, n'ai- mez-vous donc pas?"

Elle se tut.

"Pourquoi ne pas avoir fait prévenir ma mère de l'état de Mme Mauge- nest, continua-t-il? Pourquoi ne pas nous avoir prévenus?"

Elle ne répondit pas.

"De grâce, Lucile, acceptez nos servi- ces."

Elle murmura un oui si faible, qu'on eût dit qu'elle le regrettait.

Le jeune homme se leva.

"Je vous quitte, dit-il, navré de vous laisser dans cet état: nous viendrons pren- dre des nouvelles dans la soirée. C'est pour vous que j'avais apporté ce bou- quet, me permettez-vous de vous le lais- ser?"

"Merci, Max, vous êtes tous bien bons de penser à moi et de m'aimer un peu.

—Lucile, pourrait-on ne pas vous aimer beaucoup?"

Que n'aurait-il donné à ce moment pour faire disparaître le chagrin de celle qu'il chérissait?... Quels sacrifices n'au- rait-il pas accomplis pour redonner à ce visage inquiet sa sérénité habituelle!

Il partit.

"Merci pour votre bonne visite, lui dit- elle, elle m'a fait du bien."

Et la jeune fille retourna auprès de sa mère qu'elle ne quitta pas tant que durè- rent les inquiétudes sérieuses.

VIII

LUCILE FAIT SON ENTREE DANS LE MONDE

Les soins constants dont Mme Mauge-

nest fut entourée contribuèrent à son prompt rétablissement.

Les hôtes reprirent peu à peu leur gaieté souriante, l'anxiété disparut des chers visages inquiets. La vie renaissait. La sonnerie électrique se prolongeait, les tiroirs des meubles s'ouvraient et se fermaient avec ce bruit sec et dur qui prouve que les oreilles et les nerfs ne sont plus à ménager : on s'aimait encore plus fortement que par le passé ; l'atroce crainte d'une réalité navrante avait fait place à une détente d'affection plus expansive que jadis.

Loin de diminuer l'intimité qui existait entre les deux familles, l'inquiétude partagée ne fit qu'en resserrer les liens ; il ne se passait pas un seul jour sans qu'un des membres de la famille Tavernier ne se rendit chez les Maugenest.

Quelques semaines plus tard, Lucile fut invitée à un bal donné à l'occasion des fiançailles d'une de ses amies.

Jusqu'alors, la jeune fille n'avait assisté à aucune fête cérémonieuse : elle s'alarmait à l'idée d'une réunion où elle ne se sentirait pas dans l'atmosphère douce et confortante du nid familial.

Mme Maugenest hésita longtemps avant de donner une réponse affirmative. Ce n'est que sur le conseil de sa belle-mère qu'elle s'y décida.

“Pourquoi refuseriez-vous, ma fille ?” dit cette dernière. Notre enfant est digne de figurer dans la meilleure société. Laissez-la étudier le monde sous votre oeil vigilant ; elle se jetterait, plus tard, dans l'immense mer avec un entrain condamnable.”

Lucile tournait et retournait entre ses mains le rectangle de la carte rosée sur laquelle étaient lithographiés ces mots :

“Mme Juranson prie Mme Maugenest

“et Mlles Lucile et Germaine de lui faire l'honneur d'assister à la soirée qu'elle donnera le 12 courant dans son pied-à-terre de la rue Blatin.

“On dansera.

“Louise Jusanson.”

“Viens Lucile, je compte sur toi, avait ajouté au bas du message heureux, une petite écriture nerveuse et tremblante, ton Edmée a besoin de te sentir auprès d'elle en ce jour qui la liera pour la vie.”

Les lignes affectueuses n'avaient pas encore décidé Lucile. Elle réfléchissait.

A quoi donc ?

Voici :

Si Max avait dû assister à la soirée, elle aurait accepté joyeusement et sans tergiversations. Max était absent depuis plusieurs jours déjà, et son retour n'était pas annoncé pour la date fixée par Edmée.

Quel motif de refus Lucile donnerait-elle à sa mère ?

Elle accepta.

Sa toilette fut une délicieuse robe en tulle blanc, toute droite, avec un corsage à la Vierge, sans autre garniture qu'un bouquet sur l'épaule.

Les fleurettes qui le composaient furent un long sujet de discussion entre la couturière — avocate entichée des fleurs des champs — et Lucile qui se déclara pour une touffe de bruyère.

Le bouquet de bruyère triompha, et le 12 arriva.

En s'habillant, Lucile se répéta au moins cent fois : “Si Max était là !...”

Eh bien, il n'y était pas, il fallait en prendre son parti.

“Oh ! chérie, comme tu es belle !” exclama l'aïeule en osant à peine effleurer de ses mains amaigries le tissu aérien qui

couvrait les épaules de sa petite-fille.

Mme Maugenest fut émue en l'apercevant.

Entrevoyait-il le jour futur et proche, peut-être, où, père aimant et adoré, il devrait donner pour toujours son enfant?... La tulle l'inquiéta peu!... Les ruches ne l'effarouchèrent pas! Il ouvrit ses deux bras vigoureux, pressa sa fille sur son cœur, longuement, et lui dit jaloux et tremblant:

“Il y a vingt-deux ans aujourd'hui que que ta mère et moi montions à l'autel : elle était belle, ma Lucile, oh! oui... mais pas autant que toi.”

Que lui importait d'être belle, admirée, complimentée. “Il” n'était pas là!...

—Un nuage—ils surgissent par légions dans l'imagination des jeunes filles—assombrit son front. Max lui avait dit en la quittant.

“Je pars pour huit jours.”

Deux semaines s'étaient écoulées depuis son départ.

Les jeunes filles seules comptent-elles exactement.

Il fallait se résigner.

Pendant le trajet que firent, en voiture, Mme Maugenest et ses filles, Lucile, n'entendit pas une seule des recommandations paternelles.

L'esprit flottant, elle fit son entrée dans le salon embelli de tentures couvertes de fleurs et de médaillons aux initiales des jeunes fiancés.

Un murmure approbateur salua ces dames, quelque chose comme un bruissement d'ailes s'éleva à l'apparition de Lucile auprès de laquelle s'empressèrent Edmée et l'heureux Jean de Sercourt.

“Lucile Maugenest, dont je vous ai parlé, dit Mlle Juranson, après avoir embrassé son amie.

—Mlle Edmée m'a causé si souvent de

vous, mademoiselle, que je vous aurais reconnue, je crois, sans présentation”, dit en saluant le roi de la fête.

Lucile sourit et se mêla au groupe déjà nombreux des invités.

Elle s'amusa sans l'acharnement physique des fillettes, qui, sevrées de plaisir, rattrapent le temps perdu.

Son calme habituel ne la quittait pas; son sourire, toujours aussi doux, était dépourvu de cette fièvre qui, d'habitude, se traduit dans le regard et dans les mouvements des jeunes filles qui font leur entrée dans le monde.

Lucile était toujours elle-même.

Une danse succédait à une autre danse et les heures passaient, pour elles, ni courtes, ni interminables. Gaie, elle l'était sans exaltation.

On passa un vin chaud.

Lucile portait à ses lèvres une coupe de cristal, lorsqu'elle aperçut un nouvel arrivant qui saluait la maîtresse de maison.

Il parcourut d'un regard scrutateur la salle entière, et, heureux, s'avança vers Mme Maugenest.

“Vous ici, Max! s'écria Lucile.

—Eh! oui, Lucile, moi-même!... Je sais surprendre mon monde, comme vous voyez!... Voudrez-vous m'accorder la première polka? Madame, dit-il, en s'adressant à la mère de celle qu'il aimait, permettez-moi de vous faire mes compliments sur la toilette de Lucile, qui est ravissante.”

Les musiciens entamaient une polka.

Les jeunes gens s'élançèrent dès les premières mesures.

“Comment se fait-il, demanda Lucile, que vous soyez arrivé sans vous annoncer?

— Je n'en sais rien. Vous n'ignorez pas que je suis un paresseux fieffé et que

je n'écris jamais. En arrivant, j'ai appris que vous étiez ici, j'ai endossé mon habit, j'ai couru chercher une paire de gants. et me voici..."

Puis, il lui demanda.

"Pourquoi de la bruyère sur votre épaule? j'aurais préféré, il me semble. du myosotis.

—Tout le monde a du myosotis, Max. Du reste. je n'aime pas l'affichage de cette fleur trop trop symbolique.

—Vous avez raison, gardez-la dans votre âme..."

La note finale vibrat dans l'atmosphère; les danseurs s'arrêtèrent. Max prit dans ses doigts mauves la main blanche de la jeune fille et lui dit :

"J'ai droit à la seconde moitié de la polka."

Ils se mêlèrent au cercle animé. qui faisait le tour du salon de bal.

Mme Maugenest était heureuse et fière; ses yeux ne quittaient pas sa fille.

Aux premières mesures, danseurs et danseuses se remirent en place.

Max dit à Lucile :

"J'ai deux marguerites que je voudrais vous offrir. Vous les joindrez à votre bruyère; elles sont exactement de la même teinte que vos petites fleurs... sauvages, ajouta-t-il en souriant. Je désirerais qu'à la fin du bal, vous m'en rendiez une.

—Pourquoi cela, Max?

—En souvenir de votre première soirée mondaine.

—Je partagerai," promit-elle.

Il lui remit alors deux marguerites.

Lucile épingla les fleurettes qui ne posaient que trois pétales chacune.

Elle se perdit dans des réflexions innombrables et s'embrouilla dans un dédale de recherches, à un tel point qu'un jeune substitut la trouva sotte et gauche avec les oui et les non qu'elle monosylla-

bait à toutes les questions posées pendant un tour de valse.

La maxourka lui ramena Max.

"Merci, lui dit-il, votre acceptation m'est douce.

—Pourquoi vos marguerites sont-elles aux trois quarts effeuillées? demanda Lucile.

—Ne vous offensez pas de mon audace: j'ai laissé le nombre de pétales nécessaires pour qu'en les effeuillant, ils vous disent un "beaucoup" sincère et vrai.

—Max, dit-elle, ne me parlez pas ainsi.

—Pourquoi? Vous fais-je de la peine?

—...

—Répondez-moi.

—... Non.

—Eh bien, alors, laissez-moi au moins vous aimer, libre à vous de me le rendre; l'affection ne se commande pas."

Voilà où toutes les résolutions chevaleresques du jeune homme allaient se briser!...

Il s'était promis un silence inviolable, et à la première rencontre il dévoilait son secret...

La soirée fut interrompue par un lait chaud vanillé!

Dans une salle attenante au salon avait été dressée une table ruisselante d'argenterie massive, sur laquelle se jouaient tous les feux des lustres. La serviette n'était plus la serviette à franges des "five o'clock tea", mais un petit carré de papier de riz soyeux, qui, bouchonné, devait rester dans la tasse vide.

La mode en avait été apportée à Royat par une Parisienne du high-life; on s'était empressé de la propager.

Le hasard, qui sépara Lucile de celui qu'elle chérissait, lui traduisit amèrement les sourires aimables que Max adressait à ses voisines.

Le cœur n'atteint pas dans un seul jour

les cimes de la perfection. Celui de Lucile aurait voulu accaparer toutes les attentions de Max.

Il souriait, était prévenant, attentionné, donc... donc... Elle n'achevait pas sa phrase, ayant honte d'elle-même. Et elle souffrait.

Vaillante néanmoins, elle s'en voulut et se révolta contre ses noires pensées.

Après tout, Max pouvait-il devenir bouledogue lorsqu'il la quittait... Ne lui disait-il pas, de temps en temps, par un regard, à travers les branches des candélabres, qu'il ne t'oubliait pas ?

L'arrivée inattendue du jeune homme avait aiguisé les esprits mutins des fillettes, et la vêtue céleste de quelques-unes n'empêchaient point aux prunelles malicieuses de s'agrandir démesurément.

Un trio bleu, blanc et rose, entre autres, paraissait disposé à ne laisser à l'avoir de Max, sur la sallette ni un défaut ni une peccadille à dénigrer.

Les anges enjuponnés avaient le monopole de la parole et méritaient des diplômes d'honneur pour les sourires ironiques dont ils enveloppaient Max et Lucile.

—C'est pour elle qu'il est ici, sois-en sûre, chuchotait le satin bleu.

—Un nébuleux, ma chère, que ce grand Tavernier, ripostait le nuage rose... Regarde ses yeux. Ça meurt-il, ou ça vit-il des yeux comme ça?... On n'en sait rien. Qu'ils fassent publier leurs bans, grand Dieu! et que ce soit fini.

—Vous savez, reprit le nuage azuré, qui n'excéllait que dans les envollements chorégraphiques, il paraît que ce n'est pas un phénix...

—Et puis, accentua le compère blanc en effleurant ses lèvres du papier soyeux sur lequel un Auvergnat et une Auvergnate dansaient la bourrée, vous vous rappelez cette histoire...

—Quelle histoire? demandèrent à la fois les deux mutines tout yeux et tout oreilles.

—Mais cette histoire... quand il voulait se marier... Vous ne savez pas?

—Non, raconte donc.

—Eh bien, il voulait devenir l'heureux époux d'une italienne, je crois. C'était une artiste... une comédienne... quelque chose comme cela. J'ai attrappé cela dans le salon de maman.

—Pas possible?

—Très possible, car le fait a été certifié par le départ précipité de M. Maugenest, qui ramena le désolé Max avec des yeux comme vous lui en voyez.

—Elle n'est pas difficile pour son adorateur, mademoiselle Maugenest.

—Elle était peut-être très bien, cette italienne, balbutia le lutin en crépon blanc, pris d'un semblant de remords.

—Sotte!... exclama la petite bleue. Bien, une comédienne?"

Max fut le premier danseur qui se présenta à la mutine. Elle n'eut pas assez d'empire sur elle-même pour cacher la petite révolte qui la minait, car, tout en évoluant les ronds de jambes, elle dit malicieusement au fils Tavernier :

—N'est-ce pas, monsieur, que Lucile est la vraie reine de la fête ?

—Mademoiselle, répondit-il en accentuant ses paroles, je n'entends absolument rien à la mode, et ne saurais vous dire si mademoiselle Maugenest est la reine de la soirée comme vous le dites ; ce que je lui reconnais néanmoins, c'est une grande timidité et une simplicité qui la font vanter par tous mes amis."

Il y eut un silence.

La danse finit, les groupes se séparèrent.

—Eh bien ? interrogea le duo curieux lorsque l'amie les rejoignit.

—Ah ! chères, répondit l'interpellée en jouant de son éventail, un bêta, un vrai nigaud !

Max n'invita plus Lucile. Il craignait de la faire remarquer par son assiduité.

Le bal se termina à quatre heures du matin.

Lorsque la porte du landau qui reconduisait à leurs demeures les dames Maugenest et Max, fut refermée, Lucile détacha ses marguerites et en tendit une au jeune homme.

— Pourquoi déchiques-tu ton bouquet, Lucile, questionna Mme Maugenest.

— C'est une marguerite que je rends à Max, c'était convenu entre nous, répondit-elle.

— Vous êtes bien enfant, Max, dit la mère en souriant.

— Donne-moi l'autre, Lucile," demanda Germaine.

La jeune fille rougit.

— Non, répondit-elle.

— Qu'en feras-tu, insista la fillette.

— Je vais la garder.

— Et puis demain ?

— Je la mettrai dans l'eau.

— Et après ?

— Eh bien, après, mais, Germaine, tu es ennuyée avec tes questions

— C'est bien simple, expliqua Max qui vint au secours de la jeune fille : " Lucile la mettra où vont toutes les fleurs fanées."

Elle le remercia d'un sourire dans la faible lumière du gaz.

La voiture se trouvait devant la maison des Maugenest.

Max sonna, salua ces dames remonta en voiture et partit.

Dans sa chambre, Lucile prit la chère fleurette et la joignit à une branche d'héliotrope dans la pochette en satin bleu à un carnet..

Elle ferma le reliquaire, se dévêtit et se coucha.

IX

NOUVELLE FIGURE DANS LE TABLEAU

Quelques jours plus tard, Max se rendit au parc de Royat.

— A quoi songeait-il ?

Mystère.

Ce qui est certain, c'est que, tout en regardant les promeneurs de la station thermale, il n'en voyait aucun.

Quelques-uns le prirent pour un vaincu de la table de whist de la veille.

D'autres le prirent pour un baigneur qui se rongea le foie à la pensée que les eaux alcalines n'apportaient aucun adoucissement à son mal.

D'autres, moins pessimistes, le regardèrent comme un auteur couvant un drame, des machinations infernales, une tuerie pour le rez-de-chaussée d'un journal.

Si Max n'était ni le joueur de la veille, ni l'incurable, ni l'écrivain dramatique, il était l'attristé.

Entrevoyait-il déjà des ombres dans son ciel azuré ?...

Les cancan, les commérages, qui ne manquent pas, même dans une ville de cinquante mille âmes, étaient-ils arrivés à son oreille ?...

L'animation devenait plus grande autour de lui ; les chaises qui entouraient le kiosque subissaient un véritable assaut.

Max prit la direction du Casino.

— " Tiens, mais c'est Tavernier ! " dit tout à coup une voix derrière lui.

Et en même temps un coup de Stick sur l'épaule de Max le rappela à la réalité

—Maurisson !... Toi, ici ?...

—Eh ! oui... toi, aussi ! Comment se fait-il ?

—Moi ? mais, farceur, j'habite Clermont.

—Tiens, c'est vrai !

—Que fais-tu à Royat ? interrogea Max.

—Je pilote mon oncle, mon cher, tu sais, mon vénérable oncle Bertrand qui pèse deux cents ! Pour maigrir, il prend des bains de vapeur ; mais je crois qu'il a grossi depuis notre arrivée au Grand Hôtel."

Ils marchaient et étaient arrivés à l'entrée du Casino.

André Maurisson dit :

—Il y a une étoile de passage ici, nous allons l'entendre ce soir, n'est-ce pas ? Je vais prendre des billets de théâtre."

Et l'ami de Max, un dandy chaussé de souliers vernis et sanglé dans des vêtements à carreaux, courait au bureau.

—Ne compte pas sur moi, dit Max, je ne suis pas libre ce soir.

—Sapristi ! Voir et entendre un astre ne te tente pas !... De fait, tu m'as fausement l'air provincial, reprit-il en riant, tu dois te coucher à dix heures et te lever à sept ! Prends garde, tu deviendras, Dieu me pardonne, poussah comme mon oncle. Encore que tu n'auras pas le bonheur de posséder la fleur des neveux pour te faire naviguer à tous les Royat du monde.

—Fou je t'ai laissé, fou je te retrouve, mon cher Maurisson, reprit Max.

—Penses-tu que je vais m'enterrer tout vivant ?... J'ai horreur des bains de sa- ble... Et la jeunesse ! pourquoi l'avons-nous ? Allons, ne me refuse pas, reste avec moi ce soir.

—Je ne le puis, mon père a fait des in-

vitations ; si même tu voulais abandonner le casino et te joindre à nous ?...

—Est-ce que tu recevras ta fiancée, par hasard ?

—Ma fiancée ?

—Dame ! tu as un air si... si... enfin, si mystérieux que je supposais... Tu te maries, quoi ?

—Non, pas encore.

—Pas encore ; mais il y a anguille sous roche. Parle donc, heureux veinard. Comment est-elle ta Vénus ?

Max le regarda mécontent.

Le Parisien, à qui le déplaisir de Max n'avait pas échappé, reprit, toujours en souriant :

—Voyons, c'est-il sérieux, oui, ou non.

—Tais-toi, André reprit Max, j'aime ; mais j'ai peur de l'avenir.

—Eh bien, mon cher, méfie-toi de tes brouillards. Lorsqu'on atterrit au port de l'amour et qu'on est plein de tergiversations, c'est qu'on est incapable de lutter, il faut reculer. Si tu n'es pas sûr de posséder l'objet de tes rêves, coupe court, voyage ; il n'y a que le temps et la distance qui guérissent de ces choses-là."

Max devenait de plus en plus sombre.

—Va faire quelque étude chez les Monténégrins ; je te donnerai des lettres de recommandations, afin que tu n'y sois pas comme en pays perdu.

—Comme tu y vas ! reprit Max. Je n'ai pas d'oncle Bertrand pour m'offrir ces choses-là !

—Mais, mon cher, point n'est besoin d'avoir à sa disposition les mines du Pérou. Quelques billets de mille, et tout est dit. Le remède est souverain : je parle par expérience.

—Toi ?

—Moi-même... je l'adorais... elle m'aimait... J'ai compris que... enfin je me

suis éloigné, et nous ne sommes morts de douleur ni l'un ni l'autre.

—Que veux-tu ! dit Max, tout le monde n'envisage pas les choses de la même façon ; tu as un courage que je n'aurais pas ; je m'en voudrais toute la vie d'avoir brisé un cœur.

—Il est naïf ce garçon-là, ma parole d'honneur !... Il croit à tous ces serments, aux personnes, aux jamais, aux toujours, que l'on se chuchote dans ces moments-là ! Ton cœur pleurniche, mon cher, secoue-toi ou tu es perdu. Embarque à Marseille, va à Constantinople, fais un voyage en règle, je te le répète. Contemple les lueurs enflammées du Stromboli, repose tes yeux sur les crêtes, neigeuses de l'Etna et file vers le Bosphore. Tu reviendras ébloui, et tu vivras une vie entière du souvenir des Lavantines lymphatiques, des Bohémiennes à l'oeil de feu, des Croates, des Maltais que tu auras vu là-bas.

On n'est pas homme quand on n'a pas voyagé. Celui qui ne connaît pas le pont de la Corne d'Or, celui qui n'a pas usé ses souliers sur le pavé inégal de Péra, n'a jamais rien eu à guérir. A propos, n'oublie pas de te faire servir du "malébi."

—Qu'est-ce que c'est ?

—De la poudre de riz au lait, mon cher, recouverte de sucre et de cannelle. On l'arrose avec de l'essence de rose. Comme cuiller on te donnera une truelle de cuivre, avec un manche de cinquante centimètres de long. Si tu as la chance de ne pas être empoisonné par le vert-de-gris de l'ustensile, tu reviendras, mais tu reviendras guéri, c'est moi qui t'en réponds."

Les deux jeunes gens s'étaient arrêtés pour écouter une phrase d'un allegro militaire.

"Merci de tes renseignements, reprit Max, mais je n'aurai pas la peine de re-

venir, car je ne me donnerai pas celle de partir.

Maurisson ne se découragea pas.

"Si le Bosphore ne te sourit pas, file plus loin. Cours jusqu'à Alexandrie respirer le parfum des camélias et des daturas en pleine terre, si ta chambre est à un deuxième étage, n'oublie pas de couper tous les matins, par la fenêtre, une branche de fleurs rouges de bougainvilleas, cela porte bonheur. On a beau dire, c'est très chic, ça ! nous n'avons pas, en France, des arbres qui portent leurs fleurs jusqu'au second étage des maisons. Tu verras des Bédouines aux yeux brûlés, des négresses avec des grains de corail passés dans le nez, tu verras... beaucoup de choses que je n'ai pas vues : les fous ne se rendent compte de ce qui leur saute aux yeux, n'est-ce pas ?"

Ils rirent d'un bon rire franc.

Maurisson monta le perron du café et demanda deux bocks.

Son voyage de circumnavigation n'étant pas achevé, il reprit :

"D'Alexandrie au Caire il n'y a qu'un pas. Visite la mosquée d'El Azhar qui est l'Université. Va le voir, c'est curieux. Aie bien soin de remplir toutes les formalités — au nombre de cinquante — pour que ta carte puisse être visée par le muphti, et ne t'avise pas de rire des momeries des musulmans fanatiques ; tu recevras une correction comme on n'en donne pas à Clermont-Ferrand. Tes pieds, pas plus que tes mains, caro mio, ne seront trouvés dignes de fouler le pavé du temple ; attends-toi à être déchaussé et à enfiler des babouches en cuir de quarante centimètres de longueur. A propos, aimes-tu les momies ?

—Tu divagues, Maurisson, je plains ton oncle.

—Tiens, c'est vrai, interrompit-il, non,

tu n'aimes pas les momies, tu aimes... comment la nommes-tu ? Je ne suis pas sorcier ?

—Lucile.

—C'est gentil, mais c'est un nom prédestiné au malheur, tu sais ça ?

Max sursauta.

“Il y a des exceptions ; je ne parle pas de ta Lucile, à toi. Est-ce que l'histoire ne mentionne pas Lucile, la femme de Camille Desmoulin ?”

Entendre parler histoire par Maurisson était une chose des plus surprenantes ; l'aplomb remplace parfois la science, c'était son cas.

A dix ans, il avait juré qu'il n'apprendrait jamais une seule date ; un jour qu'à bout de ressources sa gouvernante lui avait dit :

“André, si vous ne savez pas ce soir à quelle époque ont été livrés les combats de Tolbiac, Bouvines, Calais, Crécy, on sera obligé de vous arracher la dent qui remue.”

Il avait promis, il avait tenu parole, et l'amour des faits historiques avait marché à l'unisson de sa passion chronologique !

“Du Caire, reprit-il, je suis descendu en Nubie. Les hommes sont laids, minces ; des poteaux de télégraphes ; mais il n'y a pas au monde de femmes plus belles que les Nubiennes. Une coutume absolument atroce chez elles consiste à ce qu'elles s'imbibent la chevelure et tout elles-mêmes d'huile de ricin. Tu comprends que c'est à se tamponner les narines. Est-ce que je ne te convains pas ?”

—Je le regrette, reprit Max, mais c'est en pure perte que tu m'as tracé cet itinéraire engageant. Je constate cependant que tu surpasses tous les Joanne et les Isambert de l'univers.

—Je me suis toujours passé de cicerone, de botquins et de drogman. Le meilleur

guide, vois-tu, c'est soi-même et sa langue.

—Je m'en aperçois, accentua Max en souriant et en regardant l'heure à sa montre. Sérieusement, ajouta-t-il accepte mon invitation, et nous descendons à Clermont.”

Le Parisien réfléchit un instant, puis répondit :

“Non, j'irai demain saluer ton père. Mais quand la verrai-je ?”

—Nous arrangerons cela.”

Les deux amis se séparèrent avec la promesse de se revoir.

A quoi donc enfin songeait Max quand son ami l'avait trouvé rêveur ?

Quelle idée absorbante le captivait au point de le rendre taciturne et morose au milieu du flot houleux de la station ?

Il songeait que son attitude auprès de Lucile au bal Juranson avait été remarquée, et toutes les jalousies féminines avaient potiné le lendemain en annonçant Max Tavernier comme le fiancé de Mlle Maugenest.

Le bruit ne circula pas seulement dans les papotages privés.

Les hommes, qui ne dédaignent pas les nouvelles, en parlèrent au café, au, finalement, quelques-uns félicitèrent Max surpris.

Sensibilité, délicatesse, prudence, luttaient dans l'esprit du jeune homme.

Demander la main de Lucile lui semblait un peu précipité : il voulait montrer à la famille Maugenest qu'il était capable de donner le bonheur à celle qu'il aimait.

“Après tout, se dit-il, les deux familles ont toujours été bien ensemble. De quel droit cherche-t-on à les désunir ? Qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce que j'entre journellement chez les Maugenest ? Ne l'ai-je pas toujours fait ?”

Max raisonnait en égoïste : car, si sa liberté d'homme le mettait à l'abri des at-

teintes méchantes du monde, il n'en était pas de même pour Lucile.

Max, en insistant auprès de la jeune fille par sa présence, devenait aux yeux du monde son fiancé !

Après mille réflexions, Max, en revenant chez lui, se dit qu'il informerait bientôt sa mère de son projet.

Il fut, du reste, très occupé pendant un mois.

Que faisait Lucile ?

Heureuse comme les insectes ailés qui effleurent de leurs élytres d'or les pétales enivrants, éroyante, gaie, elle baisait ses fleurettes, faisait résonner les murs grisâtres d'éclats de rire qui s'envolaient aux cieux ; elle chantait et songeait toujours à le revoir bientôt.

Pauvre Lucile !

LUCILE REVE : SON REVE L'IN- QUIETE

Voici comment Max fut très occupé !

Par un beau jour, la rue Blatin visita la rue de l'Hôtel-Dieu ; le cours Sablon se transporta dans la rue de l'Écu, et tous les petits pieds de la rue des Gras montèrent prestement les étages de la place de Jaude.

Il s'agissait d'organiser un concert au profit des incendiés du quartier Foutgière.

Les souffrances des familles sans asile, des orphelins sans vêtements et des pauvres, avaient trouvé un écho dans le noble cœur des dames clermontoises, et, la chose lancée, le concert s'organisa sous les auspices d'un administrateur habile.

Le mobile étant noble, on vit, par le plus grand des miracles, aristocratie, bourgeoisie et commerce se coudoyer pour la cause commune. Tant il est rai-

qu'en France le cœur sait bien faire les choses quand il le faut !...

Les amis de Max savaient tous qu'il possédait une des plus belles voix de bariton que l'on pût entendre ; mais ceux qui l'approchaient s'étaient rendu compte des revirements que subissait l'esprit du jeune homme : ils hésitaient à lui parler.

" Il me refusera carrément, dit un jour le jeune Marichelli, l'héritier de la première fabrique de pâtes alimentaires de la ville.

—Essaie toujours, lui répondit Manuel, le fils du trésorier général, les ours ne font pas toujours gros dos ; ils ne montrent pas leurs crocs à chaque instant : profite d'un bon moment. Diavolo ! les répétitions ne lui prendront pas toute sa journée, il pourra, dans les intervalles, filer le parfait amour tout à son aise.

—Le voilà !... reprit Marichelli en enfonçant dans la poche de sa veste un briquet. Ne le lâchez pas."

Ils allongèrent le pas.

" Eh bien, dirent les comploteurs, tu es des nôtres, Tavernier : C'est pour le 15 du mois prochain... Que vas-tu nous faire entendre ?"

Max feignit ne pas comprendre.

" Bernard n'a-t-il pas été chez toi ? Tu m'as l'air de tomber de la lune, dit Marichelli.

—Je ne l'ai pas encore vu. Mais ma réponse est donnée : je ne chante pas.

—Oh ! oh ! exclama Marichelli, est-ce que ton affection cardiaque est compliquée d'une affection laryngique ? Nous te déléguons Bertrand, de la Faculté, mon vieux, il guérit so monde subito. Une inspection au laryngoscope, un badigeonnage iodé, et tout est dit. Tu chanteras, entends-tu, c'est l'artilleur Mon-

arvier qui tient le piano, il est à ta hauteur.

—Il n'est pas question de hauteur, je ne chante pas, voilà tout.

—Si tu crois en être quitte ainsi, tu te trompes. Notre invitation n'est peut-être pas faite en due forme ? Eh bien, nous irons en habit à queue cravate blanche et tuyau de poêle, prier en sa demeure du boulevard Gergovie, le baryton Tavernier, de bien vouloir s'engager à racheter nos malheureux "couacs." Ne te fais pas prier comme une demoiselle, et prépare ton répertoire. Nous serons demain à trois heures chez toi."

Les jeunes gens se séparèrent. La mère de Max et la famille Maugenest l'attendaient pour une promenade champêtre.

Une délicieuse journée de septembre s'offrait généreusement avec des rayons d'été adoucis par la fraîcheur des cascades.

Le sommet du puy de Dôme, coiffé d'un casque d'azur, émergeait du massif central et dominait la riche Limagne.

Les groupes se formèrent et se déformèrent dix fois, comme il arrive toujours dans les promenades faites en bande : les jeunes composaient l'avant-garde.

"Comme il fait bon, soupira Max, et comme je voudrais que ce fût tous les jours ainsi !... Et vous, Lucile ?

—Nous aurons une soirée magnifique pour notre promenade," répondit la jeune fille.

Germaine, qui trouvait un peu monotone de suivre son chemin, en pleine campagne, avec la symétrie et la tenue qu'on exigeait d'elle sur les trottoirs des avenues centrales, courut de droite et de gauche, zigzaguant ses allées et venues, cueillant des fleurs, courant après les papillons, escaladant les amoncellements pierreux.

Lucile parlait peu : elle sentait que les phrases saccadées et décousues du jeune homme cachaient une agitation secrète et elle regretta l'avance prise sur les retardataires.

Elle se retourna et ralentit sa marche. Le jeune homme s'en aperçut.

"Que cherchez-vous, Lucile ?

—Il me semble que nous sommes bien loin, répondit-elle vaguement.

—Ne veillez-vous pas sur Germaine et ne me permettez-vous pas de veiller sur vous ?... Et puis, enfin, Lucile, ne devinez-vous pas que je voudrais causer avec vous malgré ma mauvaise humeur ?

—Votre mauvaise humeur ?... En effet, Max, je trouve que vous êtes parfois bien étrange.

—Mais aussi que ne me laisse-t-on tranquille ? Ne s'est-on pas imaginé de me demander de chanter au concert qu'a organisé Mme de Persant ?

—Voudriez-vous refuser votre tribut au soulagement des infortunés ?"

Max n'avait pas pensé aux malheureux.

"J'ai décliné l'invitation, Lucile.

—Je n'en crois rien.

—C'est pourtant vrai. Vous me supposez meilleur que je ne le suis. Il n'y a pas une heure que j'ai dit à Marichelli de ne pas compter sur moi. Si, cependant, vous y tenez, Lucile !..."

Elle y tenait certainement, car, pendant la visite que l'abbé Bardin avait faite à son père pour le prier d'intercéder auprès du violoniste, Lucile se contenta pour ne pas demander au prêtre s'il ne manquait pas un baryton.

h
Tout ce qui pouvait rehausser, élever et grandir Max ne l'élevait-il pas ? Et puis, la fête organisée était pour les pauvres, son cœur charitable s'émut, elle répondit :

"Max, il ne vous est pas possible de

refuser.

—Vous ferais-je plaisir en chantant ? demanda-t-il.

—Oui, beaucoup.

—Eh bien, je chanterai ! Il ne me coûte pas de parader devant un public plus ou moins charitable. Vous le voulez, il me suffit. Vous choisirez mes romances.

—Non. Consultez maman.”

Germaine offrait aux jeunes gens des fleurettes cueillies sur une même tige.

“ C’est la même, dit la mignonne, j’ai partagé pour que vous ayez tous deux la pareille.

—Tu as raison, chérie, ne nous sépare pas dans ton petit cœur ; aime-moi comme un frère, dit le jeune homme en l’embrassant.

—Comme un grand frère alors ?

—Naturellement.”

Après un silence, il reprit :

“ Vous souvient-il que Germaine fit un jour un vœu ?... Il y a si longtemps de cela que vous l’avez peut-être oublié !... ”

Comme elle se souvenait, elle rougit ; Max continua :

“ Vous me feriez heureux, Lucile, si vous me donniez à comprendre que vous me rendez la millième partie de mon affection !... Si vous saviez combien je me sens capable de vous donner le bonheur ! Aimez-vous les voyages ? ”

—Oui.

—Eh bien, nous voyagerons ! ”

Comme il parut doux à Lucile, ce qui nous résume tous les aveux.

“ Votre famille n’a-t-elle aucun projet pour vous ? Vous-même, avez-vous le cœur libre ?... Croyez-vous que je vous aime ? ”

Elle se tut. Il lui prit la main.

“ Dites, le croyez-vous ? Aimez-vous les miens ? ”

Elle regarda. Il attendit avec anxiété.

“ J’aime votre père et votre mère beaucoup mais... ”

—Mais, quoi ?... Expliquez-vous afin que nos cœurs se comprennent.

—Votre mère me fait parfois souffrir.”

Il pâlit.

“ Ma mère !... répéta-t-il sourdement. Comment vous a-t-elle chagrinée ?... ”

—Il est des jours où Mme Tavernier m’accable de prévenances, je dirai même de caresses. Ses effusions sont presque toujours suivies de lendemains froids qui me tuent. J’ai cru que je m’attirais moi-même ces changements subits par quelque chose d’involontaire, et je me suis observée. Je ne fais rien qui puisse motiver ces changements chez votre mère.

—Comment ne me suis-je pas aperçu des froideurs dont vous parlez ? Votre sensibilité n’exagère-t-elle pas ?

—Peut-être ! répondit-elle, froissée de voir qu’il doutait de ses remarques. Dans tous les cas, Max, observez à votre tour.

—Pardonnez à ma mère, dit-il, je vous ferai oublier tout cela. Que nous importeront un jour les caprices des uns et des autres. Ne serons-nous pas forts de notre affection ? Rien ne sera capable de me séparer de vous, pas même ma... ”

—Taisez-vous, Max, interrompit Lucile qui devinait sa pensée. Je ne souffrirai jamais que vous agissiez contre votre mère : je suis fière !

—Lucile, le cœur n’a pas l’orgueil.

—Il a de la dignité, et, dussé-je en souffrir, je n’entrerai jamais dans une famille qui ne me recevrait pas les bras ouverts.

—Vous seriez malheureuse toute votre vie ; on n’oublie pas !

—Pourvu que vous soyez heureux, vous !... ”

Il vit qu’elle pâlisait.

“ Nous sommes fous l’un et l’autre, ”

reprit-il en bravant l'émotion qui le gagnait lui aussi. Nous avons tout pour être heureux et nous nous chagrignons : fiez-vous à moi. Je vaincrai les difficultés !”

Germaine discourait à la plus jeune de ses filles qui l'avait suivie dans l'excursion.

“Oui, ma chérie, disait-elle, nous ne nous séparerons jamais : car je t'adore, mon ange, nous mourrons ensemble, et ensemble nous monterons au ciel, pas dans un char de feu comme le prophète de ma leçon, mais dans un char tout d'or, tellement d'or, que saint Pierre nous fera de grands saluts lorsque nous arriverons : nous serons les mieux de ceux qu'il aura laissé passer.”

Lucile se retournait toujours.

Max craignit de la contrarier en la séparant plus longtemps du groupe général.

Ils s'assirent sur une pile de chênes abattus.

Ces dames arrivaient.

Max observa sa mère qui, souriante à tous, affecta de ne pas parler à Lucile.

Mille craintes l'obsédèrent. Sa mère désapprouvait-elle son affection, ou Mme Tavernier était-elle du nombre de ces pauvres mères, dans l'amour jalouse, quelle qu'elle soit, la jeune fille qui leur vole le cœur de leur fils ?

Il redoubla d'attentions auprès de Lucile, qui lui souriait tristement.

“Avais-je tort ?” semblait-elle lui demander.

Max résolut de s'expliquer avec sa mère et de lui faire connaître ses rêves d'avenir, afin d'éclairer une situation qui devenait sombre pour lui.

Le soir, lorsque Lucile fut dans sa chambre, elle récapitula les événements de la journée. Max lui avait dit qu'il l'aimait ; mais Max pouvait changer : on dit les hommes si inconstants !

Elle tira son horoscope.

Après s'être assurée que Germaine dormait, la jeune fille se leva sans bruit, étouffa son souffle dans une écharpe, et glissa jusqu'à une étagère où elle prit une petite glace.

Elle revint à sa couchette, mit le miroir sous son traversin avec mille précautions, et se coucha de façon que sa tête se trouvât au-dessus du miroir féerique.

Cette condition essentielle observée, il ne s'agissait plus que de s'endormir et de rêver. Le jeune homme vu en rêve est inmanquablement, paraît-il, l'heureux élu que la destinée choisit !...

Lucile observa une telle immobilité, dans la crainte de déplacer la glace magique, qu'elle aurait dû, le lendemain, être dotée d'un lumbago ou d'un torticolis à renier toutes les fécondes superstitions des jeunes filles.

Elle s'endomit, puis... rêva !

Mi-couchée sur des coussins ponceaux brodés de fleurs d'églantine, d'héliotrope et de pâquerettes, elle se sentait mollement bercée par un roulis qu'elle s'expliquait mal.

Tout autour d'elle des glaces la préservaient d'une mer sur laquelle elle flottait.

De chaque côté, des palais ciselés avec toutes les délicatesses d'un raffinement d'art ; des fenêtres en ogives ornées de rosaces, de chapiteaux, des merveilles enfin, défilaient sous ses yeux ravies.

Un gondolier vêtu d'une veste à grand col, comme celle d'un matelot, d'un petit chapeau plat garni de rubans multicolores, d'une écharpe à franges et d'un brassard, ramait avec grâce : elle était à Venise.

L'idée qui l'obsédait en s'endormant la hantait toujours.

La caresse subie par le mol engourdissement des flots battus ne lui suffisait pas ; elle fouillait chaque balcon et scrutait tous les portiques à colonnes de marbre.

Les *crescendo* et les *rinforzando* des gondoliers s'avertissant entre eux ne la distrayaient pas.

Tout à coup la gondole s'arrêta ; elle frisa le seuil d'un palais vénitien, d'où les lumières venaient clapoter dans le canal ou s'allonger en longues, traînées de pourpre et d'or à travers les vitraux peints.

Un élégant jeune homme se trouva là comme par enchantement. Il lui offrit le poing, elle s'y appuya pour gravir les marches de marbre blanc. Elle voulait lui sourire pour le remercier ; mais ses yeux se heurtèrent sur une base d'occiput à cheveux noirs comme de l'ébène : le visage se tournait obstinément du côté opposé.

Elle fit quelques pas sous les arceaux du palais, puis tout à coup, son chevalier l'abandonna.

Elle voulut avancer pour le revoir, mais cet être extraordinaire accomplissait des pas de Juif Errant pendant qu'elle-même était condamnée à rester rivée sur la rosace mosaïquée. Son héros rétrograda, une lueur d'espoir l'anima.

Hélas ! il marchait à reculons !

Découragée, Lucile laissa tomber ses bras ; son éventail frappa le dallage merlustres de cristal le masque de veleurs derrière lequel il s'abritait. Elle rougit et fit un tel effort pour avancer vers Max, qu'elle s'éveilla.

"Lucile !" dit aussitôt une voix animée, celle du chevalier mystérieux qui, genou en terre, relevait l'éventail de la jeune fille, en jetant sous les feux des lustres de cristal le masque de veleurs der-

rière lequel il s'abritait. Elle rougit et fit un tel effort pour avancer vers Max, qu'elle s'éveilla.

Elle sortit un bras, toucha son lit prosaïque et s'enfonça dans son doux oreiller.

Alors, seulement, Lucile songea à la glace....

Elle avait rêvé à Max, Max serait son mari.

Elle pressa contre son cœur, sous son vêtement de nuit, le miroir lilliputien, remonta ses draps sur sa tête pour s'endormir et rêver encore de lui.

C'était si beau dans ce palais où des jets envoyaient leurs gerbes lumineuses jusqu'à la voûte couverte de fresques admirables !

Elles étaient si belles, ces plantes gigantesques dont Lucile ignorait le nom, mais dans les branches desquelles s'abritaient toutes les Desdémona, les Daphné et les Ophélie ciselées par l'art vénitien.

Elle rêva encore.

Cette fois, Venise fut complètement délaissée, aucune gondole n'abattit son "felze" pour la laisser passer.

Le lieu où elle se trouvait était mal défini ; mais une femme lui tendait les bras en lui souriant.

Lucile s'approcha, et, pendant que la dame inconnue lui donnait un baiser, un cri aigu s'échappa des lèvres de la jeune fille en l'éveillant : une lame tranchante, caché sous une fourrure, avait atteint la pauvre enfant au cœur pendant qu'un serpent s'enroulait autour de sa jambe.

Une émotion poignante la saisit, une mélancolie profonde s'empara d'elle malgré ses efforts pour éloigner le souvenir d'un cauchemar horrible.

"Le premier rêve seul est bon", murmura-t-elle pour se reconforter.

XI

DEMANDE EN MARIAGE QUI AMENE

UNE EXPLICATION ENTRE LA

JEUNE FILLE ET SA MERE

Le lendemain matin, Lucile était anéantie. La vue de l'horrible serpent le hantait, et elle se disait :

“Ce reptile est l'emblème de la trahison, c'est sa mère qui me trahit.

Sans un effort énergique de sa volonté, Lucile avait pleuré.

Lorsqu'elle s'agenouilla sur son prie-Dieu où s'ombrait le creux de deux petits genoux, lorsque, la tête dans ses mains, la jeune fille crut prier, ce lui fut impossible. Elle n'avait pas le calme nécessaire qui permet à l'âme de s'élever dans les régions saintes, et elle laissa vagabonder son imagination.

D'abord, elle se reprocha ses croyances superstitieuses :

“C'est mal, disait-elle, puisque j'ai grondé Germaine qui croyait aux fourchettes en croix et aux salières renversées. Mais personne n'a vu mon miroir, et... j'ai rêvé à Max! Je l'aime de tout mon coeur!... et lui aussi m'aime!”

Elle se berçait dans les plus tendres visions, puis reprenait :

“Mais, ce serpent!... Qu'est-ce que cela veut dire? Je n'ai fait de la peine à qui que ce soit!... Elle me déteste, je le comprends, mais je ne peux pas la haïr, moi, elle est sa mère!... Je voudrais qu'elle ne vint pas! Je me dirai malade lorsque maman ira chez elle... Pourtant, si je savais quelque chose qui pût lui être agréable, je le ferais volontiers, peut-être de-

viendrait-elle bonne et aimante comme autrefois!... Si je lui brodais une serviette à marrons!... J'en parlerai à maman... Mais maman m'objectera que ce n'est pas sa fête. Je suis bien malheureuse! Pourquoi me déteste-t-elle, moi qui l'aime de toute mon âme!... Que je voudrais que maman devinât que j'aime Max!... Rendez Max très heureux, mon Dieu, et moi... eh bien, et moi... ce que vous voudrez.”

Elle formula un acte de foi, d'espérance et de charité.

Trois fois elle répéta l'invocation : “Et j'aime le prochain comme moi-même pour l'amour de vous,” trois fois elle s'y arrêta.

“Jusqu'à aujourd'hui, dit-elle, ma prière était vraie, elle ne l'est plus, je ne peux pas l'aimer, elle, elle me fait trop souffrir!...”

La jeune fille reprit.

“Mon Dieu, je vous aime de tout mon coeur pardessus toutes choses.”

Et elle raya la finale héroïque.

Lorsqu'elle se leva, la cernure de ses yeux fatigués et deux pommettes rosées, qu'avait peintes la pression de ses doigts, donnaient à son visage quelque chose de résigné qui ajoutait encore à sa grâce.

Ce jour devait être pour elle celui des aveux de son coeur troublé.

Mme Maugenest et sa belle-mère étaient dans le salon quand Lucile y vint dans la soirée. L'aïeule tricotait, sa belle-fille brodait.

“Ma chérie, dit la jeune femme, approche-toi de nous, laisse ta peinture, nous avons à te parler d'une chose très sérieuse.”

Il sembla à Lucile qu'un rayon de soleil entra dans le grand salon : son coeur battit d'aise :

“Il va être question de Max, se dit-elle.”

le... maman me comprend : elle devinera tout : je n'aurai rien à dire."

Elle posa ses pinceaux et ses brosses et vint s'asseoir souriante entre la grand-mère silencieuse et sa mère qui prit la parole.

"Mon enfant, dit-elle, en replaçant quelques mèches folâtres qui tombaient sur les oreilles de Lucile, tu es à un âge où la vie doit t'apparaître ce qu'elle est réellement. Nous ne t'avons pas fait miroiter sous un mirage trompeur : nous ne t'avons pas élevée pour nous, ma chère petite. Nous n'avons rien négligé, afin que tu sois forte et courageuse au moment où nous devons te confier à un autre que nous. L'heure paraît ne pas être éloignée, ma chérie, nous avons reçu pour toi une demande en mariage."

Lucile rougit.

Pour se donner une contenance, elle roula, déroula et roula de nouveau, sur son index, le soin de son tablier à bavette.

L'ombre se faisait dans l'appartement, le brillant des vieux meubles en chêne devint terne et les appliques de cuivre lui parurent voilées d'une vapeur moite : elle trembla.

Il n'était pas question du fils Tavernier : Max était un habitué de la maison, Mme Maugenest ne prendrait pas autant de ménagements pour parler de lui.

Elle étira sur son genou, en la lissant, la pointe de l'indienne à fleurettes.

"Tu connais Mme Sandrima, chérie?... Elle t'a vue, paraît-il, à la soirée d'Edmée Juranson : tu lui as plu. Il n'y a pas une jeune fille qui t'égale, prétend-elle : tu es son rêve, elle te désire pour la femme de son neveu."

Lucile écoutait toujours.

"N'as-tu pas remarqué l'insistance de ce jeune homme pour te faire danser?"

—L'insistance?... Je lui ai accordé, je crois, une mazurka et un quadrille.

—Comment le trouves-tu.

—Mais je n'en sais rien, maman.

—Je comprends que tu sois surprise de cette communication, mon enfant bien-aimée. Il faut cependant que nous t'ententions de ce qui te concerne. La position du jeune homme convient à ton père. Ce qui lui sourit surtout, ma chère petite, c'est de penser qu'en donnant suite à ce projet, tu ne quitterais pas Clermont."

Mme Maugenest, ému, s'arrêta un instant, et reprit en attirant Lucile à elle :

"Te plaît-il?"

Lucile essaya de balbutier quelque chose ; un mouvement nerveux agita ses lèvres, et l'émotion, longtemps contenue, éclata en sanglots.

"Pauvre petite ! je m'y attendais, dit l'aïeule en joignant ses mains ; laissez cet enfant, je vous en prie, et que le neveu de Mme Sandrima aille étaler ses grâces autre part que dans notre salon.

—Ma chérie!... susurra Mme Maugenest en appuyant la tête de Lucile sur son épaule, pourquoi pleures-tu ? Ne me fallait-il pas te communiquer cette demande?... Nous ne voulons rien faire sans ton consentement, ma Lucile, nous ne voulons pas t'influencer. Si le jeune homme ne te convient pas, ton père trouvera une défaite polie. Ne pleure pas.

—Maman!... maman!... sanglotait Lucile en entourant sa mère de ses bras.

—Explique-toi, ma chérie. je t'en conjure... ; aie confiance en moi, ma petite fille, je t'aime, nous t'aimons tous!"

L'aïeule joignit les mains, éleva son regard et murmura une invocation.

"Parle-moi, Lucile, renouvela la mère anxieuse. Ton cœur est libre, n'est-ce pas?"

Un frisson secoua la jeune fille, et un enlacement pressé fut la réponse.

Mme Maugenest échangea un regard avec sa belle-mère.

Celle-ci devint encore plus blanche.

Eh quoi, Lucile avait un amour!... Amour fait de saintes naïvetés. sans doute. mais enfin. amour éclos à l'insu de toutes les surveillances attentives dont la mère croyait avoir entouré son enfant.

La pauvre femme troublée n'osait rompre le silence qui planait.

“Je suis ta mère, mon enfant bien-aimée. dit-elle enfin. nous t'adorons, tu le sais; n'aie rien de caché pour nous... Qui? Lucile, qui?”

—M...ax!” laissa tomber de ses lèvres pures et franches la jeune fille.

Elle leva les yeux comme pour demander grâce. Elle n'avait pas voulu aimer! Sa volonté n'était pas la complice de son coeur, mais seulement l'esclave: une esclave martyre.

“Mon enfant, dit Mme Maugenest, laisse-moi te parler avec mon coeur et mon amour de mère. Il n'est pas étonnant que tu te sois attachée à Max: vous avez été élevés ensemble. Lorsque ton coeur a eu besoin d'aimer, il a fait choix, naturellement, de celui à qui il était habitué. L'imagination est pour beaucoup dans la première affection des jeunes filles, ma Lucile, et cette affection n'a pas souvent la profondeur et l'intensité nécessaires qui doivent sanctionner une union. Max sait-il que tu éprouves pour lui une particularité?... ”

—Je ne le lui ai jamais dit, maman.

—Penses-tu qu'il t'aime, ma petite?

—Je le crois.

—Max peut être aimable, attentionné, rempli de prévenances; mais de là à t'aimer il y a un monde... Qu'est-ce qui te

prouve la réciprocité de ce que tu sens toi-même?

—Tout, maman. Lorsque Max est ici, il est heureux; je le devine. S'il est triste en arrivant, sa figure devient radieuse et gaie auprès de nous. Il avait refusé son concours pour le concert; sur ma demande, il a accepté.

—Il chantera?... ”

—Oui, maman. Il désire que tu le conseilles sur le choix de ses romances.

—Ma chérie, fais-moi part de toute ton âme, tu as besoin qu'un coeur te comprenne.”

Lucile embrassa sa mère avec effusion. “Devrons-nous remercier Mme Sandrime?”

—Oui..., chuchota Lucile.

—Prends quelques jours pour réfléchir, mon enfant; tu pourrais regretter plus tard une décision à la légère.

—Je n'aurai aucun regret, maman: je n'insiste plus, c'est inutile.

—Pauvre petite!... murmura l'aïeule, viens sur mon coeur, mon enfant. Les souffrances subies et endurées par ceux qui finissent devraient bien en dispenser ceux qui commencent!...”

Lucile sortit du salon.

La belle-mère et la bru restèrent longtemps silencieuses.

Ni l'une ni l'autre n'osait communiquer ses réflexions poignantes.

La crainte d'un reproche sur un manque de prudence paralysait les mots sur leurs lèvres.

“Ma fille, reprit l'aïeule dont les doigts tremblaient, peut-être avons-nous eu tort!... Nous possédions une sensitive chez qui l'amour aura autant de pureté que de force, nous n'aurions pas dû offrir un aliment à ce coeur noble et délicat.

—Je reparlerai à Lucile, ma mère. La moindre brise dissipera sans doute son

affection.

—Ne vous abusez pas, Mathilde, les coeurs qui flirtent ne ressemblent pas à celui de notre enfant.”

La jeune femme se tut un instant, puis reprit :

“Nous était-il possible de ne pas recevoir Max à son retour de Paris?... ”

—Eh! mon enfant, là était le difficile. Si aujourd’hui notre Lucile aimait un étranger, il nous serait facile de lui fermer notre porte : la distance et le temps viennent à bout de toutes les douleurs. Mais que faire?... Recevoir Max journellement, c’est approuver le sentiment de notre enfant, vous le comprenez. Et pourtant Lucile est sur les rangs des jeunes filles à marier, ne l’oublions pas. Le refus que vous allez donner à Mme Sandrima va déchaîner les suppositions. On en conclura une promesse, un serment entre notre petite et Max. D’autres délicats, ne s’avanceront pas.

—Mère, que me conseillez-vous? Je ne veux que le bonheur de Lucile, je le veux à tout prix, ne m’abandonnez pas.

—Mon enfant, votre position est extrêmement difficile : elle doit être exempte de brusquerie et de platitude. Vous ne pouvez rompre subitement avec les Tavernier, la critique déferlerait sur ces vieux murs paisibles peu habitués aux violences humaines. Le monde est si méchant! Justement, parce que nous n’en faisons pas partie, nous, il nous accablait, il tuerait notre pauvre petite!... Il serait bon cependant de donner à comprendre à Max que son assiduité..., lui dire un mot enfin..., qui pût éclairer la situation. Si Max aime Lucile, il parlera. Dans le cas contraire, nous entreprendrons la cruelle et pénible tâche de désenchanter la chère enfant!... Ce sera difficile!..

difficile!... ” ajouta l’aïeule en hochant tristement la tête.

Un coup sec frappa la porte.

Des pas d’homme se firent entendre dans le vestibule.

Max, radieux, entra au salon, avec une charge de musique sous le bras.

Le front de l’aïeule se contracta.

Jusqu’alors, elle avait regardé le jeune homme comme l’enfant de la maison : il était cause des pleurs de Lucile, elle lui en voulait.

Mme Maugenest fut maîtresse d’elle-même.

“Quel heureux hasard vous amène, Max ?

—L’intérêt, madame, dit-il en souriant ; si vous ne venez à mon aide pour ce concert, je suis perdu..

—Vous êtes donc décidé?

—J’avais refusé, Lucile m’a grondé!

—Grondé?

—Oui, et qualifié de sans coeur, de la part des malheureux. Devant cette verte apostrophe, j’ai promis de rétracter mon refus. Voilà un bagage musical complet, ajouta-t-il gaîement : bluettes, romances, pastorales, j’ai tout apporté.

—Voyons, dit Mme Maugenest, examinons cela ensemble. Prenons d’abord ce que vous chantez le mieux, nous ferons ensuite un dernier choix.”

Ils discutèrent pendant longtemps, essayèrent au clavier quelques-uns des morceaux, les abandonnèrent pour d’autres, jusqu’à ce qu’enfin chacun opta pour :

Les Hirondelles de 1871

Ivresses d’oiseaux

L’Aveu.

“ Nous aurons à faire !... ” dit Mme Maugenest en souriant au jeune homme. Max était préoccupé. Lucile n’était pas là. Lui en voulait-elle?

A bout de suppositions, il demanda au moment de partir :

“Lucile serait-elle souffrante?”

Deux éclairs de feu jaillirent des orbites caves de l'aïeule, et ses mains nerveuses trouvèrent assez de force pour tordre l'aiguille en acier de son tricot.

“Non, merci, elle est au jardin,” répondit brièvement Mme Maugenest.

Que se passait-il ?...

Ordinairement, lorsque le fils Tavernier arrivait, Lucile était là.

Les jeunes gens chantaient, discutaient, lisaient et disposaient des fleurs dans les corbeilles en vieux Rouen.

Aujourd'hui, on n'offrirait même pas à Max de faire appeler la jeune fille.

La gaieté, qui ensoleillait sa figure quelques minutes auparavant, disparut comme par magie.

Où était Lucile?...

—Que lui taisait-on?...

Il voulut s'assurer qu'elle était au jardin.

Après une causerie insipide dans laquelle le temps eut la plus grande part, il demanda à Mme Maugenest de lui permettre de cueillir un bouquet de roses pour sa mère.

“Allons couper des fleurs,” dit la mère de Lucile.

Ils descendirent au jardin.

Tout d'abord Max ne vit pas Lucile.

“On m'a trompé, pensa-t-il ; qu'est-ce que cela signifie?”

Il garda un silence de trappiste, pendant que Mme Maugenest, sécateur en main, coupait les fleurs et les boutons sur leurs tiges.

Lucile avait vu sa mère et Max à travers le lacs du feuillage, et elle avait suivi toutes les phases de la physionomie du jeune homme. Elle fut heureuse, oui, heureuse de penser qu'il était triste de ne pas la voir!...

Lorsque Max prit l'allée qui condui-

sait à la tonnelle ombragée, elle se leva.

Leurs yeux se rencontrèrent, Max tendit la main en ébauchant un sourire.

Elle sourit aussi, mais si tristement, que Max lui demanda :

“Etes-vous malade, Lucile?”

—Non, répondit-elle, affectant de paraître gaie.

—Ne niez pas, reprit-il, vous êtes plus blanche que votre mousseline.”

Elle avait à la main un mouchoir en batiste qu'elle agrémentait d'une broderie.

“Je vous assure que je ne souffre pas, Max, affirma-t-elle, ne vous préoccupez pas de ma pâleur.”

Il n'insista pas.

“C'est pour le salon de ma mère,” expliqua-t-il, en lui montrant les fleurs cueillies.

Lucile fit le tour des massifs, coupa une Malmaison, enleva les piquants avec minutie, et présenta la fleur au jeune homme.

“Vous la remettrez à votre mère de ma part.”

Il accepta.

“Pourrais-je venir étudier quelquefois mes romances, madame?” demanda-t-il.

Mme Maugenest ayant répondu affirmativement, Max partit.

XII

CE Q'AMENA UN CONCERT

Max fut triste de la tristesse de Lucile ; mais il se dit que la pâleur de la jeune fille ne devait avoir aucune cause sérieuse et il s'absorba dans la pensée de son concert.

C'était pour elle seule qu'il chantait : il voulait se surpasser.

Que lui importait le succès de la soi-

rée !...

Que lui importait la joie de Marichelli et des Montarnier?...

Il voulait que Lucile fût heureuse.

Chaque jour, il s'enfermait dans sa chambre, filait des sons, montait des gammes.

Il chanta mille fois pour ses meubles, aligna des sièges, s'exerça devant une photographie de Lucile que possédait sa mère. Un jour même, il essaya, devant une glace, des saluts, des courbes de torse élégantes, des ronds de bras gracieux. Il se trouva d'un ridicule extrême.

Il reprit sa romance, chanta sans geste. Il était moins guindé, et, décidément, fort content de lui-même.

Ayant appris un matin que le concert était avancé, il courut chez Mme Maugenest.

“ Si vous ne venez à mon aide, madame, fit-il, je suis perdu, je n'ai pas dans l'oreille, et encore moins dans le larynx, le bécarre des “Ivresses d'oiseaux” et le bémol de l’“Aveu.”

—Il est regrettable que la date soit changée, répondit Mme Maugenest, en regardant Lucile, je crois que nous ne pourrions assister au concert. Nous avons reçu pour le 15 une invitation.”

Lucile regarda sa mère. Personne n'avait parlé devant elle d'une absence projetée ; on essayait de l'éloigner du jeune homme.

Max chercha le regard de Lucile, qui l'évitait.

“ Nous le regretterons, ajouta Mme Maugenest ; nous aurions été heureux de vous entendre, mon ami.

Max gardait le silence.

“ Allons, reprit la mère de Lucile, étudions ensemble vos romances. Donnez toute votre voix. Lucile, mets-toi dans un fauteuil : tu seras le public.”

Le fils Tavernier se dirigea vers le piano.

“ Il est inutile de nous donner autant de mal, madame. C'était uniquement pour Lucile que je chantais, parce que cela lui faisait plaisir. Du moment qu'elle n'assiste pas au concert, j'aurai ce jour-là une migraine qui me clouera chez moi.”

Mme Maugenest ne s'attendait pas à une réponse aussi catégorique. Elle ajouta :

“—Notre absence ne doit influencer en rien votre décision, Max, vous ne pouvez retirer votre parole.

—Elle l'influencera, madame, car je ne chanterai pas.”

Il roulait ses morceaux de musique dans leur étui.

“ Allons, allons, grand enfant, approchez-vous du piano. D'ici là, nous arrangerons les choses pour le mieux.

—Lucile, demanda-t-il, me promettez-vous d'insister auprès de votre père ?

—Exercez-vous.”

Il chanta.

Son succès devait être inévitable.

Les jeunes gens obtinrent de M. Maugenest la présence de la famille au concert, et le grand jour arriva.

Lucile ne se possédait pas de joie. Il lui semblait qu'elle était l'héroïne de la fête.

En se rendant au théâtre, elle répondait avec des grâces de marquise aux saluts que chacun lui adressait.

La foule pressée ne venait-elle pas là pour entendre Max ?

Un pauvre la regarda avec tant de reconnaissance, qu'elle vit dans ce regard un remerciement pour toutes les instances faites auprès du baryton. “ Il est le roi de la fête, tu en es la reine,” croyait-elle entendre de tous côtés

Mais les reines, hélas ! ne sont exemptes ni d'appréhensions, ni de craintes. On dit même que leurs jours sont remplis de douleurs anxieuses, secrètes, poignantes, que nul ne voit.

Le coeur de Lucile battait bien fort.

Si Max allait échouer!...

Il ne suffisait, après tout que d'une émotion!...

En montant les marches du théâtre, Lucile joignit ses mains dans un fouillis de dentelle blanche, et pria : "O saint Joseph, ne permettez pas que Max s'émeuve !"

Elle sortit de sa poche une minuscule statuette en bronze, la baisa et la cacha aux regards indifférents.

Des invitations avaient été lancées sans distinction de rang ni d'opinion. Aussi, jamais artistes parisiens, de passage, ne furent courus comme les artistes de la cité arvernienne. Chacun avait à coeur d'applaudir chaleureusement celui qu'il patronnait.

Le théâtre était comble.

Les trois coups réglementaires annoncèrent le lever du rideau.

Lucile écouta sans grande attention l'ouverture de "Poète et Paysan."

Elle priait de toute son âme pour que la voix de Max vibrât dans toute son ampleur. A chaque instant, elle cherchait dans sa poche un mouchoir de batiste : prétexte qui la conduisait à la statuette.

Max arriva.

Lorsqu'il parut sur la scène, un murmure ailé s'éleva dans la salle.

Pendant quelques secondes les familles Maugenes et Tavernier furent le poin de mire de la jeunesse curieuse.

En saluant le public, Max frissonna, et, du fond de sa loge, Lucile trembla. Les oeillades plus ou moins bienveillantes lancées sur elle ne lui échappaient pas.

Max donna les "Ivresses d'Oiseaux" puis l'"Hirondelle de 1871."

L'atmosphère chaude le grisa : il modula sa voix, éteignit dans un souffle lent, triste, langoureux, la plainte du prisonnier, s'anima dans la note d'espérance et remercia son public dans un regard reconnaissant : une salve d'applaudisse-

ments couvrit sa note finale.

Lucile n'entendait rien ; le coeur lui battait si fort les oreilles lui bourdonnaient avec une telle violence, qu'elle crut s'évanouir.

Max lui paraissait plus grand, plus beau, plus digne d'être aimé.

Personne désormais n'ignorait son talent indiscutable !

Ce n'était plus le jeune homme connu d'un cercle restreint, c'était le héros de la fête de charité!...

Et les tendres mots lui revenaient sans cesse à la mémoire :

"C'est pour vous, Lucile, que je chante."

La statuette reçut une caresse reconnaissante : saint Joseph et Max occupaient tout l'esprit de la jeune fille

Elle respira lorsque le baryton quitta la scène.

Max avait donné ses preuves ; sa voix serait encore plus assurée à son retour, elle exultait !

Il revint.

Un bruit d'applaudissements l'accueillit, Lucile ne le quitta pas des yeux.

Le programme indiquait l'"Aveu" de Natif.

Comme pour se pénétrer de la musique, Max baissa les yeux pendant l'introduction, puis il commença, laissant tomber, une à une, chaque note. Ce n'était pas un chant, c'était une cadence, un douloureux poème, une mélodie que sentait Max et qu'il distillait à un public électrisé.

Plaintif et tendre, il éteignit ses mots dans une amoureuse langueur qui tint la salle palpitante.

Entre le premier et le deuxième couplet, il chercha Lucile.

Elle le regardait, sa vision le grisa ; il fut sublime.

Ce n'était pas un gosier qui faisait parade d'un don, c'était un coeur aimant, généreux, qui chantait des larmes et des espérances. Une phrase discrète ramenait

un aveu, l'âme chantait. Et lorsque l'âme, à l'instar des yeux du jeune homme caressa la salle pour trouver Lucile une seconde fois et murmurer tremblant et ému :

Me faudra-t-il l'aimer sans espérance?

des bravos frénétiques couvrirent sa voix.

Bissé, il demanda du repos.

Lucile tremblait d'émotion, ses mains jointes sautaient sur ses genoux.

Pendant un entr'acte, Max porta une boîte de pastilles à Mme Maugenest et à sa mère.

"Etes-vous contente de moi?" demanda-t-il à la jeune fille.

Trop émue pour lui répondre, elle lui tendit la main sans pouvoir lui dire merci.

Mais, sous le frémissement de cette main agitée, il devina l'émotion heureuse.

"N'êtes-vous pas fatigué?" demanda-t-elle timidement

—Je suis heureux au delà de tout ce que je puis vous dire.

—A qui parle le fils Tavernier? demandait dans une loge d'en face une jeune fille semillante de fraîcheur.

—A Omphale, ma chère, à Omphale qui suce le sucre d'orge que lui fait venir du Fidèle Berger, de Vichy, son Hercule amoureux.

—Omphale?... Hercule?... prosaïse, chère!... Je ne suis pas forte en mythologie.

—Omphale, c'est Mlle Maugenest, une rouée qui a su enjôler son Max au point de le décider à chanter dans ce concert après un refus donné! Faut-il qu'il soit mais ce garçon-là!...

—Les parents ont l'air très liés; les jeunes gens sont peut-être fiancés!

—Ma petite, c'est de l'eau bénite de cour des deux côtés. Les Maugenest sont riches: ils ne voudront pas du fils Ta-

vernier; et les Tavernier, qui sont fiers, se tiendront sur la réserve pour ne pas aller au-devant d'un refus.

—Les jeunes gens paraissent s'aimer.

—Bonasse!... s'ils s'aiment, tant pis!"

Les deux babillardes n'avaient entendu ni un monologue ni les chut que leur adressaient leurs voisins de loge.

La soirée se termina sans nouvel incident. Les deux familles avaient retenu un landeau; M. Maugenest et Max, en sortant du théâtre, coururent à sa recherche.

La foule était compacte: le brouhaha se mêlait aux appels des cochers criant leurs numéros. On se coudoyait, les écharpes risquaient de rester dans la bagarre.

Lucile entendit tout près d'elle:

"C'est sa fiancée, pour sûr!..."

Une voix sifflante et ironique répondit:

"A moins qu'il n'épouse la petite modiste de la rue du Port!"

Ce fut le dernier coup que Lucile reçut de la soirée mais il fut tiré à bout portant. Elle fit un suprême effort pour arriver à la voiture où avaient déjà pris place Mme Maugenest et Mme Tavernier, puis elle s'affaissa sur les coussins.

"Qu'as-tu, Lucile?" lui demanda sa mère, qui ne la croyait que lasse.

Max effrayé lui prit une main dans les siennes, pendant que Mme Tavernier lui faisait respirer des sels.

"C'est le froid qui l'a saisie, dit M. Maugenest: il faisait une chaleur torride dans cette salle."

Lucile revenait à elle.

"Mon Dieu!..." exclama-t-elle d'un air résigné en se dégageant des étreintes affectueuses; puis elle baissa les paupières avec obstination.

"Qu'avez-vous, Lucile?" questionna Max inquiet.

Elle ne répondit pas, mais appuya sa tête sur l'épaule de sa mère.

"Suffrez-vous?... renouvela Max.

—Non, répondit-elle brièvement.

—Appui-toi, ma chérie, prends ce sucre," conseilla sa mère.

Lorsque la voiture s'arrêta devant la vieille maison de la rue Balainvilliers, Lucile accablée n'avait pas la force de marcher.

Appuyée sur le bras de son père, elle traversa le trottoir, et, lorsque Max lui tendit la main, il lui sembla qu'une brûlure atroce traversait son gant.

Mme Maugenest conduisit la jeune fille dans sa chambre où Lucile tombant en sanglotant.

“Qu'y a-t-il, mon enfant chérie?... les émotions qui tuent!... la concentration subie pendant ce concert t'a fait mal!... Nous aurions dû ne pas revenir sur notre décision!... Pourquoi as-tu voulu y assister?”

—Maman!... maman!... sanglotait sanglotait Lucile, ce n'est pas vrai, dis, maman!... Oh! le monde est méchant!... J'étais pourtant si heureuse!... J'avais eu tant de bonheur de son triomphe!... Ils mentent, n'est-ce pas, maman?...”

Lucile ne divaguait-elle pas?...

Mme Maugenest épeurée l'attira à elle.

“Mais, ma chérie, qui t'a fait du chagrin?... A qui as-tu parlé?... Ma petite Lucile, aie confiance en moi!”

Et la jeune fille répéta à sa mère les paroles qui sonnaient à son cœur comme une agonie d'espérance.

La douleur de Lucile navrait la mère, qui s'adressait des reproches cuisants.

“Le nom de Max a-t-il été prononcé, ma chérie?”

—Non, maman.

—Eh bien, alors?... Il y a tant de jeunes gens qui peuvent se marier avec des modistes.

—Oh! maman! elles me regardaient en souriant méchamment. Dis, c'est une calomnie, une bassesse. Max est loyal... il

n'est pas hypocrite, non, il n'est pas un lâche!”

Elle eut un rire affreux, tordit dans ses doigts la peluche jetée sur ses épaules, puis murmura :

“Max ne souffrez jamais ce que j'endure!... Mon cœur se casse en morceaux!... Mais je suis folle, reprenait-elle en souriant tristement!... Voilà, elles sont jalouses de moi!...”

—Tu n'es pas raisonnable, ma petite fille, lui murmurait la mère anéantie, tu laisses tes nerfs te dominer... Sois forte, aie du courage, il en faut tant dans la vie!

—J'en aurai devant les étrangers, maman, tu verras, dit la pauvre enfant ; mais laisse ta Lucile être elle-même devant toi!

Elles causèrent longtemps ainsi; puis Lucile, un peu réconfortée par les paroles affectueuses de sa mère, consentit à se coucher. Mme Maugenest resta longtemps dans la chambre de sa fille.

Finir!...

Pouvait-elle aller demander Max pour sa fille?...

Et pourtant Lucile était malheureuse!... Malheureuse, sa Lucile!

A cette idée, la mère eut un regard fauve: le sang lui afflua au cerveau.

Pourquoi n'avait-elle pas prévu l'avenir?...

Elle versa des larmes amères et n'eut qu'un cri:

“Mon Dieu, ayez pitié des pauvres mères!...”

Mme Maugenest prit la résolution ferme de susciter une explication avec les Tavernier, dût-elle briser avec eux, dût la ville entière commérer.

Pauvre femme! elle voulait sa Lucile heureuse, et on la lui tuait petit à petit!

XIII

LA MERE ET LE FILS

Le lendemain, Max inquiet, s'apprêtait à aller prendre des nouvelles de la jeune fille, lorsqu'il fut accosté par son ami Maurisson.

—Je te croyais à Paris, dit Tavernier.

—J'y serais sans le concert mais je tenais à t'applaudir avant mon départ. Je t'adresse mes compliments, mon cher, cultive ta voix; tu es un Faure en herbe... Et puis, mes sincères félicitations: la dame de tes pensées est délicieuse. Tu es un veinard; je ne sais ce qui me retient de me mettre sur les rangs. Es-tu décidé, oui ou non, à l'épouser?... Elle a des grâces de duchesse, ta petite Lucile!... Quand fais-tu la demande? N'oublie pas que je veux être ton garçon d'honneur."

Mi-sérieux, mi-souriant, Tavernier regardait son ami.

—Si tu n'étais pas aussi ombrageux, mon cher, reprit Maurisson, je te ferais un cadeau; mais... ton imagination serait capable de voir en moi un rival, et tu m'enverrais paître."

Il tournait et retournait dans ses doigts un agenda en peau de requin. Cela surexcitait Max comme une demoiselle.

—Parle donc, dit-il, ne me tiens pas ainsi le bec dans l'eau."

André sortit alors une feuille granulée qu'il fit miroitier devant les yeux de Max.

—De quel droit as-tu cela?" demanda le jeune Tavernier avec une ombre de dépit dans les yeux.

Il avait aperçu l'esquisse de la loge occupée par Lucile.

—Eh! mon cher, du droit que tout le monde possède de se servir de ses dix

doigts."

Le jeune homme éloignait le rectangle crayonné.

—Ne te fâche pas, c'est mon seul talent: je me suis aveuglé à la lueur des lustres pour te faire plaisir; mais, mon vieux camarade, du moment que tu prends la mouche..."

D'un geste, il remit la carte dans son carnet, en narguant Max d'un air triomphateur.

—Maurisson, donne-moi cela.

—Pas maintenant.

—Donne-moi cela, répéta Max dont les yeux lançaient des éclairs, donne-le moi, ou ce soir, à trois heures, dans les bois de la Pause...

—Je garde tout, et... je ne me rendrai pas au bois; je tiens à ma peau!

—Lâche! rugit Max dont le visage s'empourpra.

—Bien plus lâche toi-même qui attires tous les yeux d'une population sur une jeune fille candide et sage, sans avoir le courage de la demander en mariage. Ce n'est pas d'un homme, ça, c'est d'un..."

Tavernier leva la main sur son ami, qui prudemment s'était éclipsé.

Max revint chez lui, il voulait s'expliquer avec sa mère; car, tout en maugréant contre la rudesse de Maurisson, il comprenait la justesse des reproches de son ami...

Absorbée dans un ouvrage de tapisserie, Mme Tavernier ne leva pas la tête lorsque son fils entra.

—Ma mère, dit le jeune homme, je voudrais parler, pouvez-vous m'accorder un moment?

—Tout de suite, répondit-elle, surprise de la figure bouleversée de Max.

—Allons au salon ou dans votre chambre."

Mme Tavernier eut une lueur de divi-

nation ; elle prit sa corbeille à ouvrage et suivit son fils.

—“Il est question de mon avenir, dit Max lorsque sa mère fut installée, je suis à un âge... je voudrais me marier.”

La mère enfla son aiguille, évita de regarder son fils : elle devinait, ses batteries étaient dressées.

—“Aurais-tu fait ton choix ?

—Oui : Lucile.

—Elle n'est pas la femme qui te convient, répondit froidement Mme Tavernier. Je regrette que tu aies tourné les yeux de ce côté-là.

—Pourquoi n'est-elle pas la femme qui me convient ? questionna Max étonné.

—Parce que... ce mariage ne peut avoir lieu.

—Mais, enfin, ma mère, expliquez-vous, pourquoi ce mariage ne pourrait-il se faire. Que reprochez-vous à Lucile ?”

Max devinait un parti pris. Il continua.

—“Vous avez certainement un motif pour me parler comme vous le faites, veuillez me le faire connaître... Peut-être avez-vous des vues sur une autre jeune fille?... Avant toute discussion, je tiens à vous dire que m'évangéliser pour un nouvel amour serait en pure perte. J'aime Lucile, et je n'aimerai jamais qu'elle.”

Il se leva, fit deux ou trois pas, puis il renouvela :

—Que lui reprochez-vous ?...

—Elle n'est pas, te dis-je, la femme qui te convient.

—Mais enfin, ma mère, montrez-moi un obstacle...

—Ils sont riches.

—C'est vrai. Je ne crois pas cependant que M. Maugenest cherche à ce que la dot de ses gendres soit égale à celle de ses filles. De plus, il me connaît, il sait que je rendrai Lucile heureuse. Il me semble

que ce motif sera d'un grand poids dans mon acceptation.

—Tu es bien renseigné, reprit Mme Tavernier en souriant ironiquement. Leur aurais-tu, par hasard, fait connaître tes intentions ?”

Max restait calme en apparence.

—“Mon affection ne va pas jusqu'à oublier mes devoirs... Quoique j'ignore ce que mon père me donnera, je suppose que notre manière actuelle de vivre peut me permettre, sinon d'aspirer à une héritière, au moins de ne pas rougir en demandant la main d'une jeune fille plus fortunée que moi.

—C'est ce qui te trompe”, saccada la mère désireuse d'en finir.

Max blémit. Il arpena la chambre, puis s'assit, et, d'une voix agitée, il continua :

—“Il se peut que vos rêves diffèrent des miens... N'allez pas cependant me faire croire que vous me refuseriez une dot si je m'obstinais. Pourquoi m'avoir élevé comme vous l'avez fait?... Pourquoi m'avoir comblé de tout ? Pourquoi m'avoir laissé aller journellement chez les Maugenest ? car vous savez que j'aime Lucile, vous l'avez compris depuis longtemps.

—Tu étais un homme capable de te diriger.

—C'est vrai ; mais j'étais avant tout votre fils, et votre amour aurait dû me faire connaître ce qu'il me dit aujourd'hui. En somme, vous ne voulez pas que j'épouse Lucile ?

—Non.

—Je regrette de vous dire, ma mère, que, puisque vous n'avez aucun motif à m'objecter, elle sera ma femme. Les Maugenest et les Tavernier se voient tous les jours comme des amis sincères ; mais les Tavernier jalourent les Maugenest, je le comprends aujourd'hui. C'est la vanité qui vous empêche de permettre cette

union, c'est l'orgueil humain, la crainte du qu'en dira-t-on... Vous ne voulez pas que votre fils épouse une femme plus fortunée que lui, voilà!... Toute la galerie vous croit riche! aussi riche, plus riche que les Maugenest!... Me donner une petite dot serait détruire la rumeur louangeuse qui vous glorifie!... Peu vous importe de briser deux coeurs!... Peu vous importe de finir de la tuer: car vous la tuez, petit à petit, avec vos tendresses saccadées et peu vraies... Par pitié, qu'elle n'apprenne pas la fausseté de vous!... Les tigres seuls se déchirent en s'embrassant."

Il s'arrêta, honteux.

Après s'être épongé le front, il questionna :

"Voulez-vous me dire quelle sera la position que vous me ferez? il est nécessaire que je sache aujourd'hui à quoi m'en tenir.

—Ta position?... Fais-t'en une: travaille... Tu es à l'âge où l'on se crée soi-même son avenir."

Max tomba sur un fauteuil. Mille idées confuses tournoyaient dans son esprit. Si on lui refusait une dot, pouvait-il demander la main de Lucile?... Sa fierté d'homme endurait un martyr moral, mille fois plus douloureux que les tortures des forçats.

Abandonner Lucile aurait été une infamie, une lâcheté!... Lui, être lâche!... quand il aimait de toute la force de son coeur loyal!... Non. Il triompherait des obstacles, le temps calmerait sa mère. Il allait s'absenter, et, lorsqu'il reviendrait, il serait maître de la situation.

"Travaille! est votre dernier mot, n'est-ce pas?"

—Oui.

—Eh bien, j'essaierai de travailler... Que la situation que vous me faites au-

jourd'hui ne soit pas pour mon malheur!"

Mme Tavernier était satisfaite. Sa sagacité de femme avait désiré un éloignement: tout allait pour le mieux. Elle était sûre que Max aurait oublié au retour.

Il prit son chapeau pour courir chez les Maugenest.

Quand il arriva devant les grands murs où il avait vécu des heures si heureuses, le courage lui manqua.

Qu'allait-il dire à Lucile?

Il s'arrêta, réfléchit, enfonça son chapeau sur ses yeux dilatés et continua son chemin.

Le dépit, la haine, l'amour lui livraient un combat acharné.

Il courut dans la campagne, et là, seul, loin de tous regards, il pleura comme un enfant.

Il ne ferma pas l'oeil de la nuit. Le lendemain, son projet de parler à Lucile était ferme. Il se rendit chez elle.

Lorsque Max se fit annoncer chez les Maugenest, la mère de Lucile avait résolu de s'expliquer avec Max; mais, quand elle le vit l'air sombre, pâle et les paupières gonflées, elle crut à un malheur.

"Qu'avez-vous? demanda Lucile, avant que sa mère eût le temps de se remettre.

—Lucile, répondit-il, je vais vous faire de la peine."

Il s'arrêta.

Elle, courageuse, commanda :

"Parlez, Max, dites tout.

—Tout?... oh! je ne puis pas.

—Pourquoi?

—Ne me le demandez pas, nous en souffririons trop tous les deux. Qu'il vous suffise de savoir, Lucile, que je vais... partir.

—Partir !... répéta-t-elle. Partir !... Pourquoi?...

—On me force à le faire.

—Qui, on?... "

De même que la voix de la souffrance cherche toutes les formes du martyr, la douleur de Lucile plongeait d'un coup dans les ténèbres. Max le comprit dans l'éclair que lui lança la jeune fille.

Il balbutia alors.

“Ma mère!...”

Lucile ajouta en tremblant :

“Votre mère doit avoir un motif, Max, vous lui devez... le respect.

—Je respecte ma mère; mais, si vous me dites de rester, je resterai... Et pourtant!... continua-t-il comme se parlant à lui-même.

—Eh bien quoi? demanda la jeune fille que la perplexité de Max rendait encore plus fiévreuse.

—Si je pars, c'est pour vous, sachez-le bien. Je ne puis rien espérer du moment présent. On me refuse tout?... Soyez forte, je vous en conjure.

—On vous refuse tout?... Cela peut-il être un obstacle? Ne puis-je rien, moi?

—Pauvre petite Lucile, non, vous ne pouvez rien, ce n'est pas votre rôle. On me jetterait la pierre; ma mère m'appellerait lâche!... Je serais un lâche, en effet.

—Mais, Max, nous partirons d'ici... Je peindrais, s'il le fallait!...”

Il l'attira à lui en pleurant.

“Lucile, dit-il, réfléchissez. Notre avenir dépend de la décision à prendre. Les caprices de ma mère n'existeront plus, je pense, dans quelques mois. Vous me donnerez votre réponse demain. Quoi qu'il advienne, Lucile, ne m'oubliez pas, je vous en supplie.”

Après un long silence, Max se leva, Mme Maugenest et sa fille en firent autant.

Il partit.

Lucile eut l'affection de sa mère pour

la reconforter; Max lutta avec le désespoir.

Il marcha comme un corps sans âme, agit avec le flegme d'un esprit inerte et d'une intelligence broyée par l'amertume qui l'envahissait.

Mme Tavernier prétextait une migraine et resta chez elle; mais ni la mère ni le fils n'échangèrent une parole pendant cette journée pénible.

Le lendemain, Max se rendit chez Mme Maugenest, disposé à accepter la sentence de Lucile, quelle qu'elle fût.

Après quelques instants d'une conversation vague que nul n'osait rompre, le jeune homme demanda :

“Lucile, que dois-je faire?”

Pâle comme une morte, elle répondit :
“Partir!... si l'on vous en fait un devoir.

—Eh bien, je partirai... Quand dois-je revenir?

—Dans un an.

—Dans un an! répéta-t-il. Ne m'oubliez pas. Encore une fois, c'est pour vous que je pars!...”

Il leur semblait qu'un gouffre affreux venait de surgir entre eux.

Ils étaient prêts à éclater en sanglots.

Max offrit à la jeune fille un chapelet de la Vierge-du-Port. Elle lui mit dans la main la statuette qu'elle portait depuis des années.

“Dans un an, Max, je vous attendrai.

—Oh! Lucile... je les hais tous de nous séparer.

—Taisez-vous, Max.

—Puisque votre départ est chose décidée, mon ami, dit Mme Maugenest, ne le renvoyez pas. Ces secousses ébranlent et tuent. Ne revenez ici que pour vos adieux.”

Il se leva.

“Au revoir, madame; au revoir, Luci-

le! Je quitterai Clermont mercredi”.

Par dérision, il faisait un soleil radieux; des traînées de lumière s'allongeaient dans la cité et mettaient dans les coeurs des rayons oubliés d'un soleil d'automne. Max portait ses jours comme une chaîne.

Lorsqu'il arriva chez lui, il dit à sa mère :

“Je pars après-demain.

—C'est impossible, répondit-elle, un peu troublée d'une telle précipitation : les préparatifs..., ton linge...

—Je pars après-demain, reprit-il : un homme peut se passer du matériel quand on n'a pas su lui garder l'amour maternel, qui doit le conduire du berceau à la tombe.”

Ce furent les dernières paroles échangées entre eux.

Mme Tavernier souffrait; mais son orgueil était satisfait, l'absence et le temps feraient le reste.

Max ne fit aucune visite.

Il empila lui-même le linge dans sa malle, passa une journée dans l'angoisse la plus douloureuse et attendit le jour du départ.

Il se mit à table, mais ne mangea pas.

Au dessert, il se leva et se renâit chez Lucile, qui l'attendait.

Un silence pénible planait dans le salon; nul n'osait prononcer une de ces dernières paroles qui sonnent comme la fin d'un bonheur.

Tous respectaient leur douleur réciproque.

“Ne reviendrez-vous pas dans l'année? demanda Mme Maugenest.

—Non, madame, à moins d'accident que je ne prévois pas. J'espère que d'ici à un an ma mère aura changé; alors je vous demanderai la main de Lucile. Ne m'oubliez pas ici, je vous en conjure, continua-

til en soupirant; vous voyez que je n'ai pas d'autre famille que vous... Si je pars, c'est parce que j'y suis forcé, c'est parce qu'on m'en fait une obligation, c'est parce que vous m'avez dit de partir, Lucile”.

Elle pleurait.

La conversation s'éteignit, les minutes sonnaient comme des affres d'agonie sur deux coeurs brisés.

L'espérance ne leur souriait plus : ils allaient être séparés.

Max se leva.

Il embrassa Mme Maugenest, donna une affectueuse poignée de main à M. Maugenest, qui lui dit :

“Tu fais bien, Max : la route du devoir est toute droite. Reviens dans un an.”

Il embrassa Lucile et partit.

Lorsque la lourde porte retomba sur ses gonds, Lucile crut qu'on lui arrachait le coeur.

Elle courut dans sa chambre, tomba sur un fauteuil. Un bandeau de fer lui étreignait le cerveau, ses yeux fixes laissaient couler des larmes qu'elle ne sentait pas.

“Vous le voulez, mon Dieu, murmura-t-elle, je me mets entre vos mains.”

Mme Maugenest accourut vers son enfant. Elle l'étreignit dans ses bras; mais la jeune fille, en se dégageant, n'avait qu'un mot :

“Laisse-moi!... laisse-moi! de grâce, laisse-moi!...”

Eh quoi, repousser même sa mère!... Ah! c'est qu'elle mourait, la pauvre petite, c'est que sa mère aurait pu dire :

“Max, restez, nous vous acceptons malgré la précaire position qui vous est faite”.

Mais la raison de la mère, jointe au jugement sain et froid du père, s'y était refusée : l'avenir est si long, et l'amour est si peu dans la sagesse des lois!...

Pauvre Lucile!...

Elle joignit les mains, resta l'oeil fixé sur les chenets et ne fit aucun effort pour se surmonter.

Lorsqu'elle regarda son réveille-matin, une délicieuse majolique de Faenza, les aiguilles marquaient neuf heures et demie, l'express était en gare, Max partait.

Elle tomba à genoux, baisa son chapelet, invoqua Dieu pour lui, et pleura un déluge de larmes qui la soulagèrent.

XIV

VOULOIR ET TENIR SONT DEUX

Lorsque Lucile descendit au salon, on aurait dit un pauvre petit corps sans âme.

Les appartements si plein de soleil depuis des années lui parurent vides. Elle aurait voulu les quitter.

Autour d'elle, on respecta son chagrin en ne prononçant pas le nom de Max.

Pour être intérieure, sa peine n'en était que plus intense. Lorsque la jeune fille se surprenait à sourire, son sourire ressemblait à celui d'un mourant. Elle se consolait par la pensée de sa fidélité à elle.

Sa mère, prudente, essaya de secouer la torpeur de la jeune fille.

Dans leurs promenades, il semblait à la pauvre enfant que tous les yeux se braquaient sur elle avec une intense curiosité.

On la trouva pâle, maigre, triste. Ces réflexions l'énervaient : elle s'enroula la tête avec une gaze épaisse.

Les langues étaient très affairées.

—Vous savez, le fils Tavernier est parti.

—Allons donc!

—Parti, ma chère, mercredi matin.

—Mais... ce mariage!

—Bah! une faribole!

—Qu'y a-t-il eu?

—Personne n'en sait rien.

—Ne pourrait-on avoir des éclaircissements?

—Pas commode.

—Quel air a la jeune fille?

—Elle fait pitié.

—Il y aura eu une discussion entre les deux familles! C'était trop intime, chère! Je m'en doutais!

—Les uns disent que les Maugenest ont congédié le jeune homme. D'autres prétendent que la mère de Max refuse son consentement.

—Un roman, quoi, dont il est difficile de trouver le noeud.

—Parfaitement, mais dont la jeune fille est dupe, car elle l'aime.

—Et lui?

—On n'en sait rien..."

Les reproches tombèrent drus comme grêle sur Mme Maugenest.

Comment n'avait-elle pas prévu?...

Comment avait-elle reçu aussi longtemps ce jeune homme?...

Comment n'avait-elle pas deviné ce qui arrivait?...

Cela ferait tort à Lucile!...

Chacun lui jetait la pierre et nul n'avait eu le courage de lui faire entrevoir les suites pénibles que pouvait amener l'assiduité de Max dans la famille.

Pour ne pas donner au monde la joie d'une douleur qui la tuait, Lucile convia pour une sauterie quelques-unes de ses amies et elle tint le piano.

Elle fut trouvée d'une "gaieté folle" et, dès le lendemain, Mme Tavernier écrivait à son fils que "Lucile n'avait jamais été aussi joyeuse que depuis son départ et que les Maugenest donnaient fête sur fête."

Max ne répondit pas à l'épistole maternelle. Il n'ajoutait pas foi à ce que lui écrivait sa mère; mais il était un peu ébranlé de voir que les Maugenest se lançaient dans les plaisirs, eux qui s'étaient toujours contentés des relations de quelques intimes.

Epuisée de lutter contre un monde rempli de bassesse, Lucile demanda à sa mère, un jour de printemps, de s'éloigner de Clermont.

Mme et M. Maugenest, qui voulaient avant tout le bonheur de leur enfant, louèrent une maison de campagne au-dessus de Royat.

Là, Lucile savourait avec une exquise joie les émanations embaumées des prairies verdoyantes. Elle semblait revivre, et son père et sa mère bénissaient leur éloignement de la ville. Ils étaient heureux lorsque, dans leurs promenades quotidiennes, ils la voyaient s'occuper en cueillant les mousses. Ils la suivaient des yeux comme on suit le fruit du premier amour qui essaie ses premiers pas sur la pelouse ou le tapis moelleux. Ni l'un ni l'autre n'osaient se demander: "Y pense-t-elle toujours?"

Si elle y pensait!...

A toute heure, car la pauvre enfant n'était pas guérie. Ses yeux s'étaient séchés, la fièvre ne l'nimait plus; mais la douleur n'en existait pas moins sous la forme de léthargie.

Et pourtant!... ce départ, ne l'avait-elle pas voulu?

Le martyre qu'elle subissait n'avait-il pas été consenti?...

Lorsqu'elle avait répondu: "Partir!... si l'on vous en fait un devoir," avait-elle vu autre chose que la tranquillité de Max?...

Sa confiance était celle des croyants: elle ne doutait pas du temps

Les jours se succéderaient, les mois s'écouleraient rapidement; la perspective d'un an semble longue, mais, en réalité, qu'est-ce?...

Les souffrances subies, les épreuves supportées seraient oubliées le jour où Lucile, prévenue du retour de Max, ornerait de fleurs, comme jadis, toutes les potiches du salon.

Si Mme Tavernier dressait encore des obstacles, elle aurait, elle, tous les courages et dirait à sa mère:

"Mère, j'aime Max toujours: accepte-le pour ton enfant."

Quelques jours plus tard, M. Maugenest vit dans son courrier l'écriture de Max. Il regarda sa femme, hésita à ouvrir le pli; mais Mme Maugenest, qui avait suivi des yeux les brisures des cachets, demanda:

"Qu'y a-t-il de nouveau?"

—Pas grand'chose... Rabardin a vendu son azean à Lyon. Quinze cents francs!... Il ne les valait pas: il est sujet aux molettes. Le fermier de la Clavette demande des tuyaux de drainage pour le pré Jardeau. Les de Brandon viendront nous voir le 20 en se rendant à Limoges."

M. Maugenest tournait toujours entre ses doigts le pli qui portait le timbre de Paris.

"Et ça?" continua-t-elle en regardant l'enveloppe restée intacte.

M. Maugenest se tut.

A quoi bon raviver les douleurs de Lucile, se disait-il, puisque le temps paraissait lui apporter l'oubli?

"Eh bien? questionna de nouveau Mme Maugenest.

—Tiens, prends connaissance toi-même," répondit le père en tendant le pli.

Mme Maugenest s'empressa de lire. Tous deux s'interrogèrent du regard. Ils ne se comprirent pas, et la jeune femme

continua en s'adressant à Lucile :

“Max a écrit à ton père.”

Lucile leva la tête et rougit.

“Que dit-il, maman ?”

Malgré les éloquents regards paternels, Mme Maugenest présenta la lettre à la jeune fille.

Tremblante, Lucile se leva, et, munie de la feuille précieuse, elle s'enfonça dans la fenêtre pour lire.

Sa lecture terminée, elle remit la lettre à sa mère et dit :

“Max s'ennuie.

—Je ne crois pas, il n'en parle pas.

—Il y a bien des choses entre ses lignes.”

Lucile n'avait parcouru qu'une fois les quatre pages de l'écriture large et ferme qu'elle connaissait bien. Il ne lui était pas nécessaire de les relire pour se les rappeler.

Lucile en voulut aux convenances sociales qui lui interdisaient d'adresser elle-même à Max le “courage et confiance !” qu'elle eût voulu lui envoyer.

Jamais la campagne ne lui avait paru aussi verdoyante. Elle découvrait des merveilles dans les buissons ! L'air embau-mait et elle confondait ses roulades aux trilles aiguës des oiseaux et aux roucoulements des tourterelles.

Mille fois dans cette journée elle se redit qu'elle serait fidèle.

Ce bonheur dû à l'arrivée de la lettre de Max Tavernier n'était-il pas pour l'entourage de Lucile l'aveu de ses plus secrètes tendrsss ?

XV

UN RIVAL

Lorsque Max avait quitté Clermont, il savait que l'éloignement exigé par sa mè-

re n'avait qu'un but : sa rupture avec les Maugenest. Il savait que sa mère obéissait à un sentiment d'amour-propre jaloux, et, plutôt que d'occasionner un éclat inévitable, il partit à la garde de Dieu.

Pendant plusieurs jours il erra comme une âme en peine, tua le temps en fumant force cigarettes, en observant des boecks, en allant au théâtre ; mais, de recherches sérieuses de positions, il n'en avait cure.

Il fallut qu'une addition lui fût présentée à son hôtel pour que les chiffres le rappelassent durement à la réalité.

Parti de chez lui avec quelques billets de cent francs, il ne pouvait en vivre éternellement.

Deux partis se présentaient à lui.

Se mettre en quête d'un emploi, ou songer à demander à sa mère des moyens d'existence.

“Cela, jamais !...” dit-il en arpentant sa chambre.

Il réfléchit, sortit de sa malle un agenda, griffonna quelques notes sur son calepin, prit des lettres, trois billets de cent francs et descendit. A la caisse, il régla le mois écoulé et sortit plein de meilleures résolutions.

A quelle porte frapper ?

Certes, les maisons commerciales, administratives ou financières ne manquent pas à Paris ; mais, pour une place vacante, cent demandes affluent. L'heureux élu est celui qui est le mieux patronné. affaire de camaraderie.

Qu'avait Max à présenter ?

Une allure froide, correcte ; des mains blanches qui se récriaient d'elles mêmes contre un travail pénible ; une santé délicate peu faite pour les fatigues auxquelles Max n'était pas habitué.

Il prit dans le Bottin les adresses des maisons qu'il avait entendu vanter pour leur probité : “Eh ! diable, il ne leur de-

manderait rien par grâce : ne leur donnerait-il pas son travail en échange d'une rémunération ?”

Max s'adressa au directeur d'une banque.

Celui-ci lui accorda cinq minutes d'entretien après trois quarts d'heure d'anti-chambre.

“Quels sont vos grades universitaires, monsieur ?” lui demanda-t-il.

Max le regarda. Des grades universitaires pour aligner des chiffres et compter du tant pour cent !

“Nous avons beaucoup de jeunes gens instruits, licenciés, qui tombent à Paris et acceptent une minime position en attendant que le jour se fasse pour eux.

“Avoir deux cordes à son arc est une bonne précaution,” ajouta le financier en clignotant de l'œil.

Max comprit que la question exagérée du directeur n'était qu'un prétexte courtois de se débarrasser de lui.

Il frappa à la porte d'un agent de change. Celui-ci, absent, ne laissait à personne le choix de son personnel.

Le fils Tavernier eut l'idée de s'offrir comme secrétaire à un homme de lettres. Mais, quand il apprit qu'il devrait être copiste pour quinze ou vingt centimes la page, il passa.

Plus loin, on lui demanda s'il était polyglotte. L'anglais ne suffisait pas, il fallait de l'allemand, beaucoup d'allemand et quelque peu d'espagnol.

Bref, il se donna beaucoup de mal, et, malgré les différences de réponses, le résultat était partout le même.

Quand il pensait qu'il eût pu vivre tranquille, d'une existence toute provinciale, mais enfin d'une vie heureuse, le sang lui affluait aux joues et les cigarettes se succédaient sans interruption dans ses doigts longs et minces.

Il eut une idée folle.

Il chantait !... Le violon sous ses doigts avait encore des inspirations géniales. Eh bien, plutôt que de battre encore le pavé, il allait s'armer du Testozza qu'il avait dans sa malle...

Il ne quêterait pas ; il ne demanderait rien, mais il irait faire vibrer les cordes de son instrument sous le porche des hôtels du quartier Monceau, le soir, dans la lumière des boules de feu électrique.

Et pourquoi pas ?...

On verrait en lui un vaincu, un honteux, mais on ne découvrirait pas un cœur désabusé, un être sans gîte.

Et puis, le lendemain du jour où il aurait fait vibrer les cordes de son instrument, il aurait une vengeance. Son arme serait sa plume, et elle saurait distiller le fiel dont son cœur était abreuvé. Il écrirait à sa mère :

“Ma mère, j'ai une occupation : je lis tous les jours les feuilles aristocratiques, et lorsque j'apprends quelque réunion brillante, je me rends à l'heure des rendez-vous sous les portiques des heureux. J'y joue du violon et je chante mes larmes... ; je ne tends pas la main, mais on me jette de l'or et je le ramasse, lorsque la foule a disparu. Le nocturne de Dancla dont vous et Lucile raffoliez est mon triste triomphe.

“Comme vous le voyez, ma position n'est pas enviable, mais elle n'est pas déshonorante. Je possède un talent, pourquoi ne m'en servirais-je pas ?...”

Il en était là de ses projets abracadabrants dont la mise à exécution devait cependant lui donner à réfléchir, lorsqu'il se trouva au bois de Boulogne. Il sortit de sa poche un volume et s'enfonça dans les vastes allées ombreuses.

La nature l'inquiétait peu ; le fouillis des sous-bois échappait à ses sens artisti-

ques : il ne parvenait pas à commander le calme à son imagination pour suivre les péripéties du roman qu'il avait entre les mains.

“Animal que je suis, se dit-il en fermant son livre... Après tout, je ne suis pas un gueux ! Demain j'irai chez Cervier et j'emprunterai : je ne peux pas vivre de l'air du temps !”

Sur cette résolution qui paraissait inébranlable en lui, il reprit l'ouvrage, et lut jusqu'à la dixième page sans savoir le rôle que jouaient ses héros.

Il se révolta contre lui-même.

Pourquoi était-il parti?...

Pourquoi avait-il mis sa destinée dans la décision de Lucile ?

Il s'attendait donc à ce qu'elle lui commandât de rester !...

Mais elle avait sa fierté, elle aussi ; elle ne voulait pas avoir à se reprocher toutes les discussions inévitables que Max lui cacherait, mais qu'elle devinerait dans ses regards attristés.

Elle eût voulu, eh ! oui, elle eût voulu, il se le disait un peu tard, que de lui-même il eût dit :

“Non, je ne partirai pas !”

La fatalité s'était mise entre eux.

Il pensait toujours.

N'avait-il pas manqué de courage?...

n'avait-il pas agi en égoïste qui n'a en vue que la paix et le calme !...

“Ma mère a beau jeu, disait-elle, elle peut m'écrire tout ce qu'elle voudra ; je ne puis rien constater.”

Il fit jouer le caoutchouc d'un calepin, sortit une lettre, la relut ; ses sourcils se rapprochèrent : il souffrait.

Max frotta une allumette, éleva au-dessus de la flamme la nouvelle feuille ironique, mordante, écrite de la main d'une femme qui n'a pas encore atteint son but, et il ne resta de l'épistole que des parcelles noircies.

Un sourire amer plissa ses lèvres.

“Des fêtes chez les Maugenest ! dit-il à haute voix. Elle chante et rit !... Je ne m'y attendais pas !... Tout cela ne peut être inventé par ma mère. Si les expressions sont exagérées, les faits doivent exister.”

Il crut aux calomnies. Il crut que Lucile l'oubliait.

Max reprit son roman, s'absorba dans une nécrologie égyptienne et n'entendit pas le galop d'un cheval qui venait dans sa direction..

Un trotteur à la robe isabelle, monté par un jeune homme, cavalcadait avec l'intention évidente de se faire remarquer.

Max prit la droite pour laisser l'allée libre au coursier et se plongea les yeux dans son livre.

Le cheval ralentit subitement son allure. Le fils Tavernier s'arrêta court pour regarder le cavalier qui le dévisageait.

“Tavernier !

—Maurisson !

—Depuis quand à Paris ?”

Max se rappela le dernier adieu échangé avec son ami. Il hésita avant de lui répondre et ferma son livre pendant que Maurisson abandonnait sa monture.

“Depuis une quinzaine se décida à dire Max, qui rognait une partie de la vérité.

—As-tu donc oublié mon adresse ? Pour combien de temps te possédons-nous ?

—Rien n'est encore fixé !

—Mais, dis donc, est-ce que les brouillards du Puy-de-Dôme t'ont escorté ici ?... Non, n'est-ce pas ? A propos, es-tu marié ?... Tiens, je me souviens vaguement... nous ne nous sommes pas quittés... enfin, nous sommes devenus sensés. Où vas-tu ?

—A mon hôtel.

—Farceur ! Suis-moi. Nous dînerons ensemble, et ensemble nous irons à l'E-den. Papa et maman ne t'ont pas ac-

compagné à Paris, hein?... Tu es libre comme l'air!... "viva la liberté!"

Maurisson fit tant et si bien, qu'il amusa Max, avec qui il passa la soirée.

Son flair parisien lui fit deviner le motif du séjour de son ami dans la capitale; mais il ne le lui laissa pas soupçonner, et se contenta de laisser voguer son imagination, pendant un éclair de pensée, dans le pays des rêves.

Ils se virent plusieurs fois; puis, un jour que le fils Tavernier se présenta chez son ami, le concierge lui répondit que M. Maurisson était absent pour un mois. C'était la vérité.

Ce qui était également vrai, c'est que Maurisson avait accompagné son oncle à Royat, et qu'il demanda, par correspondance, à M. Maugenest l'honneur d'un entretien. Maurisson aspirait à la main de Lucile.

Cinq mois s'étaient écoulés depuis le départ de Max.

Celui-ci avait d'abord donné de ses nouvelles régulièrement à la famille Maugenest, et, régulièrement M. Maugenest lui avait répondu. Puis les lettres s'étaient distancées, et, soit indifférence, oubli ou croyance aux méchancetés qu'on lui écrivait, Max n'avait pas donné signe de vie depuis deux mois.

C'est alors que commença pour Lucile une série de nouvelles souffrances. Garder le silence sur l'absent lui devenait un supplice: c'est pourquoi Lucile disait à sa mère:

"Max n'écrit plus, mère!..."

D'autres fois, pour ne pas fatiguer les siens d'un souvenir dont elle vivait, elle promenait sa douleur sous les grands sapins.

Là, dans le calme de la nature, elle évoquait le souvenir de Max et frissonnait en craignant d'avoir à douter de lui. Max infidèle!... Son esprit n'osait avancer, il n'osait pas non plus regarder en arrière, elle avait tant aimé!...

Eh bien, quoi qu'il arrivât, elle ne le blâmerait pas, le fauteur n'était pas lui!

A la longue, la solitude qui, au début, l'avait ranimée, lui causait un grand mal en ce qu'elle entretenait sa peine. La brise ne cicatrisait point ses blessures morales; elle les avivait, pendant que Mme et M. Maugenest croyaient que l'oubli avait enveloppé le cœur de la jeune fille.

Ils se surprenaient même l'un et l'autre à regarder autour d'eux et à chercher un cœur digne de leur enfant.

C'est alors qu'arrivèrent les lignes du jeune Maurisson.

"Pourquoi ne le recevrait-on pas? se demanda M. Maugenest. Si Lucile lui plaît, et elle lui plaira, et elle peut s'attacher à lui..."

M. Maugenest descendit à Clermont.

Lucile ne se douta de rien.

Trois jours plus tard, elle eut à une rencontre de hasard, lorsque son père annonça qu'il avait engagé le jeune Maurisson et son oncle à accepter cordialement un déjeuner de campagne.

Néanmoins cette étrange coïncidence ne plut pas à la jeune fille. Max lui avait souvent parlé d'André, et les appréciations du fils Tavernier étaient toujours pleines de réticences que Lucile s'expliquait mal. Puis, la rumeur publique n'allait-elle pas s'emparer de cette réception du Parisien? Elle pressentit une épistole tavernienne filant sur Paris, Dieu sait en quels termes!

Elle devait pourtant subir les hôtes de son père; elle se promit d'être d'un froid glacial.

Ils arrivèrent.

L'oncle d'André, tout occupé de sa cure à Royat, et, sans artifices, ni notions, sur les ruses des jeunes gens amoureux ou feignant de l'être, ne trouva rien de plus séant que de vanter les grandes relations de son neveu, et, une fois à table, il informa la famille Maugenest qu'André avait eu à subir, à Paris, la visite fré-

quente d'un compatriote.

Mme et M. Maugenest échangèrent un regard.

André ne répondit pas à son oncle. Il espérait couper court à toute nouvelle explication. Ce fut en vain.

— Il a réellement du talent, ce gaillard-là, reprit l'habitué de Royat.

— Vous avez vu M. Tavernier? monsieur," demanda Lucile à André.

Il chercha quelque échappatoire, mais elle le regardait avec tant de franchise qu'il répondit :

— Oui, mademoiselle.

— Vous lui avez dit sans doute que vous veniez en Auvergne?"

Après une hésitation, il monosyllaba :

— Non, mademoiselle."

Les réticences du jeune homme en dirent plus long à Lucile que toutes les intentions caressantes dont il s'efforçait d'envelopper ses paroles. Elle pressentit la réalité et en voulut à son père et à sa mère : on disposait d'elle à son insu.

— Notre départ a été un peu précipité, continua André, je pensais revoir Tavernier.

— Oh! reprit-elle, il me semble qu'entre amis les phrases et les visites officielles ne sont pas nécessaires pour s'avertir d'un départ!..." z

Le ton sec et tranchant de Lucile déconcerta un peu sa mère, qui redoubla d'amabilité envers ses hôtes.

— Aimez-vous Paris, mademoiselle? questionna André.

— Comme je ne suis pas appelée à y vivre, je ne me laisse pas séduire par ses attraits, répondit Lucile.

— Pas appelée à y vivre? mais il ne tient qu'à vous, mademoiselle."

Elle répliqua nerveusement.

— Les Auvergnates sont de petites plantes sauvages, monsieur. Pour vivre, il leur faut absolument ces rochers abrupts, ces ravons tourmentés, ces sommets inaccessibles. Le soleil et l'air leur

manquent dans les villes; il est des fleurs qui ne se transplantent point."

Mme et M. Maugenest étaient stupéfaits. Ils n'avaient jamais vu Lucile s'exprimer aussi catégoriquement. Ils ne lui connaissaient pas autant de sang-froid.

Du sang-froid?...

Il fallait que tous deux fussent bien épris de leurs visiteurs pour ne point discerner, sous le calme apparent de leur enfant, la lutte qui se livrait en elle, le rictus nerveux qui agitait sa lèvre, et les mouvements saccadés, avec lesquels elle prenait, posait et reprenait les bouchées de son pain.

— Il n'est pas d'éternels départs, mademoiselle, réciproqua André avec un nouveau renfort de sourires aimables. Avouez que les hivers doivent être rudes dans votre Suisse, sans Engadine, et qu'en novembre vous êtes aise de dire adieu à toute cette nature pittoresque que vous aimez tant.

— Adieu... on lui dit au revoir, et, en quittant la vallée de Fontanat, on se tourne pour la regarder encore.

— Au revoir, soit! Mais qui empêche de fuir les frimas pour un nid bien douillet... car votre neige..."

— Mais, je l'aime, la neige!

Décidément, elle était cruelle. Obtient-on un cœur sans bataille? Le pauvre Maurisson se disait en son for intérieur qu'il n'avait jamais eu autant d'esprit de suite et qu'il gagnerait certainement la place. Ne faut-il pas avoir beaucoup beaucoup et encore beaucoup de patience avec les femmes!

— Vous aimez la neige, mademoiselle? Pas autant que des écoliers, je suppose, reprit-il de nouveau.

— Bien plus encore, monsieur. Je m'en savonne les doigts tous les matins et je n'ai jamais d'engelures.

— Vous vous soumettez à cette atroce friction glaciale?... Né vous imposez pas ce cruel badigeonnage, les fossettes de

vos mains récusent les engelures.

“ Mon Dieu ! qu’il est stupide, ce garçon-là ! ” se disait Lucile.

Le déjeuner touchait à sa fin : les convives passèrent de la salle à manger au petit appartement improvisé en salon, fumoir et bibliothèque.

“ Sois polie, ma fille, chuchota Mme Maugenest à l’oreille de Lucile, en passant auprès d’elle.

—Oui, mère, polie, mais rien de plus.” continua la jeune fille.

Un domestique réclama à la cuisine la présence de Mme Maugenest.

Lucile se trouva seule auprès d’André. Les messieurs étudiaient une carte d’état-major.

Des flots de lumière entraient dans la petite chambre et nimbaient le visage pâle et fin de Lucile.

André la regardait et ne luttait point contre les idées qui l’envahissaient. Des bouffées d’air chaud lui sautaient au visage dans cette journée de juin : il allait s’expliquer. N’était-il pas homme à plaire ?

Après avoir promené son élégante personne dans le salon, il s’arrêta devant un petit paysage de Lucile, son premier essai, qui, entre parenthèses, était atrocement réussi.

“ Ce n’est vraiment pas mal, dit André en frisant sa moustache, vous aviez dès votre jeune âge des dispositions pour le crayon, mademoiselle, car il y a bien longtemps que ce petit tableau a été dessiné, à en juger par la date.”

Lucile pensa qu’il se moquait d’elle. On lui avait dit mille fois que le pignon de sa ferme rivalisait de perspective avec la tour de Pise et que la pile des arbres ressemblait à des mâts de Cocagne.

Elle répondit simplement.

“ Vous êtes trop poli, monsieur. Si nous le gardons dans cette vilaine horreur, ce n’est point pour étaler les coups inhérents d’une débutante, mais bien pour

nous rappeler une petite réunion de famille, un jour de fête de papa.”

Il mâchonna les poils les plus longs qui recouvraient sa lèvre supérieure. “ Ces petites Auvergnates, pensa-t-il, sont, par ma foi, réellement sauvages ; il n’y a pas moyen de les apprivoiser ! ”

L’arrivée de Mme Maugenest vint clore la conversation des jeunes gens, à la grande satisfaction de Lucile.

XVI

UNE FIN COMME IL Y EN A

BEAUCOUP

Le lendemain matin, Lucile, son père et sa mère se rendirent à Royat, où ils prirent le tramway pour descendre à Clermont. Ils devaient y rester plusieurs semaines.

Il semblait à Lucile qu’en quittant sa retraite paisible, elle se soumettait à l’abandon de ses rêves chéris.

Aucune explication n’avait eu lieu entre la mère et son enfant. Mme Maugenest avait communiqué à son mari ses craintes d’un échec, et ils avaient pris le parti d’entretenir d’abord l’aïeule de la nouvelle demande en mariage.

Lorsque la voiture publique s’arrêta à Jaude, devant le bureau des Messageries, une foule compacte était massée au rendez-vous de la station.

Aidée de son père, Lucile parvint à se frayer un passage au milieu du tohu-bohu des groupes. Elle avait à peine secoué la poussière de son manteau, qu’elle se trouva face à face avec Mme Tavernier.

Une rougeur subite couvrit les joues de Lucile, et, pour se donner une contenance, elle laissa tomber volontairement une

petite sacoche qu'elle s'empessa de relever.

“ Comme vous êtes fraîche, ma petite Lucile, lui dit Mme Tavernier en la dévisageant. L'air de Fontanat est un merveilleux antidote contre l'anémie des jeunes filles : je suis heureuse de vous voir aussi bien portante ! ”

Lucile n'était pas l'enfant insouciante d'autrefois, c'était une petite femme résolue, courageuse qui luttait contre la tristesse.

“ Ma santé n'a jamais été ébranlée, madame, répondit-elle sèchement, vos reporters vous renseignent mal. Quel motif aurais-je, du reste, pour être souffrante, je suis si heureuse !... ”

Pauvre Lucile !... Elle souffrait le martyr ; mais, pour ne pas donner à la femme qu'elle haïssait la joie d'un vainqueur, elle niait ses douleurs avec une énergie tellement contenue et commandée, que son cœur battait à l'étouffer.

Les deux mères se toisèrent. Les mêmes idées, les mêmes sensations vibraient en elles. Mutuellement, elles attendaient une offre, une avance, ni l'une ni l'autre ne semblaient disposées à la faire.

“ Max était homme à trouver dix Lucile !... ”

“ Lucile le valait cent fois !... ”

“ Elles ont capté mon fils, ” reprenait la mère de Max, alors que Mme Mauge-nest réclamait le bonheur, la croyance en la vie, la santé de son enfant.

Le foyer d'animosité couvait lourdement sous les amabilités superficielles. Il ne fallait pas être la risée d'un monde assoiffé de discorde. Il fallait leurrer le public : au lieu de rompre, on se tendait la main comme par le passé.

Rivales toutes deux, elles ne voulaient pas s'avouer vaincues, et elles se bravaient en joutant sur la pauvre cible du cœur des jeunes gens.

“ Ils n'avaient qu'à ne pas recevoir mon fils ! ” disait Mme Tavernier dans

un égoïsme révoltant.

Ce fut une fête pour l'aïeule que le retour de ses enfants. Ce fut une exubérance de démonstrations sans fin, de caresses, de pourquoi, de comment, de la part de Germaine. La fillette éprouvait le besoin des douces caresses de la soeur aînée. Lucile, également, sentait le besoin de déverser sur quelqu'un les tendresses de son cœur.

Le salon revivait. Les vieux cadres souriaient de la présence des jeunes, et l'aïeule attendrie causait peu en observant Lucile.

“ Ma Lucile !... disait-elle, en lui tendant les bras sans la questionner.

— Bonne-maman !... ” répondait la jeune fille en s'abritant dans le tendre refuge avec la confiance simple des enfants qui ont un gros chagrin.

Toutes deux se comprenaient.

Le regard de l'aïeule possédait autre chose que la flamme maternelle qui enveloppe d'amour les chers hôtes : il possédait de temps en temps, à certains anniversaires, à l'évocation de quelques souvenirs, une étincelle qui animait de tons langoureusement chauds la figure émaciée.

A les voir unies, l'une, la septuagénaire aux contours effacés, l'autre, dans tout l'éclat de ses vingt ans, on sentait qu'il existait entre ces deux natures une autre affinité qu'une ressemblance physique : une sorte de communion d'âmes qui doublait l'union du sang.

“ Triste héritage !... ” murmurait l'aïeule intérieurement.

— Es-tu guérie, petite ?... chuchota-t-elle à l'oreille de son enfant le soir du retour, au moment où elles se trouvèrent seules.

— Je suis mieux, bonne-maman, mais, si tu savais... ”

— Je sais tout !... je sais tout !... ne me dis rien. On se croit soulagé par l'aveu de ces choses-là, c'est une erreur : en

parler est toujours un nouvel énervement.

—Aurais-je deviné, bonne maman, ou bien... as-tu souffert, toi aussi?

—Moi aussi."

Comme l'amour de Lucile se trouvait d'un coup centuplé, et avec quelle effusion elle enlaça le cou plissé de la pauvre chère vieille, comme si elle eût voulu, par là, effacer le dernier souvenir de cinquante ans passés.

"Ce n'était pas grand-père? tremblota Lucile, presque honteuse de sa question.

—Non.

—Tu ne l'as plus revu... lui? demanda Lucile intelligemment.

"Ma pauvre petite, scanda l'aïeule, les retours à longs termes tombent presque toujours dans l'oubli.

Elles se turent pendant un instant.

"Alors, bonne-maman, tu as été bien malheureuse? reprit Lucile.

—Non, ma chérie, ton grand-père était bon, c'était un digne homme.

—Tu as pu oublier?

—On n'oublie pas une sincère affection; mais le temps calme. Le devoir pur et saint préside à l'union de deux êtres, l'amour vient plus tard, non peut-être avec le désintéressement de la première affection, mais on aime sincèrement, loyalement, le cœur est ainsi fait.

—Et tu as été heureuse? insista Lucile.

—Je te l'ai dit, petite, ton grand-père était un excellent cœur."

Lucile n'osait pas questionner davantage, mais elle pensait.

Le souvenir existe donc toujours, puisque, après un demi-siècle, et malgré les cheveux blancs, sonne une heure où l'on revit d'un passé lointain!

Lucile comprenait cela; mais ce qu'elle ne pouvait admettre, c'était un assentiment, un oui prononcé librement, une promesse enfin de ne penser qu'à un seul, alors que le cœur ne se sentait pas libre.

Mme Maugelest se dit qu'on ne pou-

vait faire attendre indéfiniment M. Maurisson. Après tout, ce jeune homme avait été d'une correction parfaite.

Elle prit le parti d'entretenir Lucile de la demande.

La mère et la fille se trouvaient à la même place, où, six mois auparavant, avait eu lieu l'explication, cause du départ de Max.

L'ombre commençait à se faire, la lune les éclairait toutes deux de sa pâle lueur d'ambre et adoucissait l'inquiétude visible que s'efforçait de combattre la mère anxieuse.

"Lucile, dit-elle enfin, tu sais que nous avons reçu... M. Maurisson et son oncle... Leur visite n'était pas aussi... désintéressée que nous... que tu as pu le croire."

Lucile écoutait impassible. Ce que sa mère lui apprenait ne la surprenait pas.

"Depuis, ajouta-t-elle, ton père a eu le plaisir de rencontrer ces messieurs. Ils seraient heureux... M. Maurisson surtout... enfin, mon enfant, tu nous ferais plaisir, si tu voulais envisager froidement une demande en mariage."

La pauvre mère s'écoutait parler. Elle s'observait dans la crainte de brusquer son enfant.

Sous le calme de Lucile, Mme Maugelest devinait la force du parti pris.

"Une demande en mariage, mère? reprit Lucile, je n'ai à donner suite à aucune, momentanément, tu le sais bien.

—Sois raisonnable, ma fille, je t'en prie, écoute les conseils de l'expérience; ne commets pas d'enfantillage.

—Je ne suis plus une enfant, mère, je sais aujourd'hui ce qu'est la vie; ne me parle pas de mariage, je t'en conjure. M. Maurisson a demandé ma main, n'est-ce pas?... Peut-être vous convient-il, car la position qu'il occupe dans le monde paraît brillante, mais... je ne serai jamais sa femme. Ne discutons pas, je t'en supplie: il me déplaît.

—Mais enfin, Lucile...

—Pardon de te peiner, mère, M. Maurisson n'est point de notre monde... Et puis, je pense toujours à Max.

—Ton Max est un lâche, fulmina Mme Maugenest agacée. Un homme qui a du coeur ne se conduit pas comme lui!... c'est un être sans énergie, que l'on mène par le bout du nez et tu es assez sottise pour penser à lui!... Un an passera et il n'aura pas seulement la délicatesse de te donner un motif de son silence... Elles sont belles, les preuves de son amour!... Vas-tu t'annihiler le coeur au point de lui sacrifier ton avenir?... Vas-tu nous priver de la consolation de te savoir heureuse en acceptant un mari digne de toi? Lui donneras-tu le plaisir d'apprendre que son silence te met le désespoir dans l'âme?... Sois donc femme, au moins, et,

malgré les souffrances à subir, fais qu'il sache qu'il ne t'emplissait pas le coeur!... Aie donc le courage d'en finir, s'il ne l'a pas!... Qui sait, continua-t-elle surexcitée, ton Max est peut-être bien aise d'en avoir terminé avec nous!...

—Mère!... mais?... Pourquoi accuser Max aujourd'hui plutôt qu'il y a un mois?... Pourquoi l'accabler?... Il n'est pas coupable, mère, crois-moi. Du reste, même s'il l'était, je ne me croirais pas libre de disposer de moi. Tu le sais, je lui ai dit : "dans un an," eh bien, quoi qu'il arrive, et quel que soit le jeune homme qui se présente, ma réponse sera la même. J'ai le coeur trop fier pour avoir à porter le deuil de mon honneur. Moi, manquer à la parole donnée!... Oh! ne me demande pas cela, donne-moi toujours ta tendresse, et laissez-moi vivre doucement auprès de vous. Ne me manquez pas, si on le force à m'oublier!..."

Elle s'arrêta, soupira et reprit tristement :

N'aie aucune crainte. Je saurai vous donner toutes les consolations que vous attendez de moi ; mais ne me forcez pas

à être parjure, de grâce," balbutia la pauvre petite en joignant les mains.

L'énergie de l'enfant bouleversa la mère.

Qu'avaient-ils fait de sa Lucille, tous?...

Autrefois elle se serait jetée sur son sein en sanglotant, la suppliant d'abord pour sa cause, mais lui sacrifiant tout ensuite.

Aujourd'hui, pâle, immobile, elle ne demandait rien, rien que la tranquillité.

Animée d'une tendresse douloureuse, Mme Maurisson se rapprocha de Lucile, lui prit les mains, l'attira à elle, et essaya de la convaincre : ce fut en vain.

"Je ne doute pas que tu aies raison, reprenait Lucile, mais je ne veux pas avoir à regretter pendant une vie entière. Dans quelques mois, tu dicteras à ton enfant son devoir... Quant à M. Maurisson, ne m'en reparle pas : il m'est antipathique.

—Tout cela est du roman, reprit la mère démontée : on est bien malheureux avec les enfants!..."

Sous le reproche indirect, Lucile tressauta.

"Peut-être, mère, reprit-elle en soupirant douloureusement, mais il est le contraire de ce qu'il aurait dû être : l'idylle a été au début."

Sans le vouloir, Mme Maugenest avait peiné son enfant.

Elle continua, en communiquant à sa voix un calme mal affermi.

"Mais, ma petite, qu'attends-tu donc du mariage?"

—Autrefois, répondit Lucile tristement, j'y voyais deux coeurs qui se rapprochent ; aujourd'hui, je n'y puis démêler que des intérêts qui se confondent. Serait-ce une honte que de renoncer à cette union commerciale!..."

Un étrange éclair passa dans les yeux de la mère, une brûlure lui séchait les paupières.

Sa fille ne pas se marier!...

Elle rougit.

Ah ! non, jamais, jamais !...

Elle comprit que Lucile ne reviendrait pas momentanément sur sa parole, elle n'insista pas.

XVII

DERNIER ACTE DE COURAGE

Décembre arriva.

Cette époque était celle où Max devait revenir à Clermont.

Les relations entre les familles Tavernier et Maugenest étaient devenues encore plus tendues : rien ne faisait présager un changement.

Mme Tavernier envoyait de temps en temps une lettre à son fils, et toujours quelque phrase enfiellée à l'adresse des Maugenest s'y glissait.

Max, sans preuves, ajoutait foi aux paroles méchantes, et il se disait : "que toutes les jeunes filles se ressemblaient."

A mesure que la date fixée pour le retour approchait, Lucile semblait s'accrocher à une espérance. L'almanach lilliputien que la jeune fille consultait chaque matin était pointillé de bleu jusqu'au six : neuf jours seulement la séparaient du terme convenu.

A partir de ce jour Lucile ne vécut pas : les heures s'écoulèrent pour elles lentes, en tortures et en un demi-espoir auquel elle n'osait se livrer.

Ses nuits étaient un cauchemar continu.

Parfois elle se réveillait en sursaut sur le point de tomber dans un ravin, et, très haut, elle apercevait Max qui ricanait sans appeler du secours.

D'autres fois, elle le voyait en habit de noces faisant des visites avec une jeune femme dont il était fier... En passant,

il la regardait, elle pauvre petite fidèle, comme on regarde un endolori sur lequel on s'apitoie.

Brisées, anéanties, la mère et la fille se cachèrent leurs mutuelles souffrances : leur intimité devenait un échange de concessions et de prudence.

Lucile tremblait.

Une contraction douloureuse défigurait le visage de la pauvre femme.

"Pardonne-moi, dit Lucile en se jetant dans ses bras, oh ! pardonne, je ne suis pas cause... Embrasse-moi."

La tendresse éclata enfin et leurs larmes se confondirent.

"Ma petite fille, donne-moi un dernier mot.

—Je t'ai ouvert mon coeur, mère. Je ne dirai jamais oui pour M. Maurisson."

Une nouvelle caresse enlaça les deux femmes.

"Nous n'en reparlerons plus, ma Lucile. Dieu veuille que nous n'ayons pas à nous le reprocher !"

Il faisait noir, Mme Maugenest sonna pour demander les lampes. Lorsqu'elle se rendit dans la chambre de sa belle-mère, Lucile l'entendit qui éclatait en imprécations.

"Je la hais, cette femme, disait-elle. Que mon enfant ne soit jamais malheureuse ! car j'appellerais sur cette mère jalouse toutes les malédictions, dont je serais capable.

—Pauvre enfant !..." soupira l'aëule, qui entendit.

Lorsque Lucile se trouva seule, elle versa de nouvelles larmes et pensa encore à Max.

Mais, hélas ! elle pressentait qu'il devait l'oublier et elle n'osait se dire :

"Il reviendra au jour fixé."

Elle s'enfonçait alors dans ses draps pour ne point voir ce bonheur triomphant et ce sourire de pitié qui la tuaient.

Tous les soirs, à l'heure où la famille Maugenest se rangeait en cercle autour

du foyer familial, la jeune fille montait dans sa chambre. Il restait neuf jours avant la fin de l'année convenue pour l'attente.

Lucile faisait une dernière neuvaine à saint Joseph.

La lueur des bougies roses, allumées en auréole, donnait à la chambrette l'aspect d'un sanctuaire.

La bande de tapisserie formant lambrequin avait été rafraîchie.

Les pomponnettes, époussetées, peignées, avaient repris le mousseux de leur éclat, et les étagères, constellées d'otoiles d'or, transformaient l'angle mystérieux de l'appartement en un vrai reposoir de Fête-Dieu.

Les plus belles roses de Noël emplissaient les vases, et l'héliotrope d'hiver embaumait de son parfum suave.

C'est devant cet autel improvisé que Lucile se décida à écrire à Max :

“ Je vous ai été jusqu'à cette dernière heure fidèle, vous gardant la parole donnée. Aujourd'hui que tout est fini entre nous, que vous l'avez voulu ainsi, soyez heureux pour la tendre affection dont vous m'avez entourée lorsque j'étais enfant, et ne sachez jamais le mal que vous m'avez fait.

“ Je vous croyais, vous et vos semblables, les êtres forts de l'humanité, on le disait. Hélas ! vienne une lutte, vous détournez les yeux pour ne pas avoir à combattre, tandis que nous, nous qui sommes les faibles, nous restons toujours debout dans la cruelle bataille où le cœur est en jeu.

“ Adieu, Max ! Soyez sûr que je ne vous en veux pas : celui qui frappe ne sait pas toujours jusqu'où va son arme. Encore une fois, soyez heureux.

“ LUCILE.”

Lorsque la pauvre petite eut fermé

sa lettre, elle fut obligée de la recommencer, les larmes veinaient de lignes violacées, les pages devenues illisibles.

Une heure après, elle rejoignit les siens, triste, décidée à oublier son pauvre rêve.

Elle serait forte maintenant.

L'aïeule attira à elle son enfant et la baisa.

“ Bonne-maman, dit Lucile, veux-tu lire cela ? Tu as aimé, tu comprendras.”

Elle tendit l'enveloppe.

Les lèvres de l'aïeule tremblaient pendant la lecture.

“ Ma tendre petite amie, lui dit-elle en la caressant avec les douceurs que l'on donne à un oiseau blessé, n'envoie pas ces lignes.

— Pourquoi?... Je voudrais tant qu'il sache que je ne lui en veux pas ! S'il allait m'accuser, bonne-maman?...

— Eh de quoi, pauvre petite?...

Le jour fixé arriva.

Lucile s'obstina à ne pas sortir.

A table elle mangea peu.

Chaque sonnerie était pour elle une nouvelle souffrance.

Lorsque la porte s'ouvrait, elle en détournait les yeux pour ne pas défaillir, au cas où Max arriverait.

Ses lèvres pâlies ne savaient plus sourire.

Mme et M. Maugenest s'en inquiétaient à juste droit.

De grosses larmes affluaient aux yeux du père torturé, quand il voyait sa Lucile perdue dans le capitonnage du fauteuil, les mains jointes, les paupières baissées comme pour une dernière supplique.

La journée entière s'écoula, personne ne vint !

Dix heures du soir sonnaient à Jacquemart, les lampes étaient éteintes, la famille montait les escaliers, le bougeoir à la main, lorsqu'un coup vigoureux retentit dans le vestibule, et plus fortement

encore dans le cœur de Lucile. Ses jambes tremblèrent. Elle resta immobile sur le palier et s'appuya à la rampe pour écouter.

Un bruit de houle lui emplissait les oreilles, elle n'entendait pas les mots échangés.

Tremblante, elle questionna, mais si faiblement, qu'on eût dit une âme égarée dans les ténèbres.

“ Qui est-ce, Suzanne ? ”

— Un fournisseur, mademoiselle. Entrez vite dans votre chambre, vous allez vous enrhummer. ”

“ C'était fini ! ”

Max ne viendra pas : cette heure était la dernière du pacte conclu, elle n'avait plus le droit d'attendre.

Il avait cru qu'elle l'oubliait !...

Il oubliait volontairement lui-même !.

Le lendemain matin, quand elle se réveilla, triste, mais courageuse, elle fit sa toilette promptement, prit une feuille parcheminée et écrivit d'un trait.

“ Il y a un an, Max, que vous nous avez quittés. Pendant cette année, j'ai vécu de votre souvenir et vous ai laissé le mien, sans jamais le reprendre, afin que vous ne soyez pas seul dans votre exil.

“ Vous avez sans doute oublié les tendres promesses qui nous ont unis, et l'avenir tissé de joies que vous m'aviez fait entrevoir !...

“ Vous avez sans doute oublié l'heure affreuse où, dans les larmes, vous m'avez dit : “ C'est pour vous que je pars, Lucile... dans un an, je reviendrai. ”

“ Depuis longtemps, vous n'avez pas donné signe de vie ; je ne vous en veux pas. L'oubli est sans doute, comme l'amour, indépendant de la volonté.

“ Cependant, laissez-moi croire que vous ne mentiez pas, Max, lorsque vous me disiez vos tendresses, vos espérances de bonheur pour cette vie où nous devions être si heureux !... Vous m'aimiez

réellement, n'est-ce pas ? lorsque vous me le disiez ; c'est pour cela que je vous pardonne, mon pauvre Max !... Entre nous et le bonheur s'est glissé un ridicule obstacle, un tyran despotique ; vous obéissez à votre mère, soyez béni dans votre soumission. J'avais eu, moi, le triste courage de m'aliéner l'amour de la mienne en m'obstinant à vous être fidèle : je n'ai pas été comprise !

“ N'avoir pas failli à l'honneur, avoir vécu de votre souvenir malgré les luttes, sera ma consolation. ”

Lucile regardait la lettre qui lui avait coûté tant d'efforts.

“ Chère petite, reprit la grand'mère, les écrits restent, vois-tu. Je ne crois pas Max capable d'une bassesse ; mais ces lignes peuvent tomber dans les mains de quelque autre que lui ! Qui te dit que ces pages où tu as mis tout ton cœur ne serviraient pas, quelque jour, à troubler un bonheur paisible dont tu jouiras, ma Lucile, dussé-je pour cela offrir en holocauste mes pauvres dernières années !... Il est dans l'humanité des cœurs loyaux mais il y a, hélas ! des êtres nuisibles qui se plaisent à interpréter faussement les actes les plus nobles. Une femme, pauvre petite, est si vite compromise !... Tu es de la trempe des héroïques, renonce à l'envoi de ta lettre. ”

Lucile se leva et prit une albumette.

Le dernier acte de son amour eut un atroce écho dans son cœur ; mais elle triomphait !...

Quelques jours plus tard, Lucile, dans le clair-obscur de sa chambrette, remplaça les fleurs de ses majoliques par des plantes artificielles, qu'elle entourait de gypsophile. Elle avait tout pris, tout arraché aux plates-bandes et aux châssis : il ne restait plus rien !

Faute d'eau, les roses de Noël s'étaient éteintes, dans cette inoubliable journée du quatorze, avec un je ne sais quoi de pâli et de délicatement souffreteux qui

n'avait rien des fleurs qui se fanent. Elles avaient resserré leurs pétales, doucement, volontairement, sans flétrissure, pour ne point voir la profonde mélancolie de Lucile.

Au salon, le casier de musique fut aussi fouillé : les partitions reprirent leurs parures d'autrefois ; les rubans violets disparurent, et l'"Aveu," aux coins jaunis, prit son rang parmi les autres morceaux.

Lucile mit ensuite en ordre ses souve-

nirs de jeune fille, et, dans un coffret qu'elle scella minutieusement et sur lequel elle écrivit :

" A ouvrir si je venais à vous quitter."

Elle glissa une carte-lettre avec ces mots :

" De grâce, éloignez de Germaine toute occasion où elle pourrait aimer. Que l'idylle, pour elle, ne vienne qu'après le mariage. Je parle d'expérience, hélas ! j'ai trop souffert."



Serments d'Amoureux

Le coeur me bat encor, rien qu'à vous parler d'elle,
C'était une enfant blonde, aux grands yeux noirs et doux,

A qui Dieu par erreur, n'avait point donné d'aile,
Mais dont les séraphins pouvaient être jaloux.

Mon bonheur s'est enfui, même avant l'hirondelle
Que l'hiver épouvante et chasse loin de nous;

Sur d'autres s'est posé son amour infidèle,
Et d'autres ont rêvé, le front sur ses genoux.

Ainsi que l'herbe croît sur le bord d'une fosse,
L'oubli couvre à présent cette passion fausse,
Morte sitôt, et qui devait toujours durer! . . .

—Depuis, niant l'ivresse et croyant au martyre,
Les serments d'amour me font d'abord sourire
Et finissent toujours par me faire pleurer!

Henri SECOND.

Nez et Oreilles a Vendre



Il fallait bien s'attendre à ce que la "greffe humaine" fit de rapides progrès, et désormais nous avons un bon moyen de prouver notre affection à un ami dont la figure ou quelque autre partie découverte de son individu est enlaidie par une large éraflure; c'est de lui donner un peu de notre peau afin qu'on la lui greffe et qu'ainsi l'on fasse disparaître toute trace de sa blessure. Un fiancé sera vraiment trop heureux de donner à sa bien-aimée ce souvenir bien vivant, et ce sera pour lui presque une ivresse de pouvoir se dire: je lui ai fait un sacrifice bien tangible et ce petit présent qui lui vient de moi-même, il lui sera bien difficile de me le rendre!"

Toutefois, on ne se doutait pas que d'audacieux chirurgiens en viendraient un jour à transporter ainsi des oreilles presque entières d'un être vivant sur un autre être vivant... et c'est pourtant ce qu'ils sont parvenus à faire avec une belle aisance.

Il existe aujourd'hui des chiens qui, sur deux oreilles, ont une oreille de chat et qui ne paraissent pas du tout se soucier de cette anomalie. Le pauvre Ramnagrobis qui a donné sans doute involontairement un de ses appareils auditifs a été, en cette circonstance, le véritable martyr de la science et s'il pouvait au

moins comprendre qu'une aussi curieuse expérience a réussi parfaitement, peut-être serait-il assez vite consolé.

Encouragés par ce succès "in animalium," les médecins ont été plus loin et l'on cite une jeune fille qui, honteuse d'une de ses oreilles tout à fait difforme, la cachait sous son épaisse chevelure, mais dont la tristesse se changea en ravissement, le jour où un docteur lui dit. "Vous n'avez qu'à trouver un pauvre diable qui vous vende une de ses oreilles, et nous l'appliquerons à la place de la vôtre sans que vous ayez à le regretter."

Il y a sans doute beaucoup de miséreux qui se disent que toute abondance de bien est inutile, quand il s'agit de simples oreilles, et la vendeuse d'oreille fut assez vite trouvée... A l'heure actuelle, la jeune fille se coiffe comme tout le monde et même elle remonte assez haut ses boucles de cheveux afin que chacun puisse bien constater que sa vilaine oreille n'est plus pour elle qu'un mauvais souvenir.

Ne désespérons pas. Le tour des nez et des nez complets viendra peut-être —mais alors on devra se demander si un simple sentiment d'humanité ne fera pas interdire ce commerce un peu macabre de cartilages, dont l'expression saisissante serait une petite annonce dans ce goût: "Jouissant d'une bonne santé et d'un sang très pur, j'ai un nez et une oreille à vendre. Avis aux amateurs!"



REVE D'ARTISTE

Parfois, j'ai le désir d'une soeur bonne et tendre
D'une soeur angélique au sourire discret;
Soeur qui m'enseignera doucement le secret,
De prier comme il faut, d'espérer et d'attendre.

J'ai ce désir très pur d'une soeur éternelle,
D'une soeur d'amitié dans le règne de l'art.
Qui me saura veillant à ma lampe très tard
Et qui me couvrira des cieux de sa prunelle;

Qui me prendra les mains quelquefois dans les siennes
Et me chuchotera d'immaculés conseils,
Avec le charme ailé des voix musiciennes.

Et pour qui je ferai, si j'aborde à la gloire,
Fleurer tout un jardin de lys et de soleils
Dans l'azur d'un poème offert à sa mémoire.

Emile NELLIGAN.



QUELQUES MONSTRES MARINS

LA mer est une mine inépuisable d'études pittoresques. A côté des innombrables petites bêtes qui abondent sur les côtes, dans les flaques d'eau, sous les rochers; à côté des poissons qui se promènent dans son sein; à côté des étranges créatures qui en peuplent le fond, on y rencontre des êtres gigantesques comme la terre n'en possède pas. La plupart de ces "monstres" sont des mammifères du groupe des cétacés.

La forme extérieure des cétacés est à peu près toujours la même. La tête est toujours énorme. Quant à la queue, elle se termine par une large nageoire horizontale.

Quand on voit l'épaisseur qu'atteint la peau chez les rhinocéros et les éléphants, on est tenté de croire qu'il en est de même chez les cétacés. Point: elle est extrêmement mince et se laisse transpercer sans la moindre difficulté. Par contre, la couche située au-dessous est très épaisse et chargée de graisse de plus d'un pied d'épaisseur parfois.

Voilà, n'est-il pas vrai, des "lards" comme n'en connaissent pas les "gorets" les mieux engraisés. Cette graisse, qui donne aux cétacés leur valeur commerciale, a un double rôle: d'alléger le poids de l'animal, chacun sait que la graisse est plus légère que l'eau—et d'empêcher les déperditions de chaleur.

Les muscles, c'est-à-dire la chair, se font remarquer par leur couleur rouge intense, presque noire. La queue, très musculuse, est l'agent principal de la locomotion. On connaît l'agilité proverbiale

du dauphin et du marsouin. Chez la baleine, la queue est en même temps un organe de défense; d'un seul coup, elle peut briser une embarcation.

Les cétacés les plus connus sont les baleines. Leur taille varie de 45 à 60 pieds, et même plus. Leur corps est trapu, avec une tête volumineuse et un corps diminuant d'épaisseur jusqu'à la queue. La bouche, énorme, ne possède pas de dents proprement dites, mais, de la mâchoire supérieure pendent d'énormes lames cornées, connues sous le nom de "fanons". Ce sont ces fanons qui, découpés en longues baguettes plates et flexibles, constituent les "baleines de corsets", dont l'emploi est bien connu: chaque individu ne possède pas moins de 300 à 1,000 fanons.

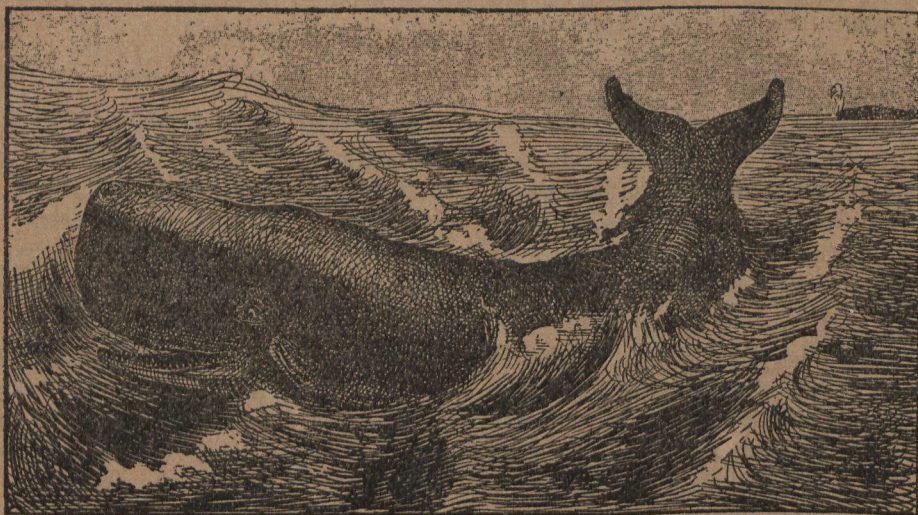
Les baleines nagent en général à fleur d'eau, la bouche presque complètement sous l'eau et engloutissant des proies presque sans discontinuer.

Souvent on représente les baleines rejetant par les événements un jet d'eau très puissant, et l'on explique que cette eau est celle que l'animal a ingérée par la bouche. Cette explication est évidemment absurde. Le jet en question existe bien mais c'est, en réalité, un jet de vapeur. La température du corps étant très chaude, l'air qui sort des poumons est également à une haute température. Venant

en contact avec l'air froid du dehors, la vapeur d'eau respirée se condense immédiatement, et donne à l'haleine un aspect blanc et opaque bien visible de loin. L'air expiré, en sortant de l'évent, produit un bruit, un souffle, qui s'étend à de grandes distances. Les baleines, lorsqu'elles viennent respirer à la surface de la mer, "soufflent" sept à huit fois de suite. La dernière respiration est plus longue que les autres; elle avertit les pêcheurs que

les interstices des fanons, mais la matière animale est retenue par eux comme par un filtre. La baleine absorbe, bien entendu, toutes ces proies sans les mâcher.

Les animaux que mangent les baleines sont surtout de petits crustacés et de petits mollusques. En somme, elles mangent de ce que les naturalistes appellent depuis quelque temps le "plankton", c'est-à-dire "tous les organismes qui nagent à la surface des eaux". On trouve



LE CACHALOT.

Cet animal monstrueux a dans la tête de quoi faire plusieurs milliers de pots de pommade et dans l'intestin de quoi parfumer toutes les élégantes d'un pays. Un vrai droguiste, auquel je ne vous conseille pas de vous adresser.

l'animal va plonger, "sonder", comme ils disent.

A voir la grande taille des baleines, on est tout de suite tenté de croire qu'elles se nourrissent d'animaux volumineux. Il n'en est rien, et ces monstres seraient incapables d'avaler un poisson de la taille d'une morue!

Les baleines absorbent des quantités fabuleuses de petits êtres qui nagent dans la mer. En ouvrant la gueule, l'eau pénètre à son intérieur, puis en ressort par

presque toujours les baleines dans les points où la mer est colorée en rouge ou en vert par des bancs d'innombrables petits animalcules.

Les baleines, en temps ordinaire, nagent assez lentement: tout au plus font-elles 4 à 5 milles à l'heure. Mais quand elles se sentent poursuivies elles vont très vite.

Elles ne mettent au monde, en général, qu'un seul petit à la fois. Les femelles veillent avec grand soin sur leur "balei-

neau", et, pour lui permettre de s'allaiter sans être asphyxié, elles se penchent de côté, de manière à venir faire affleurer la mamelle au niveau de l'eau.

On croyait autrefois qu'il n'y avait que deux espèces de baleines, la baleine franche et la baleine australe. On sait aujourd'hui qu'il y en a un plus grand nombre.

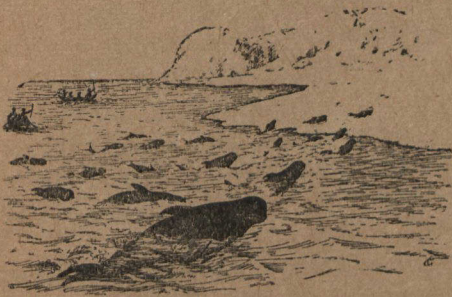
La vraie baleine, ou baleine du Nord, habite le Spitzberg et la baie de Baffin; en été, elle descend jusqu'au soixantième degré de latitude. Elle va aussi se promener dans la mer de Behring.

Ce sont les Basques et les Espagnols qui se livrèrent les premiers à la pêche de la baleine. On peut voir encore en di-

n'est guère effectuée que par les Norvégiens, au large de leur littoral.

C'est de 1788 que date la pêche dans le Pacifique. Pendant de nombreuses années on s'y est livré sur une étendue de 80 degrés en latitude et 100 degrés en longitude.

Un peu plus tard, les pêcheurs se rendirent sur les côtes de la Californie, au détroit de Behring, au Kamtchatka, au Japon, etc., et firent une ample moisson. Cette "pêche du nord-ouest" est encore aujourd'hui une des plus florissantes. Il y a environ trente-cinq ans, la flotte baleinière des Etats-Unis comptait 655 navires. Aujourd'hui, l'industrie baleinière a pour centre d'action San-Francisco, où se tient, entre autres, le marché des fanons. Dans les cinq dernières années, il s'est vendu en moyenne 450,000 livres de fanons par an. En 1893, on a recueilli 298 baleines, et, en 1894, 87 seulement; c'est dire la décroissance rapide de cette industrie.



LES GLOBICEPHALES.

S'ils font un monôme, ce n'est pas pour fêter la fin de leurs examens, mais pour échapper aux harpons des pêcheurs, ce à quoi, d'ailleurs, ils n'arrivent pas, car, perdant la tête, ils se dirigent vers la grève, où ils vont échouer. C'est tomber de Charybde en Scylla.

vers endroits des ruines de tours d'où l'on guettait l'arrivée des baleines dans le golfe de Gascogne et les fours dans lesquels on faisait fondre le lard.

Bientôt (XVIII^e siècle), la pêche se déplaça et alla s'effectuer dans la baie de Baffin: de 1669 à 1778, on ne tua pas moins de 57,560 baleines. Depuis cette époque, la pêche n'a fait que diminuer dans les mers boréales. Aujourd'hui elle

La baleine se pêche de deux façons: ou bien on attend la bête sur la côte, ou bien on va la chercher en pleine mer. La première méthode est usitée en Norvège. Là, on chasse ce que les marins appellent la baleine bleue. La pêche n'est autorisée que de juin à septembre. Quand une baleine est signalée dans les parages, les pirogues vont l'attaquer. Jadis on se servait uniquement de harpons lancés à la main et réunis à la baleinière par une longue corde. La baleinière est effilée pour pouvoir poursuivre facilement la baleine qui l'entraîne avec une vitesse prodigieuse.

Aujourd'hui, pour lancer les harpons, on emploie surtout des armes à feu, des

canons placés à l'avant de baleinières.

Le canon est placé sur un pivot et porte une espèce de crosse qui permet de le pointer dans toutes les directions. Le canon se pointe avec un cran de mire et un guidon, absolument comme un fusil. L'extrémité du harpon porte un petit obus à pointe d'acier qui éclate lorsqu'il est entré dans le corps de la baleine; et à ce moment, plusieurs tiges longues d'un pied qui, jusque-là, étaient couchés le long du harpon, s'ouvrent comme un parapluie et empêchent la ligne de sortir du corps du cétacé. Au harpon est attaché un long câble enroulé dans la cale, à l'arrière, et qui passe sur plusieurs freins, mus par la vapeur. Le pointeur doit être un homme très habile et de grand sang-froid. Quand on a aperçu l'animal signalé par le guetteur, qui se trouve dans un "nid de pie", au sommet d'un mât, le bateau s'avance dans la direction où il a plongé pour être prêt à le recevoir à l'endroit où il reviendra à la surface pour respirer; c'est l'expérience seule qui apprend à calculer quelle distance la baleine parcourt entre deux eaux. En général, on tire la baleine à 25 verges de distance. La plus grande difficulté, paraît-il, est de toucher l'animal, de manière à ce que le harpon ne traverse pas une région du corps, mais bien s'y implante et fasse explosion. C'est pourquoi le canon ne peut avoir qu'une très faible charge. Mais, d'autre part, il en résulte que le harpon décrit une parabole très accentuée, et qu'il est difficile de toucher juste. Quand l'animal se sent frappé, il plonge subitement en déroulant l'immense câble qui se trouve à bord du navire, entraînant celui-ci avec une vitesse vertigineuse; pour s'opposer à cette folle course, on fait machine en arrière et l'on étend de chaque côté du navire, perpendiculairement à ses flancs, des espèces d'ailes ana-

logues à celles qui se trouvent sur les bateaux hollandais.

La baleine, une fois tuée, on l'attache par des chaînes de fer à la mâchoire inférieure et à la queue; puis on l'attire sur le rivage formé d'un plan incliné. Le dépècement dure huit jours: avec de grands couteaux, on enlève le lard, et on le porte à l'usine pour le faire fondre. Quant à ce qui reste, on le réduit en poudre et on en fait un engrais.

La chasse en pleine mer est beaucoup plus pénible et plus dangereuse, surtout en raison de l'élément dans lequel vivent les baleines, et qui présente déjà tant de dangers par lui-même. Cette pêche s'opère avec des navires spéciaux, qu'on appelle des "baleiniers"; leurs dimensions et leur construction sont très diverses; mais, presque toujours, ils ont de 400 à 600 tonneaux de jauge. Plus petits, ils ne seraient pas assez solides; plus grands, ils reviennent trop cher: l'équipement d'une bonne baleinière ne coûte pas moins de 60,000 dollars.

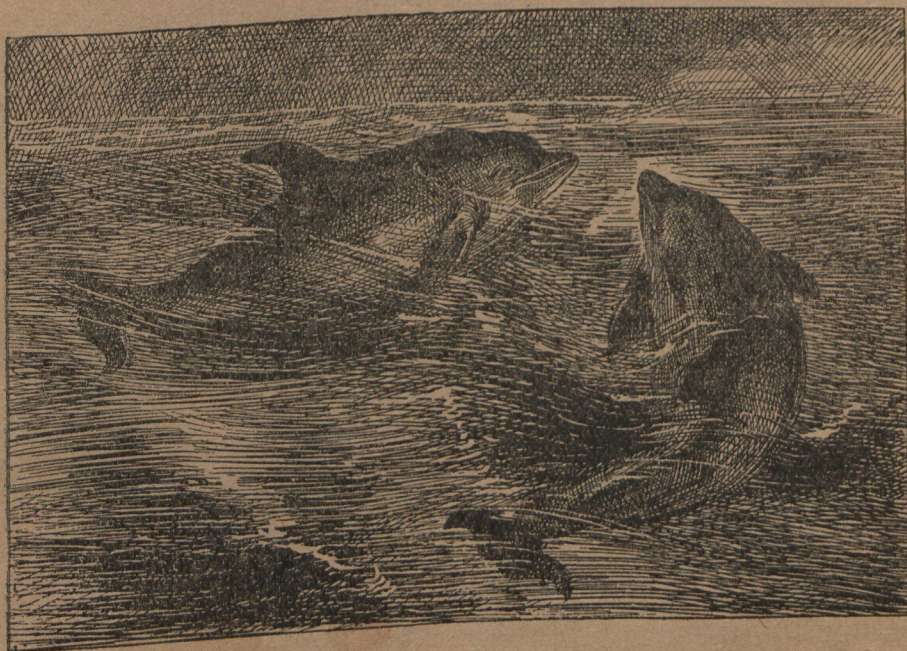
Les baleiniers doivent être construits pour tenir la mer pendant longtemps, trois ou quatre ans même; ils parcourent parfois de très vastes espaces avant de trouver ce qu'ils désirent. Ils doivent aussi être agencés non seulement pour chasser la baleine, mais aussi pour extraire l'huile et la conserver. A cet effet, sur le pont, sont placés des fourneaux munis de bassines dans lesquelles on plonge les morceaux de lard prélevés sur la baleine: quand l'huile est fondue, on utilise encore les "gratons" pour alimenter le foyer.

L'huile de baleine vaut 80 dollars les 1,000 livres. Les fanons coûtent 300 dollars les 1,000 livres; leur prix devient chaque année plus élevé.

Quelques Monstres Marins

Si monstrueuses que soient les baleines, elles ne le sont pas encore tant que les cachalots qui sont aussi plus disgracieux. Leur tête énorme est presque aussi grosse que le reste du corps, et la mâchoire inférieure est très petite, comparativement à la mâchoire supérieure. Celle-ci est surmontée d'une masse considérable, appelée la "bosse", coupée verticalement en avant. Leur souffle se reconnaît de loin à ce qu'il est poussé obliquement en avant

les. Leur humeur est très vagabonde, car on a recueilli au Chili des cachalots portant des harpons japonais. Ces monstres gigantesques vivent presque toujours en bandes plus ou moins nombreuses, se suivant à la queue leu leu, plongeant et revenant à la surface tous en même temps. Ces bandes, d'environ cinquante ou cent individus, paraissent avoir à leur tête un vieux mâle qui leur sert de pilote. Ils nagent très rapidement et parcourent 10 à



Deux dauphins faisant ensemble une petite causette en se jouant dans les flots.

et qu'il est moins durable que celui de la baleine; il ressemble plutôt à de la fumée de tabac, dont il a un peu la couleur bleu-tée. Les cachalots habitent pour ainsi dire toutes les mers du globe; mais ils semblent préférer cependant les mers tropicales ou subtropicales; leur habitat favori est le voisinage des Galapagos et les parages du Japon. Mais ils s'aventurent très loin et vont parfois jusque dans les mers boréa-

12 milles à l'heure. Souvent on les rencontre filant en ligne droite, sans doute pour chercher leur nourriture, puis s'arrêter et se disperser un peu dans tous les sens, comme s'ils étaient tombés dans un bon endroit, riche en victuailles. Ils aiment surtout les mers profondes et fuient les côtes en pente douce pour les côtes abruptes. Evidemment, en agissant ainsi, ils risquent moins d'échouer.

Le cachalot ne possède de dents qu'à la mâchoire inférieure. Ces dents, au nombre de quarante-trois ou de quarante-cinq, sont puissantes, coniques, un peu recourbées à l'extrémité. elles sont en nombre inégal de chaque côté. Il mange des proies plus volumineuses que celles dont les baleines se nourrissent. Il engloutit ces animaux nageurs sans les mâcher, les dents ne servant qu'à les retenir.

On croyait autrefois que le cachalot était un animal féroce; aujourd'hui on le considère comme un animal très timide. On peut s'approcher de lui sans crainte: il reste tranquille ou se sauve avec rapidité. Cette fuite a surtout lieu lorsque les cachalots ont été déjà chassés. Mais, si on leur lance un harpon, aussitôt la scène change: au lieu de s'enfuir sous le coup de la douleur, comme la baleine, le cachalot souvent fait face à l'ennemi; il s'avance la bouche ouverte vers l'embarcation pour la broyer avec ses dents. Souvent, dans les convulsions de l'agonie, d'un coup de queue il brise la pirogue, envoyant ses débris à 15 ou 20 pieds en l'air; heureux les pêcheurs qui en sont quittes pour un bain! On cite même des exemples de navires coulés par le choc d'un cachalot; tel fut le sort de l'"Essex" en 1819, dans la mer du Sud.

La bosse qui surmonte la tête du cachalot est formée par une masse grasseuse qui pèse de 6 à 8,000 livres et renferme jusqu'à 450 gallons d'un liquide huileux, blanc, se figeant rapidement en une masse solide, qui constitue le "sperma ceti" ou "blanc de baleine;" on l'emploie en médecine pour faire des cérats. Une bonne partie est utilisée pour la confection de belles bougies: une tonne de sperma ceti vaut plus de 100 dollars.

Sur les plages des îles de Sumatra, des Moluques et de Madagascar, on rencontre,

rejetées par les flots, des masses grises, poreuses comme de la ponce et dégageant une odeur musquée: c'est l'"ambre gris". On a écrit des volumes entiers sur l'origine de cette substance. Aujourd'hui l'on sait qu'elle prend naissance dans l'intestin des cachalots et qu'elle doit être considérée comme des "calculs" analogues à ceux que l'on rencontre dans le foie ou la vessie chez d'autres animaux. Quand les pêcheurs capturent un cachalot, ils ne manquent jamais d'ouvrir l'intestin et d'y prendre l'ambre gris qui peut s'y trouver.

L'ambre gris, dont le prix est très élevé, est très employé en parfumerie. En outre de son odeur agréable, il a la propriété de donner aux autres parfums de la "fixité", c'est-à-dire de les empêcher de s'évaporer trop vite. On s'en sert aussi dans la confection des cassolettes, pour préparer la peau d'Espagne et pour parfumer le papier à lettres.

Les rorquals sont les plus longs des cétacés; ils atteignent jusqu'à 100 pieds de longueur. Ils viennent fréquemment échouer sur nos côtes. On ne les chasse pas beaucoup parce qu'ils ne donnent pas suffisamment d'huile (20 barils environ) et parce qu'ils se laissent couler à fond une fois harponnés.

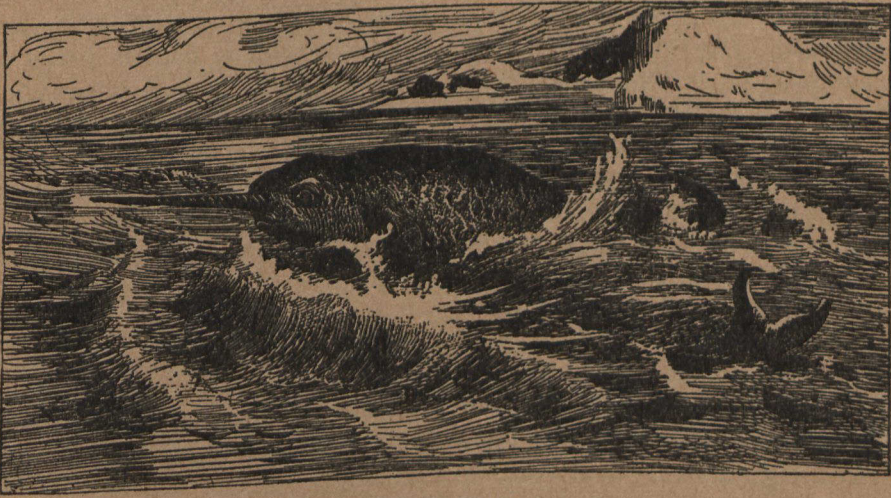
Les marsouins (environ 6 pieds de longueur) sont des cétacés familiers de nos côtes. Dans une promenade en mer, il est fréquent de les voir suivre le sillage de l'embarcation en marchant avec une grande rapidité. Ils exécutent dans l'eau une série de cabrioles, montrant tantôt la tête, tantôt la queue; quelquefois même ils bondissent hors de l'eau; ce sont d'excellents nageurs.

Les marsouins sont très cosmopolites,

mais leur véritable patrie est le nord de l'océan Atlantique; comme tous les cétacés de petite taille, ils préfèrent le voisinage des côtes à la pleine mer. Ils se nourrissent surtout de poissons, dans les bandes desquels ils causent des ravages considérables.

On donne quelquefois aux orques le nom de "poissons-épées, par allusion à

rent à pleines dents. Ils s'attaquent aussi à des espèces plus petites et, bien que leur taille ne soit pas très considérable, on a pu compter dans l'estomac de l'un d'eux treize marsouins et quinze phoques entiers! "La frayeur que ces animaux inspirent est si grande, qu'à la vue d'une lame de bois qui imite leur nageoire dorsale, les phoques se sauvent comme des poules à la vue d'un oiseau de proie, et les pêcheurs ont tiré parti de cette



LE NARVAL.

Un animal qui a gardé une dent contre ceux qui veulent troubler son repos.

leur nageoire très longue, large à la base et amincie du bout. Ils sont renommés pour leur voracité et le goût très prononcé qu'ils affectent pour la langue des baleines.

Tandis que les autres cétacés ne mangent que des animaux très petits, les orques n'aiment que les grosses proies et ne reculent même pas à attaquer les baleines. Les orques sont peut-être les animaux les plus redoutables de la mer; quand une baleine a le malheur de voyager dans leurs parages, ils s'élancent à plusieurs sur sa langue et ses gencives et les dévo-

frayeur pour mettre les phoques en déroute. Une planchette de bois peint, fichée dans la glace, suffit à cet effet." Les orques possèdent des dents très aiguës et solidement implantées.

Les globicéphales (18 pieds en moyenne) sont d'un noir luisant. Ils sont très communs et habitent surtout l'océan Glacial et l'océan Atlantique. Ils vivent en troupes très nombreuses, guidées par de vieux mâles; ils se suivent d'une manière

presque passive et un peu comme des moutons ; si les chefs viennent à s'échouer le reste de la troupe s'échoue à leur suite.

Les dauphins (6 à 8 pieds) habitent toutes les mers du nord.

Harponner les dauphins qui s'élancent au devant du navire est une joie pour les marins vigoureux.

Une troupe de dauphins en quête de gibier quitte-t-elle un moment sa chasse pour jouer sous l'étrave du navire ? le harponneur se glisse le long du beaupré, descend près de la martingale et surplombe alors une région que ces animaux affectionnent. Toutefois il est nécessaire pour sa sécurité, comme pour son agrément, que la mer soit belle, car si une lame le décrochait de son poste et le jetait parmi les dauphins, il ferait une triste figure dans leurs jeux.

Les dauphins viennent jusque sous les pieds du marin, qui voit tout près leur corps filant à fleur d'eau sans que leurs nageoires fassent un mouvement sensible. Enfin, quand il voit l'un d'eux friser la surface à l'endroit favorable, il le harponne avec toute sa force. Un coup très vigoureux est nécessaire, car le harpon doit traverser de part en part leur corps épais et gras, ou tout au moins ouvrir ses barbes entre deux côtés de l'animal, pour que celui-ci ne puisse pas s'en débarrasser quand les hommes, attelés d'avance à la ligne, font sur elle un puissant effort.

Au cri de : hale à bord ! qui monte comme un ordre anxieux, des régions perdues sous le beaupré, la victime, rapide-

ment hissée hors de l'eau, s'agite dans l'air, non loin de son meurtrier, en répandant sur lui des éclaboussures de sang. Ce sang couvre la muraille du navire, ruisselle jusqu'à la mer et rejoint le flot qui tombe de la blessure en une lourde cascade. Aussitôt le sillage devient sinistre avec une bande rougie sur laquelle se dispersent les bulles d'écume blanche.

Le harponneur va près du dauphin pour glisser le plus tôt possible un noeud coulant autour de sa large queue ; alors seulement la capture est assurée. Il plonge ensuite son couteau dans la gorge du malheureux pendu, pour le débarrasser de ce qui lui reste de son sang. Si l'animal piqué se décroche, on voit les autres entourer le nuage de sang au milieu duquel s'éteignent les derniers reflets de son ventre blanc, à mesure qu'il tombe dans la profondeur.

Pour terminer cette rapide revue des principaux cétacés, il ne nous reste plus qu'à dire un mot des narvals (12 à 18 pieds de long), qui hantent les mers entre le 70^e et le 80^e degré de latitude nord. La femelle ne présente rien de particulier ; mais le mâle possède, insérée sur le maxillaire supérieur, une longue corne en ivoire, pointue à l'extrémité et en spirale. C'est cet appendice qui a donné lieu autrefois à la légende de la licorne ; c'est simplement une des dents qui a pris un développement considérable. Les narvals se servent surtout de leur corne comme organe de défense en transperçant les animaux qui les attaquent.



Les Pecheurs de Perles

QUAND on admire aux oreilles féminines des perles qui augmentent cette joie de l'oeil, se demande-t-on d'où elles proviennent, comment on les a obtenues? C'est ce que nous allons faire connaître.

Il y a quelques années, un pêcheur a cueilli au fond de la mer une perle vendue sur place 10 mille dollars, et cette découverte a eu les honneurs de la presse des deux mondes.

Autrefois, avant que les bancs d'huîtres perlières eussent été ravagés, les trouvailles de ce genre étaient beaucoup plus fréquentes.

En 1579, Philippe II reçut des côtes du Mexique une perle merveilleuse ayant la grosseur d'un oeuf de pigeon. Au prix où est la nacre aujourd'hui, on se demande ce que vaudrait une perle pareille! Seul un des fameux rois américains serait assez riche pour l'acquérir.

La rareté de plus en plus grande des perles réellement belles tient à la façon défectueuse dont on exploite les bancs perlifères.

L'aronde ou avicule perlière, "Mytilus Margarifeus" de Linnée, est pêchée bien avant d'avoir atteint la dimension normale de 5 à 6 pouces.



Un pêcheur de perles.

C'est au mois de mars, par temps calme, que se pratique cette pêche qui emploie chaque année plusieurs milliers d'hommes.

Les pêcheurs de perles sont habituellement des Hindous, des Malais exercés dès leur enfance à ce métier dangereux... car le requin rôde dans les parages.

Voici comment on opère dans les pêcheries où l'on n'emploie pas encore de scaphandriers.

Le pêcheur, muni d'un panier et d'un couteau, plonge, et une fois en bas,—par soixante ou soixante-quinze pieds de fond,—ramasse précipitamment toutes les huîtres qu'il trouve sous sa main. On laisse pourrir les mollusques au soleil et l'on recueille ensuite les perles restées dans la coquille.

La véritable perle est celle qui se forme

dans le "manteau", la perle libre.

Les perles adhérentes à la coquille peuvent être très grosses, d'un fort bel orient, mais elles ont toujours un défaut : leur point d'attache qui est terne, irrégulier, rugueux.

Les perles grosses comme une tête d'épingle portent dans le commerce le nom de "semences de perles."

On a essayé, il y a quelques années, de "cultiver" la perle, de forcer l'huître à produire son précieux globule comme le ver à soie produit son cocon, mais ces tentatives n'ont pas réussi jusqu'à ce jour.

Les principales pêcheries sont celles du cap Comorin, de Ceylan, de Sumatra.

Celles du golfe Persique, autrefois célèbres, sont presque abandonnées.

Une Fleur

Elle était belle encor ! tu me l'avais donnée.
Tu m'avais dit : "Tiens-la, cette nuit, sur ton coeur."
Et puis le soir, ta main, railleuse à l'humble fleur,
Dispersa dans les airs sa cendre infortunée.

Et tu me regardais à travers le flambeau
Qui vacillait du poids de ce doux incendie,
Et tu la suspendais sur le brûlant tombeau,
Symbole de l'ardente et folle maladie !

Je te trouvai cruel. Le rire de tes yeux
Fit couler dans les miens des pleurs silencieux,
Car j'aimais cette fleur qui m'avait dit : "Il t'aime !"
Et j'ai vu tout un sort dans ce rapide emblème...

Mme DESBORDES-VALMORE.

LES GRANDES CHASSES

LE LION, LE TIGRE, L'HIPPOTAME.



LORS du récent voyage de S. M. le roi Georges V aux Indes, de grandes chasses au tigres furent organisées, les photographies qui purent être prises et publiées intéressèrent beaucoup le public peu habitué naturellement aux procédés en usage dans ces occasions.

Traiter ce sujet est donc, non seulement d'actualité, mais encore instructif car nous y joindrons également la chasse à d'autres animaux redoutables pour lesquels il faut autant de sang-froid que d'adresse.

A tout seigneur, tout honneur. Commençons par le lion puisqu'on l'a surnommé le roi des animaux.

La chasse au lion a deux fins : la des-

truction ou la capture de l'animal vivant. La première s'explique par elle-même et a pour but de mettre un terme aux ravages causés par le roi du désert lorsqu'il lui prend fantaisie de goûter au bétail et mieux encore, à la chair humaine.

Le lion est un puissant animal qui atteint une longueur de 7 pieds du museau à la pointe de la queue ; son poids est de 400 à 450 livres ; sa force et son agilité sont extraordinaires ; il franchit aisément d'un bond des obstacles hauts de douze pieds et d'un seul coup de patte il casse les reins d'un cheval. Ce n'est donc pas un adversaire à dédaigner.

Il attaque cependant rarement l'homme le premier ; il vit de sa chasse qu'il pratique la nuit de préférence ; il s'élance sur les grands ruminants, boeufs sauvages et

autres, leur désarticule les vertèbres d'un coup de sa large patte ou leur broie le cou de ses crocs énormes.

Il emporte alors sa proie jusqu'à son gîte et la dévore tranquillement.

Son rugissement, qui effraye les plus braves, s'entend à plusieurs milles de distance.

D'après tout ce qui précède, on pourrait conclure que la capture d'un lion vivant est presque impossible.

Nullement! c'est au contraire chose relativement simple, mais il faut dire qu'on ne cherche à prendre que les jeunes...

Les trappeurs, accompagnés d'indigènes, rampent en silence jusqu'à proximité du nid de la lionne; l'instant choisi est celui où les parents sont partis à la chasse qui dure de deux à trois heures.

Il faut faire vite cependant car une surprise est toujours possible et alors il faut de la sûreté de coup d'oeil et de la rapidité de décision si l'on ne veut pas faire connaissance avec la mâchoire des terribles fauves.

Parfois, les lionceaux se défendent vigoureusement eux aussi; comme tous les fauves, ils ont la haine instinctive de l'homme mais cependant s'appriivoisent très bien par la suite; on les élève au biberon comme de simples bébés et rien n'est plus curieux que de les voir jouer et accourir avec empressement à votre rencontre.

Malgré cela, je ne crois pas qu'ils remplacent de si tôt les chiens dans nos maisons. Ils feraient pourtant d'excellents gardiens contre les cambrioleurs!

Le tigre n'a pas un aussi bon caractère. Il est de langage courant de dire: jaloux, mauvais, cruel, etc., comme un tigre et l'on n'a pas tort.

Toujours altéré de sang, il tue pour le plaisir de tuer; il atteint jusqu'à neuf pieds de longueur jusqu'à l'extrémité de la queue et pèse parfois 600 livres!

Malgré cela, on vient à bout de s'en emparer vivant. A cet effet, on creuse une fosse profonde d'environ douze pieds, large au fond de douze pieds également tandis qu'elle n'en a que six ou sept d'ouverture. Cette ouverture est masquée par une couche de branchages.

On place dessus un jeune chevreau qui sert d'appât au tigre; lorsque celui-ci se précipite sur sa proie, il roule au fond du trou dont il lui est impossible de sortir à cause de sa forme.

Maintenant, il s'agit de sortir le tigre vivant. Pour cela, on jette sur lui un immense filet dans lequel il s'empêtre si bien en voulant le déchirer, qu'il se trouve lié de la plus belle façon.

Il n'y plus qu'à mettre le gaillard dans une cage solide et l'expédier à l'acheteur, car ce commerce se pratique en vue de fournir des animaux aux cirques et ménageries.

Lorsque l'on veut simplement tuer le tigre, la chasse se pratique à dos d'éléphant et au moyen de fusils à répétition.



Les éléphants servent encore à chasser leurs semblables, c'est-à-dire les autres éléphants.

Ce gros animal, qui est le plus intelligent et le plus puissant de tous, est aussi le plus facile à capturer.

Aux Indes, on en prend jusqu'à 120 à la fois; voici comment on procède:

Les éléphants apprivoisés, portent, outre leur conducteur, tout un attirail de pics, pelles ainsi que des instruments destinés à faire du bruit; on entoure les éléphants sauvages d'un cercle qui va toujours en se rétrécissant tandis que l'on



La chasse aux éléphants.

tire des coups de feu à poudre seulement et que l'on fait un vacarme assourdissant.

Affolées, les pauvres bêtes qui sont dociles par nature, se laissent conduire quelquefois jusqu'à cinquante ou soixante milles de là.

Alors, au moyen des pics et des pelles, on construit hâtivement un enclos autour duquel on fait bonne garde, puis commence le dressage. Les gardiens en ont grand soin, les nourrissent bien, chassent les mouches qui les incommode, leur parlent et leur chantent même des chansons.

C'est ainsi qu'ils les apprivoisent.

Un autre gros animal présente plus de difficulté à chasser : c'est l'hippopotame. Cet animal qui vit dans l'eau comme sur terre, pèse jusqu'à six mille livres et n'est pas toujours d'un caractère gracieux.

Les indigènes les harpoignent avec de formidables armes d'un poids de 40 livres; ils s'appro-

chent, avec leur barque, très près de l'animal et lancent leur harpon avec vigueur.

Souvent, l'hippopotame ne cherche pas à fuir; rendu furieux par la douleur, les yeux injectés de sang, la gueule large ouverte, il fait face.

D'un coup de tête, il envoie le canot à sept ou huit pieds en l'air, puis, saisissant avec rage les hommes qui retombent à l'eau, il les broie dans ses mâchoires et n'en laisse qu'une bouillie sanguinolente.

Les indigènes, lorsqu'ils voient la lutte inévitable, lancent autour du cou de l'animal une sorte de lasso avec lequel ils l'entraînent dans des eaux profondes. Il leur est alors plus facile de l'achever à coups de flèches et de fusil.

Les petits, lorsqu'il y en a, sont assez faciles à capturer, ce sont ceux-là qu'on envoie dans les jardins zoologiques où ils sont nourris et élevés pour la plus grande joie des visiteurs.



D'un coup de tête il fait sauter le canot.

L'EXPLICATION D'UN MYSTÈRE

LES brahmanes Indous ont une mondiale réputation de magiciens ; ils accomplissent des choses extraordinaires et en désaccord avec les données scientifiques.

Étudions la question d'un peu près.

Il n'était bruit, il y a quelques mois, que d'un thaumaturge qui arrivait directement de l'Inde, où il avait surpris les secrets des brahmanes et des yoghis.

Fort de cette initiation, le comte de Sarak (c'était son nom) faisait couramment des miracles, comme d'autres font des tours de cartes ou récitent des vers, dans tous les salons à la mode, qui, cela va de soi, se l'arrachaient.

Parmi ces miracles, dont il jouait avec une réelle virtuosité, il y en avait un dont l'effet était particulièrement saisissant. C'était ce qu'on a appelé "le miracle du blé".

Il consistait à prendre un pot de fleurs quelconque, plein d'une terre quelconque, à y semer des grains de blé quelconques, à arroser ces semailles avec l'eau de la carafe, puis à pratiquer là-dessus certaines incantations magiques. Il n'en fallut pas davantage pour que le blé se mit incontinent à germer. au bout de quelques minutes, les tiges vertes apparaissaient...

L'émotion fut grande, comme bien on pense, dans les milieux où le merveilleux n'a pas cessé d'être à la mode, et même dans d'autres milieux, qui devraient être plus émancipés. Tout ce qui couve encore de superstition au fond de nos cerveaux

se remit à bouillonner furieusement, et l'on trouvait à chaque instant des braves gens, qu'on aurait crus moins gobeurs, qui vous disaient sans rire :

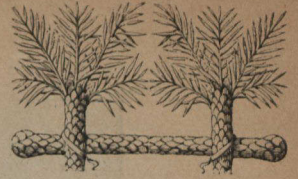
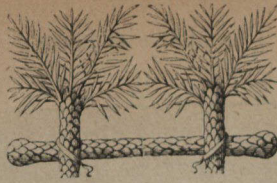
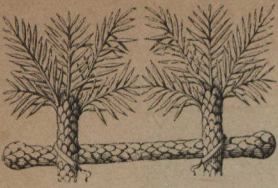
"Qui sait, après tout ! il y a peut-être quelque chose !"

C'était vrai ! Il y avait "quelque chose", mais ce "quelque chose", c'était un tour de passe-passe agrémenté d'une petite sauce scientifique qui n'est pas sans valeur.

C'est un savant professeur de botanique, qui a dévoilé le truc et l'a mis à la portée de quiconque possède, avec un peu de bagout, une certaine légèreté de main.

Quand on fait macérer des graines dans l'eau oxygénée, la germination s'en trouve accélérée dans une proportion formidable. Elle marche, elle marche— d'un tel train, que si l'on ne veut pas voir le germe s'épanouir sous les yeux de l'opérateur, il convient d'arrêter les frais et de retirer les graines du liquide excitateur, avant l'éclatement de leur enveloppe.

Dans ces conditions, il suffit d'avoir des grains de blé préparés de cette façon, et de les substituer habilement, au moment de l'expérience, aux grains achetés, chez le grainetier, pour être sûr du succès. Il suffit, en effet, d'arroser, pour que, sous l'action de l'eau, le forçage interrompu recommence, pour que le travail germinatif reprenne de plus belle et pour que, cinq minutes après, la petite feuille verte apparaisse, à l'ébahissement de l'assistance.



VOYAGE EN PALESTINE

Par **Fernand de Verneuil.**

*Un coup de lance a troué sa poitrine,
Sur son gibet, le Seigneur bien-aimé,
Penchant son front ensanglanté d'épine,
Pousse un soupir et tout est consommé.*

André THEURIET.

ge s'il leur est donné de pouvoir un jour
le faire.



LY A dix-neuf siècles
qu'aux environs de
Jérusalem, sur le Gol-
gotha s'accomplit le
plus sublime sacrifice
qui pût être: celui
d'un Dieu pour une
humanité, de la Toute
Puissance pour sauver
la Faiblesse, de l'Infi-

nie Sainteté pour racheter le mal.

Jérusalem! Qui n'a pas rêvé au moins
une fois dans sa vie d'en faire le voyage.
Mais, hélas! les distances sont longues du
nouveau monde au berceau de la religion,
un immense océan et une vaste mer inté-
rieure les séparent et quoiqu'aujourd'hui,
avec la rapidité des transports et les avan-
tages offerts par les excursions spéciales
de pèlerins, il est plus facile que jadis
d'accomplir ce rêve, il n'en est pas moins
vrai que peu de gens peuvent le réaliser.

Aux uns comme aux autres, ces lignes
sont dédiées; ceux qui ont foulé le sol de
la Terre Sainte retrouveront ici une partie
de leurs impressions, les autres auront
un aperçu de ce que leur réserve le voya-

Dès que le voyageur met le pied sur le
sol de la Palestine, il ne peut s'empêcher
d'être frappé par l'aspect tout particu-
lier de ce qu'il voit.

C'est comme un air de mélancolie qui
se dégage des choses et du paysage et,
dans l'air, flotte pour ainsi dire un anti-
que parfum du passé évanoui.



Château de David. (Murailles de Jérusalem.)



Bethléem.

Les villes et palais que mentionne l'histoire sont retournés à la poussière, les immenses forêts de jadis sont également disparues et se sont transformées en mélancoliques déserts de broussailles et d'herbes, mais la terre est toujours la

même, l'éclat du soleil n'a pas changé depuis la tragédie du Calvaire et l'on se sent sur une terre bien différente des autres pays.

Les souvenirs ne meurent pas; on sait que sous cette herbe drue, sous ces immenses nappes de verdure, dorment des générations entières de guerriers et de pèlerins et l'esprit évoque les clameurs de guerre, les galops de cavalerie et les choes d'armures du moyen âge.

La Palestine s'est rougie du sang des Croisés; bien plus tard Napoléon y laissait des milliers de braves. Aujourd'hui sur la cendre des uns et des autres, confondue, cheminent les Arabes indifférents.



Lépreux aux environs de Jérusalem.

Vient ensuite un tableau d'un tout autre genre mais dont il ne faudrait nul-



La Mer de Galilée.



Le chêne d'Abraham

lement s'effrayer.

En dehors des murs, on voit de pauvres malheureux, assis à terre, et dont l'air de lassitude et de découragement impressionne douloureusement.

Examinez-les de plus près, d'affreuses cicatrices les couvrent et leurs membres sont déformés horriblement : ce sont des lépreux.

Ne vous en détournez pas avec frayeur, cette affection n'est pas contagieuse quoique ce soit, au dire des médecins, la même que celle dont il est fait mention dans l'ancien Testament.

Nous franchissons les portes de la ville que leur cri de pitié résonne encore à nos oreilles : "Maskeen! Maskeen! Je suis malheureux"!

Leur nombre est assez restreint : une centaine environ. On soigne une grande partie d'entre eux dans un établissement spécial, l'Hôpital moravien.

Maintenant, la route descend rapidement ; à notre droite s'aperçoit le "Birket es-Sultan," un immense et antique réservoir ; il a six cents pieds de longueur et quarante de profondeur.

A notre gauche, la vallée de Hinnom avec ses innombrables tombeaux ; on la surnomme la "Géhenne".

○

Beit Lahm, ou Bethléem, est située à l'ouest de la Mer Morte ; on sait que ce lac est lui-même sur l'emplacement des villes de Sodome et de Gomorrhe.

Bethléem est la ville peut-être la plus prospère de cette partie de la Palestine ; c'est là, tout au moins, que l'on rencontre le plus de chrétiens.

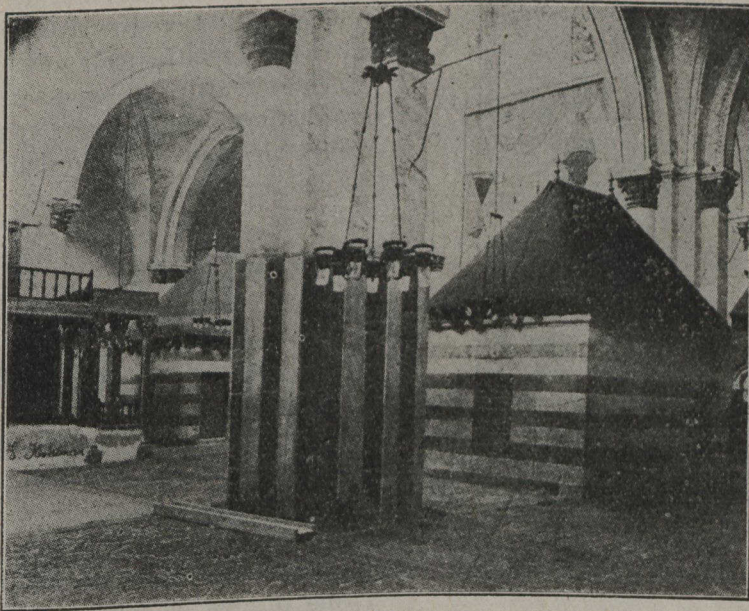
Remontons maintenant vers le Nord ; c'est à cinq milles dans cette direction que se trouve Jérusalem, la ville sainte.

On traverse de magnifiques champs d'orge et de blé, véritables champs de la Terre Promise. Souvent l'on rencontre des Arabes voyageant les uns à pied, les autres à cheval ou montés sur un âne.

Tous, d'un air grave, saluent le voyageur ; s'ils le reconnaissent pour un chrétien ils lui diront : "Naraksaï". Le plus souvent ils vous adressent le même bonjour qu'à leurs coréligionnaires, c'est-à-dire aux musulmans et alors ils vous gratifient de ces deux mots : "Salam Aleikoum".



Tombe de Rachel.



Tombeaux d'Isaac et de Rébecca.



Hébron. Une ville dont l'origine se perd dans la nuit des temps.



Jeune fille arabe demeurant à Hébron.

Une heure suffit pour le trajet et l'on arrive aux pieds des murs de la ville sainte.

Ces murailles, hautes par endroits de quarante pieds sont encore fortifiées de place en place par trente-quatre tours massives. L'une d'elles a une réelle apparence de château-fort. elle est communément appelée : le château de David.

C'est ici que défilèrent tant de personnages célèbres pour une raison ou pour une autre; c'est sur ce sol que roula le charriot du roi Hérode et que marchèrent les soldats de Judas Maccabée et ceux de Richard Coeur de Lion. Ici passèrent les hommes de David, les hordes de Saladin, les caravanes somptueuses de la reine de Saba, c'est près de là que s'éleva la croix du Golgotha...

Jérusalem, comme Bethléem, est fécond en souvenirs.

Sur le chemin qui réunit ces deux villes, à peu près à un mille de la dernière, se voit le tombeau de Rachel, épouse de

Jacob et mère de Joseph et de Benjamin. Le dôme qui le recouvre a été construit il y a environ quatre cents ans.

L'endroit attire de nombreux pèlerins sans distinction de religion et parfois les Arabes viennent ensevelir leurs morts à son ombre.

○

En continuant à se diriger vers le Sud, la route se partage en deux directions différentes. L'une rejoint Bethléem, l'autre Beit Djala où se voient de splendides champs d'oliviers.

Le premier est peut-être plus intéressant, franchissons à nouveau Bethléem et à une dizaine de milles plus loin nous arrivons à El Khalil, ou Hébron. C'est non loin de là que dort, en attendant la résurrection finale, le prophète Jonas dont le séjour à l'intérieur d'une baleine est certainement connu de nos lecteurs.

Un mille au delà environ, existent les restes d'une construction extraordinaire désignée sous le nom local de Tombeau d'Abraham.

Cet édifice a dû être une masse imposante à ses origines à juger par ce qui en reste. Quelques-unes des pierres qui composent sa maçonnerie ont jusqu'à seize pieds de longueur.

On ignore quelle fut son exacte destination.

Non loin on aperçoit les ruines d'un vaste temple édifié il y a seize cents ans par l'Empereur Constantin; c'est l'endroit où les premiers chrétiens et les Juifs plaçaient la résidence d'Abraham et où le patriarche eut ses apparitions miraculeuses.

La tradition actuelle place cet endroit

un peu plus loin, à un demi-mille à droite du chemin. On y voit encore le "Chêne d'Abraham" connu déjà au seizième siècle. Aujourd'hui, le tronc privé de ses branches existe seul; sa circonférence est de treize pieds à la base.

○

Hébron, anciennement Arbé, est une des plus anciennes villes de la Palestine, la plus ancienne peut-être. Il est dit, dans les "Nombres" qu'elle aurait été édifiée sept ans avant l'antique Zoan en Egypte et l'historien Hébreu Josèphe écrivait, il y a 1800 ans que sa fondation remontait déjà, à cette époque, à 2300 ans.

Une autre tradition veut que ce soit là le lieu de la mort d'Adam et beaucoup d'anciens pèlerins des temps passés ont affirmé avoir encore vu son tombeau.

Quoiqu'il en soit c'est une cité qu'il importe de visiter relativement à ses souvenirs et aux vestiges qui en restent encore aujourd'hui.

Dans les environs ce sont les tombeaux du père de David et d'Abner, et le lieu où fut versé criminellement le premier sang humain: c'est proche d'Hébron que Caïn tua son frère Abel.

Au cours des temps, l'antique cité a bien changé d'aspect comme elle a changé de maîtres également.

Sous David elle était ville de résidence royale; quand les Croisés s'en emparèrent, elle fut donnée, comme fief à Gérard d'Avesnes par Godefroy de Bouillon.

En 1834, à la suite d'une révolte, elle fut en partie détruite par Ibrahim-Pacha.

Aujourd'hui Hébron est une ville moderne et, en dépit de ses origines, une ville manufacturière; les maisons sont à

deux étages, ce que l'on ne voit nulle part ailleurs dans le pays.

Ce qui lui donne un aspect tout particulier, c'est que chaque maison, chaque chambre parfois, est surmontée d'un dôme. Le tout en pierre car le bois de construction est rare en Palestine.

L'industrie consiste, à Hébron, principalement en la fabrication d'objets de verre, depuis les bouteilles à eau jusqu'aux bracelets.

Les champs, aux environs, sont aussi fertiles que ceux de Jérusalem. De loin en loin l'oeil aperçoit comme des îles au milieu d'une mer de verdure; ce sont les habitations des laboureurs.

Comme les maisons d'Hébron, elles ont une coupole et sont entourées par des haies de cactus épineux. Ces villages, pauvres d'aspect, se ressemblent tous.

Presque toujours on voit des jeunes femmes ou des jeunes filles occupées à laver et, de place en place, d'anciens cercueils en pierre provenant des tombes des



Un chef Bédouin. Ce sont de beaux hommes très hospitaliers.

premiers chrétiens et qui servent aujourd'hui d'abreuvoir pour le bétail.

L'hygiène, par exemple, n'est pas toujours observée et il n'est pas rare de rencontrer, aux abords des villages, de fétides carcasses de chevaux abandonnées et autour desquels les chacals viennent se rassembler la nuit.

Beaucoup de jeunes filles travaillent aussi aux champs, enfouies jusqu'à mi-

A Hébron même existe la mosquée de Maépéla, construite, dit la tradition, au-dessus des tombeaux d'Abraham, de Sarah et des patriarches.

Il est impossible à un chrétien de la visiter complètement; les musulmans ne le laissent pas pénétrer au-delà de la septième marche de l'escalier que l'on voit sur notre photographie.

Le seul chrétien moderne en faveur de qui fut faite une exception, fut le regretté Edouard VII, en 1862, alors qu'il n'était encore que prince de Galles.

Il lui fut extrêmement difficile d'obtenir l'autorisation sollicitée, et il est à croire que la crainte seule de froisser une puissance comme l'Angleterre détermina surtout les musulmans à accéder au désir de l'héritier du trône Britannique.

Pour tout autre qui voudrait forcer la consigne il y aurait, paraît-il, danger de mort. Et pourtant qu'y a-t-il de si précieux ou de si curieux dans cette mosquée pour que les musulmans la gardent si jalousement? Des sculptures et des murailles artistiquement travaillées et des tapis de grande valeur principalement.

Il n'y a pas là de quoi justifier l'attitude des fidèles de Mahomet assurément; Mais puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement, respectons leur consigne, il y a bien d'autres choses à admirer en Palestine.

De Jérusalem, considérée comme centre, nous avons déjà parcouru une partie du Sud, en passant par Bethléem; un fort volume ne suffirait pas à détailler tout ce



jambes parmi la moisson, elles enlèvent tout ce qui peut nuire en fait de mauvaises herbes.

Leur regard étonné suit le voyageur qui peut admirer leurs traits un peu étranges, leurs grands yeux sombres et les tatouages qui ornent quelquefois leur front.

En campagne les femmes ne sont, en effet, pas voilées ainsi qu'elles le sont toujours partout ailleurs.

Voyage en Palestine

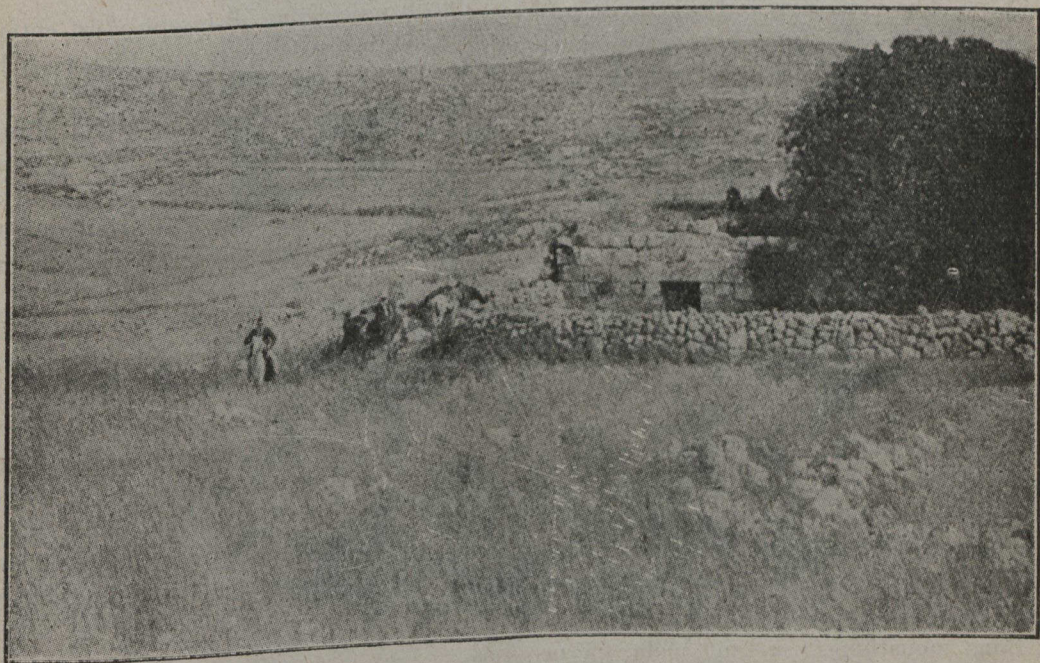
que l'on rencontre et le voyageur qui voudrait étudier quelque peu en détail la Terre Sainte serait obligé d'y faire un séjour de plusieurs mois.

Remontons donc un peu rapidement au nord, laissons à notre droite cet étrange lac, bien nommé mer Morte et où ne peut vivre aucun poisson pas plus qu'une fleur ou une plante quelconque ne s'aperçoit sur ses rives.

où il est dit que le prophète s'est purifié.

Les eaux de cette fontaine rejoignent celles du Jourdain qui relie lui-même la mer Morte dont nous avons parlé à une autre petite mer intérieure située beaucoup plus au nord : la mer de Galilée.

Ce dernier lac est merveilleux à voir au soleil couchant, les lueurs les plus diverses se jouent dans ses eaux profondes et poissonneuses.



Les plaines de Samaria.

Nous arrivons à Jéricho—en turc Er-Riha—située sur l'Ouadi, affluent du Jourdain, ce fut une ville prospère, mais il y a longtemps. Aujourd'hui sa splendeur est tombé comme tombèrent jadis ses murailles et, au milieu d'une campagne plutôt malsaine, elle n'abrite plus que quelques centaines de Bédouins et d'Arabes indolents.

Le voyage jusqu'à Jéricho se justifie seul par la visite de la fontaine d'Elisée

Le centre géographique de la Palestine est considéré comme étant à Sichem, non loin de Samarie.

Le long du parcours, le voyageur doit naturellement se reposer ; il y a, pour cela, plusieurs méthodes employées. Quelques-uns reposent sous leur tente ; c'est un procédé assez coûteux car il y a les

frais de transport; on peut trouver l'hospitalité dans un "Khan" indigène, puis ce qui est préférable, dans un monastère où chez un missionnaire.

Si vous logez dans un "Khan", c'est-à-dire dans l'habitation de l'indigène, surveillez bien votre cheval; on ne vous le volera peut-être pas, mais on lui dérobera certainement son avoine.

Ensuite, si vous êtes fumeur, tant mieux pour vous. Sortez votre plus grosse pipe et si vous avez le bonheur de posséder encore dans vos bagages d'excellent tabac canadien, votre bonheur sera complet: cela vous empêchera tout au moins de sentir les émanations plus ou moins délicates de l'intérieur où vous aurez élu domicile.

Ça sent l'Arabe...

Quant aux lits et à l'ameublement, ne demandez pas de couvertures propres ni une chaise solide sur ses pieds pas plus qu'une lampe éclairant bien ou même simplement du savon.

Tout ce que l'on vous donnera pour votre usage ne conviendrait peut-être pas à votre chien ce qui n'empêchera pas votre guide de rouler de bons gros yeux satisfaits en répétant: "Bel hôtel, bonne cuisine!"...

Bons moustiques, surtout; cela, ça ne manque pas!

Choisissez donc un monastère, vous n'aurez pas à le regretter; là vous aurez le confortable sous tous rapports.

Ce sont de belles constructions en pierre où vous trouverez des lits pourvus de moustiquaires et une nourriture sérieuse. De plus, si vous causez français ou arabe, vous aurez le plaisir de faire de longues et intéressantes causeries avec les moines.

Sichem s'élève au milieu d'une riche vallée où l'eau circule en abondance, en trop d'abondance même à certaines saisons où elle déborde jusque dans les rues.

Au point de vue historique, Sichem rivalise avec Jérusalem; beaucoup d'érudits même placent en cet endroit le lieu où Abraham offrit son fils Isaac au Seigneur.

Jacob y demeura et Joseph y est enterré; c'est là également que l'on voit le puits authentique, dit de Jacob.

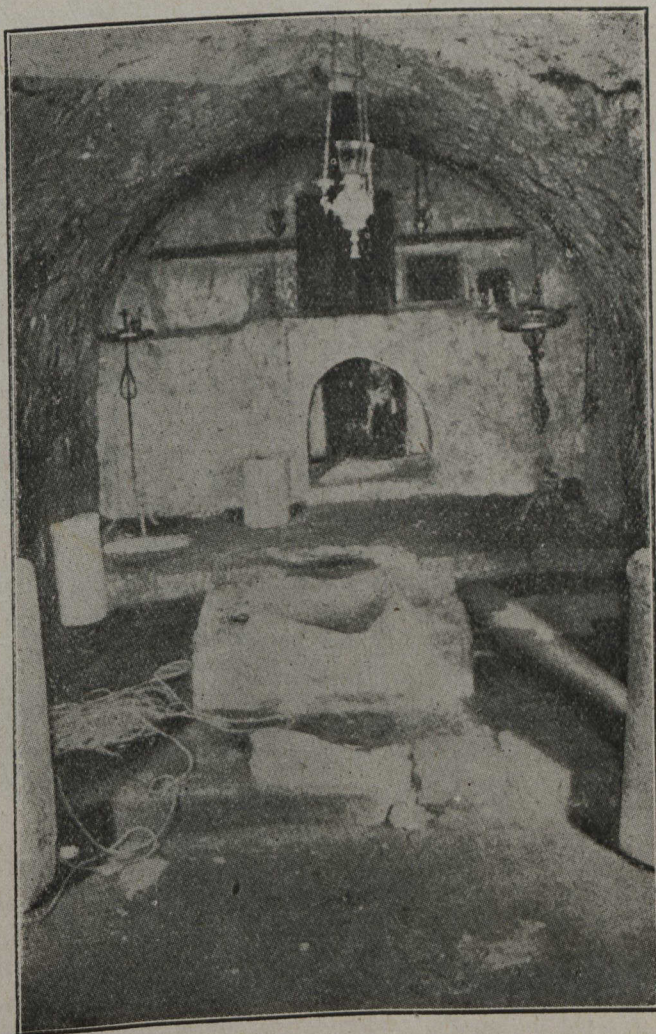
Les habitants de Sichem, aujourd'hui, sont au nombre de 24,000, tous fanatiques; rien n'est même plus désagréable à l'étranger que de voyager le soir dans les rues de Sichem surtout si l'on devine en lui un chrétien.

De l'ancienne secte des Samaritains, il n'en reste que bien peu aujourd'hui, une centaine peut-être et leur nombre va en s'éteignant.

C'est une race à part qui conserve jalousement ses coutumes et sa bible, tirée du Pentateuque. Ils marient entre eux leurs fils et leurs filles ce qui ne doit sûrement pas contribuer à l'amélioration de l'espèce.

Il serait regrettable de quitter la Terre Sainte sans avoir vu En Nazirah, Nazareth, cachée au-delà des nappes vertes de la plaine d'Esdrelon dans des montagnes peu élevées.

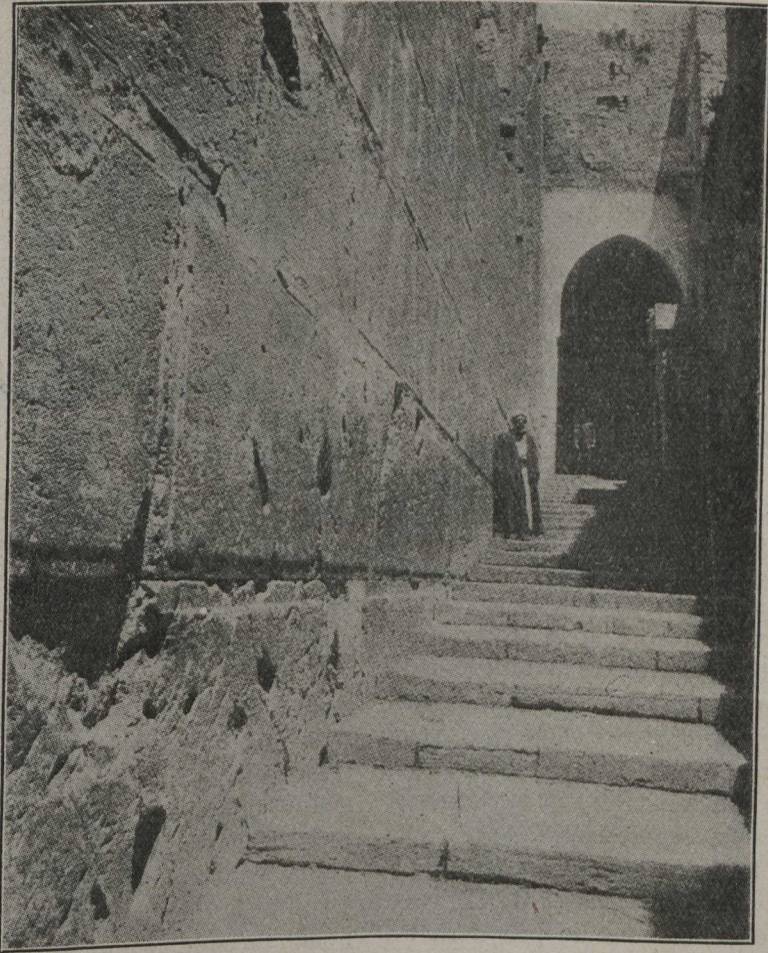
Là on voit beaucoup plus de toitures en tuiles rouges que de terrasses arabes. Nous sommes maintenant dans une ville presque complètement chrétienne.



Le Puits de Jacob.



La Fontaine d'Elisée à Jéricho.



Entrée de la Mosquée de Macpela.

Pas de vues obscures et voûtées, ni de fenêtres aux grillages serrés comme dans les villes musulmanes. Les passants ont l'air doux et le sourire franc et l'on peut, sans restriction aucune, visiter ce qu'il y a d'intéressant dans la ville.

C'est à Nazareth que vécurent Marie et Joseph et derrière l'autel de l'église franciscaine on peut voir des petits souterrains qui furent leur maison.

Bien des villes, des bourgades, de simples villages même, méritent l'attention et ensuite la description, mais rien ne remplace un véritable voyage et c'est en souhaitant à tous nos amis de la "Revue Populaire" d'effectuer un jour celui-ci que nous terminons ces lignes avec l'espoir qu'ils auront trouvé quelque agrément à les lire.



Napoleon Ier

Quelques notes intéressantes

Par Louis Roland

L'UNE des phrases favorites de Napoléon Ier était celle-ci: "Le seul palais qui convienne à un souverain français est une tente et le trône qu'il lui faut est un cheval de bataille".

Or, voyons donc ce qu'était le "trône de bataille" du célèbre conquérant, et si l'Empereur qui courbait sous sa main de fer tous les princes et les rois savait aussi bien manier un simple cheval.

Presque tout le monde connaît, ou à peu près, les grandes phases de l'épopée napoléonienne, entrons un peu dans les détails, il y a souvent là de l'intéressant à raconter.

Habituellement, on représente Napoléon Ier sur un fort cheval de bataille de couleur blanche; quant à lui, sous sa légendaire redingote grise, il paraît de taille plutôt exigüe.

Qu'y a-t-il de vrai dans tout ceci?

En ce qui a trait à la couleur du cheval, Napoléon avait peut-être une prédilection marquée pour la couleur blanche, mais il est à douter qu'il ait pu toujours

satisfaire sa préférence.

Dans certaines batailles il a dû, en effet, changer plusieurs fois de monture, ainsi qu'à St Jean d'Acre.

Il est probable alors qu'on ne pouvait pas toujours redonner aussitôt à l'Empereur un cheval de la couleur aimée. Il fallait plutôt choisir une bête douce, facile à conduire et calme sous le feu; car il faut bien le dire, Napoléon qui émerveilla l'univers par les prouesses de ses escadrons, qui sut manier la cavalerie la plus formidable qu'aucune puissance n'eût jamais rassemblée, Napoléon n'était lui-même qu'un médiocre cavalier...

Il fallait, d'ailleurs, au gageur de batailles une monture tranquille qui lui per-

mit d'observer le champ du combat à la longue vue et cela au milieu du cliquetis des armes et du fracas du canon.

Quant à son "assiette" en selle, c'est-à-dire à sa solidité sur le cheval, rien n'est moins douteux. Ses chutes furent nombreuses, soit au manège, soit en promenade.

A l'He Sic-
Hélène.

1812.—A l'entrée à Moscou.

1805.—A Austerlitz

1804.—Après le couronnement

1814.—L'abdication.

1813.—Après la défaite de Leipzig

Un jour, entre autres, dans les allées du parc de Versailles, il s'amusait à poursuivre à cheval l'impératrice Marie-Louise, à cheval également; l'histoire ne dit pas s'il vint à bout de la rejoindre, mais, en tout cas ce ne fut pas sans difficulté car la chronique raconte qu'il fit cette fois-là une demi-douzaine de chutes, heureusement amorties par l'herbe épaisse.

Une autre fois, et ceci arrivait peu après la campagne d'Égypte, Napoléon passait ses troupes en revue au Champ de Mars à Paris. Il avait lancé son cheval au grand galop mais malheureusement la bête trébucha et l'Empereur, suivant l'impulsion, alla lourdement s'asseoir à terre. Il se releva aussitôt, se remit en selle et, sans paraître le moins du monde émotionné, continua la revue.

A quoi tenait le peu de solidité de Napoléon à cheval?

La chose paraît facile à expliquer.

Ceux qui ont pratiqué l'équitation savent que de longues jambes sont un avantage et qu'au contraire lorsqu'elles sont courtes, il n'y a guère de solidité.

Or, d'après des documents sûrs et officiels Napoléon était d'une taille élevée—presque six pieds—mais s'il avait un buste convenant à un homme de cette grandeur, ses jambes étaient celles d'un homme très ordinaire.

La légende est donc fausse, qui veut que Napoléon était un homme de petite taille.

Ce qui a pu accréditer cette légende, c'est qu'il s'entourait toujours de géants auprès desquels il devait paraître petit en effet lorsqu'il était à pied.

Sa taille exacte, d'après les mesures

prises sur son lit de mort par son médecin le docteur Antommarchi, était de un mètre quatre-vingt-un centimètres, soit six pieds moins un demi-pouce.

L'homme prodigieux que fut le "Corse aux cheveux plats" eut une carrière des plus mouvementées; parti de bas, il devait, comme l'aigle, s'élever dans la nue et mourir isolé sur un rocher.

La destinée fut changeante pour lui; il semble que sa manière de signer aie suivi les vicissitudes de sa fortune

Les rares reproductions de sa signature que nous donnons ici proviennent de documents authentiques et leur diversion est curieuse à étudier.

En les prenant par ordre chronologique, nous voyons celle qui date de l'an 1804 après son couronnement; un graphologue lirait probablement, dans ces traits sans solution de continuité et soulignés d'un énergique paraphe, l'énergie indomptable et la confiance sans limites dans l'avenir.

L'année suivante, 1805, c'est le "Soleil d'Austerlitz"; peu de changement dans la signature dont les caractères distinctifs restent les mêmes.

Mil huit cent douze! Nous sommes au 21 septembre, l'Empereur entre dans Moscou, l'hésitation commence à apparaître, un regain d'énergie se manifeste dans le paraphe relevé à l'extrémité mais l'ensemble n'est plus aussi ferme.

Un mois plus tard, c'est la lugubre retraite, celle où tant de vieux braves devaient périr sous les morsures du froid et

de la faim. Napoléon ne signe plus que d'une initiale, hâtivement et comme sous l'empire d'un sombre doute.

Nous sommes maintenant en 1813, le 23 octobre; le vainqueur a été vaincu à son tour à Leipzig; le déclin arrive rapidement mais l'Aigle a une tentative de révolte quand même. Enorme, sa signature toujours composée d'une seule N se dresse comme pour protester contre la fatalité.

Le 4 avril 1814, c'était l'abdication, la chute suprême en attendant l'exil; la main tremble la signature veut paraître

1812.—Retraite de Russie

encore comme l'expression d'une volonté impérissable, mais les lignes sont heurtées, l'ensemble paraît crouler comme un mur miné à la base.

Dernière étape: c'est Ste-Hélène; le formidable conquérant n'est plus qu'un général exilé, sa signature semble réduire ses proportions en même temps que celles de sa puissance; elle présente quelque analogie, dans le paraphe surtout, avec celle de l'entrée à Moscou.

C'est le sentiment de la chute mais recelant une lueur d'espoir quand même.

Hélas! quel espoir pouvait-il rester alors au vaincu de toute l'Europe? Ste-Hélène n'était plus l'île d'Elbe et Napoléon ne devait plus quitter cette île, pour retourner au milieu du peuple qu'il avait tant aimé qu'avec les honneurs funèbres dus aux grands guerriers.



Les Mangeurs de Serpents

LE serpentaire, oiseau africain, a une alimentation peu ordinaire; il suffit d'ailleurs de le voir pour deviner que son existence est exempte de banalité. C'est en somme un rapace, haut sur pattes et fait, non pour voler, mais pour rester sur le sol. Il a la démarche fière et avance par saccades; on le prendrait presque pour un échassier si ses pattes garnies de griffes puissantes et son bec crochu ne lui assignaient sa place à côté des aigles et des vautours.

On l'appelle aussi "sagittaire" ou "scrétaire", cette dernière allusion relative sans doute aux plumes de sa huppe, que l'on a comparées aux plumes que les scribes ont l'habitude de porter derrière l'oreille. Les Arabes l'appellent "cheval du diable" et "oiseau du sort"; souvent ils le mêlent à diverses histoires légendaires: son aspect étrange les a toujours frappés.

Le serpentaire vit surtout dans les plaines, où il court avec une grande rapidité, le corps penché en avant, à la manière des outardes. Après avoir parcouru des lieues, il se décide à s'envoler, ce qu'il ne parvient pas à faire sans peine, mais une fois enlevé, il vole très haut et plane la plupart du temps, en étendant les pattes en arrière et le cou en avant, comme la cigogne.

Il se nourrit surtout de serpents et autres reptiles, sans négliger, d'ailleurs, quelques petits mammifères ou oiseaux. Jamais rassasié, il est d'une voracité extrême. Au moment où on met le feu aux herbes desséchées des steppes, il chasse sur tout le bord de l'incendie où sont ve-

nus se réfugier maints animaux, qu'il gobe en un clin d'oeil.

L'un des mangeurs de serpents que j'ai tués, dit un chasseur, et qui était un mâle, avait dans son jabot vingt et une petites tortues entières dont plusieurs avaient près de deux pouces de diamètre; onze lézards de sept à huit pouces de longueur, et trois serpents de la longueur du bras et d'un pouce d'épaisseur. Outre ces animaux, j'y trouvai encore une multitude de sauterelles et d'autres insectes dont plusieurs étaient intacts. Les serpents, les lézards et les tortues avaient chacun un trou dans la tête.

Il ose attaquer un ennemi aussi redoutable que le serpent; il le poursuit, on dirait qu'il vole en rasant la terre; il ne développe cependant point ses ailes pour s'aider dans sa course, comme l'autruche; il les réserve pour le combat, et elles deviennent alors ses armes offensives et défensives. Le reptile surpris, s'il est loin de son trou, s'arrête, se redresse et cherche à intimider l'oiseau par le gonflement extraordinaire de sa tête et par son sifflement aigu. C'est dans cet instant que l'oiseau de proie développant l'une de ses ailes, la ramène devant lui et en couvre, comme d'une égide, ses jambes, ainsi que la partie inférieure de son corps. Le serpent attaqué s'élançe; l'oiseau bondit, frappe, recule se jette en arrière, saute en tous sens, d'une manière vraiment comique pour le spectateur, et revient au combat en présentant toujours à la dent venimeuse de son adversaire le bout de son aile défensive; et pendant que celui-

ei épuise, sans succès, son venin à mordre ses pennes insensibles, il lui détache avec l'autre aile de vigoureux coups dont l'énergie est puissamment augmentée par les proéminences et les duretés dont elle est pourvue.

Enfin, le reptile, étourdi d'un coup d'aile, chancelle, roule dans la poussière où l'oiseau le saisit avec adresse, et le lance en l'air à plusieurs reprises, jusqu'au moment où, le voyant épuisé et sans force il lui brise le crâne à coups de bec et l'avale tout entier, à moins qu'il ne soit trop gros; dans ce cas, il le dépèce en l'assujettissant sous ses doigts.

Le serpenteaire chasse surtout sur terre. Mais il lui arrive aussi de le faire en volant, comme la plupart des oiseaux de la même famille. Quand il aperçoit une belle proie il cesse de voler et se laisse tomber sur elle.

Un autre rapace, l'hélotarse à queue courte, se nourrit aussi de reptiles; comme le serpenteaire, c'est un animal cocasse. Dans l'air, il décrit les cabrioles les plus extravagantes. Posé, il reste immobile, les ailes gonflées et avec un air qui quoiqu'é sérieux est des plus drôles. Dans l'Afrique, on l'appelle "oiseau médecin" dans la persuasion où l'on est qu'il va chercher au loin des herbes médicinales douées de vertus merveilleuses. Cette fable vient sans doute de ce qu'on le voit souvent voler avec quelque chose de long et cylindrique dans sa bouche. Ce quelque chose n'est pas une racine médicinale, mais un reptile, serpent ou lézard. Il mange toutes sortes de serpents, aussi bien les venimeux que les inoffensifs.

Quand un incendie dévore l'herbe des steppes. il va au milieu de la fumée chasser les reptiles qui fuient éperdus.

Le circaète jean-le-blanc chasse également les reptiles. ou du moins ceux-ci constituent le fond de ses repas, qu'il agrémente avec des grenouilles, des rats, de petits oiseaux, etc. Il foudroie comme la foudre sur les serpents, quelque gros et méchants qu'ils soient; d'une de ses serres, il les prend derrière la tête; de l'autre il les saisit au vol; dans ces occasions, il pousse de grands cris et bat des ailes; de son bec, il coupe les tendons et les ligaments qui s'attachent à la tête, et le serpent se trouve sans défense. Quelques instants après, il se met à le manger; il dévore d'abord la tête, et à chaque bouchée, il donne un coup de bec dans la colonne vertébrale du reptile. En une matinée, il mange facilement 3 gros serpents de 5 pieds de longueur. Jamais il ne dépèce un serpent pour l'avaler morceau par morceau. Plus tard il rejette les écailles. Les serpents sont les proies qu'il préfère à toute autre.

Le jean-le-blanc n'est pas réfractaire aux morsures des serpents; l'un d'eux que l'on fit piquer par une vipère, mourut trois jours après. Mais ses plumes constituent une épaisse cuirasse que les reptiles ne percent que difficilement.

La buse vulgaire capture les reptiles quand elle n'a pas de rongeurs à se met-

tre dans le bec. On lire à ce propos avec intérêt les observations suivantes d'un observateur :



LE SERPENTAIRE

Une lutte qui paraît inégale, les serpents ne passant pas. et à juste raison, pour se laisser tuer facilement : c'est cependant le plus faible, l'oiseau, qui est le vainqueur.

...Le 26 juin, dit-il, les buses que j'avais prises toutes jeunes et élevées avaient atteint environ les deux tiers de leur grandeur ; on ne leur avait donné jusqu'alors que de la viande, des souris, des grenouilles, de petits oiseaux, mais aucun serpent. Ce jour-là, sans faire attention à elles, je lâchai dans la chambre où je les tenais une grande couleuvre d'environ quatre pieds de long, couleuvre que je voulais montrer à des visiteurs. Derrière nous, se trouvaient les buses. A peine eurent-elles aperçu le serpent, qu'elles s'élançèrent sur lui, malgré notre présence. La couleuvre se roula en cercle, poussa des sifflements menaçants, tournant sa gueule ouverte et prête à mordre, contre ses deux ennemis. Je mis aussitôt le pied entre les combattants et enlevai la couleuvre, que je voulais conserver à cause de sa taille. J'en apportai une autre d'environ deux

pieds de long. Sans hésiter, l'une des buses lui sauta dessus. Le serpent sifflait de désespoir, ouvrait la gueule, serrait les pattes de l'oiseau, au point de le faire trébucher et de le forcer à s'appuyer sur sa queue et sur ses ailes. Sans s'arrêter à ces mouvements, la buse ne cessait de lui mordre le milieu du dos ; elle mit douze minutes environ à déchirer la peau ; mais, cela fait, elle commença à manger, et finit par couper le serpent en morceaux et par l'avalier. Un des morceaux avait plus d'un pied de long.

L'autre buse avait jusqu'ici regardé le repas d'un oeil chagrin et jaloux, car je l'avais empêchée d'y prendre part. Je lui donnai à son tour une couleuvre. Elle s'en rendit maîtresse plus rapidement que ne l'avait fait la première, la divisa par le milieu, et se mit à avaler les deux tronçons qui continuaient à s'agiter convulsivement. La tête, formant l'extrémité du premier morceau, cherchait sans cesse à ramper et à s'échapper hors du bec. L'oiseau avait bien du mal à l'avalier ; il n'y arriva qu'en pressant le second morceau et en l'avalant pas-dessus le premier ; il lui faisait jouer à peu près le rôle d'un bouchon. Les buses regardèrent alors de tous côtés, demandant une nouvelle proie, que je ne leur donnai pas, car il était tard. A la fin, elles se rendirent à leur lieu de repos.

A partir de ce jour, mes buses menèrent une vie heureuse ; presque chaque jour, elles recevaient des orvets et des couleuvres qu'elles saisissaient et dévoraient aussitôt. Elles avalaient en entier et vivants les individus de petite taille. Quant aux grands, elle les dépeçaient avant de les engloutir dans leur oesophage.

Un jour je les fis combattre avec des vipères. Un grand nombre de spectateurs arrivèrent, ce qui effraya un peu les bu-

ses. Je mis alors sur le sol une vipère, m'attendant à voir la buse, affamée comme elle l'était, se précipiter dessus. Je m'étais trompé; elle reconnut immédiatement le danger, elle resta immobile, l'oeil attaché sur son ennemie. De son côté, le reptile dès qu'il l'aperçut, ne parut plus s'inquiéter de ma présence, se roula en cercle et ne bougea plus. Je le pris avec une pince par la queue, je le levai en l'air. Habitée à manger dans ma main, la buse approcha; la vipère se roula en cercle, siffla et lui lança un coup de dent, sans l'atteindre. La buse poussa un cri d'effroi, hérissa son plumage et fit un saut en arrière. Elle resta ainsi, l'oeil fixé sur le reptile. Pour attirer la buse, je jetai de petits morceaux de viande sur la vipère, la buse s'avança, mais un nouveau coup de dent lancé dans l'air la fit reculer de nouveau. Je repoussai la vipère vers elle; pas à pas, les ailes relevées, les plumes hérissées, elle recula.

Je remis la vipère à terre. Un morceau de viande jeté auprès attira la seconde buse mais au moment où elle allait le prendre, la vipère s'élança sur elle. La buse se retira en poussant un grand cri, les ailes relevées. Cependant elle revint à la charge et une nouvelle morsure du serpent la fit reculer une seconde fois. La vipère se retira dans un coin de la chambre, laissant la buse ramasser la viande, puis se blottit, levant une tête menaçante. Je jetai de la viande sur elle l'oiseau s'approcha, mais sans oser l'attaquer; chaque fois qu'il avançait, un coup de dent et un sifflement venaient l'arrêter. J'essayai plusieurs fois encore, mais toujours en vain, d'engager le combat, et je finis par enlever la vipère. Des orvets, que je donnai alors aux buses, furent dévorés immédiatement; il en fut de même d'une grande couleuvre.

L'issue de cette expérience n'avait pas répondu à mon attente. Il était fort singulier de voir un oiseau, qui avait attaqué déjà des serpents et des rats, reconnaître ainsi instinctivement un serpent venimeux et refuser le combat. Cependant mes buses n'étaient pas encore complètement adultes; la nombreuse assistance pouvait les avoir effrayées; je les avais vues, de plus, manger avec avidité des morceaux de vipère; l'odeur de ce serpent ne pouvait les avoir retenues, car la buse se guide par la vue et non par l'odorat. C'est du premier coup d'oeil qu'elles avaient reconnu leur ennemi mortel. Aussi ne désespérai-je pas et recommençai-je deux jours après une nouvelle tentative, mais devant quelques personnes seulement.

Je jetai d'abord à la buse un orvet, qu'elle prit et avala tout vivant. Je mis alors devant elle une petite vipère brune. Aussitôt elle hérissa son plumage, leva les ailes, poussa un cri perçant, puis, sûre cette fois de sa supériorité, fondit sur son ennemie, la prit entre ses serres par le milieu du corps, et battit vigoureusement des ailes en criant. Elle se comporta d'une



L'HELOTARSE

Comme si de rien n'était, il saisit un serpent et l'engloutit avant que le reptile ait eu le temps de s'en apercevoir.

manière toute différente de ce qu'elle avait fait à l'égard des serpents non venimeux. Consciente du danger, elle tenait la tête relevée. La vipère s'enroulait autour de ses pattes, sifflait, donnait des coups de dents de tous côtés, mais qui se perdaient sur les plumes hérissées ou sur les ailes. D'un coup de bec prompt et vigoureux, la buse lui fracassa alors le crâne. La vipère eut encore quelques convulsions et lorsqu'elle fut morte, l'oiseau l'avalait la tête la première.

Cependant la buse n'avait pas remporté une victoire sans péril. Pendant qu'elle était en train de manger, j'avais déjà remarqué que sa patte gauche se paralysait, et elle ne tarda pas à enfler à la naissance des doigts. A cet endroit, la patte

n'est protégée que par de petites écailles et la dent venimeuse du serpent avait pu l'entamer. Les dents du rat, quelque tranchantes qu'elles soient, sont impuissantes à couper les écailles résistantes de la patte de la buse; mais les dents des serpents, qui ressemblent à autant de fines aiguilles, peuvent les traverser. Sans donner de signe de douleur, la buse se contenta de relever le membre malade, et digéra son repas tout tranquillement. La patte saine saignait aussi: une écaille en avait été arrachée. A la tombée de la nuit, le gonflement avait déjà diminué; le lendemain, il était à peine marqué et l'oiseau commençait à se tenir sur sa patte; le troisième jour il était complètement remis.



LA POURSUITE

(Scènes vécues de l'Ouest)

DANS le cabaret de Jackson-Hill, où les cow-boys étaient réunis après le dîner pour fumer la pipe de l'amitié et parler d'affaires, un nègre entra.

—Je veux parler à sir Sampson,—dit-il, en s'approchant d'un groupe de buveurs.

Sampson tourna la tête vers le nouveau venu.

—C'est moi,—dit-il,—qu'est-ce qu'il y a?

—Je veux vous parler en secret.

—Je n'ai pas de secret pour mes amis,

—Que vos amis alors viennent avec vous dehors, je parlerai par devant eux mais je ne puis rien dire ici... Il y a trop d'oreilles.

Sampson montra son horse-whip (fouet de cheval) au nègre.

—Le whisky que nous buvons est bon, la conversation que nous avons est très intéressante. Si tu nous fais quitter cela pour rien... voilà avec quoi nous te récompenserons.

Le nègre sourit largement.

—Sir Sampson, vous laisserez votre horse-whip en repos et vous sortirez de votre ceinture de beaux et bons dollars que vous me donnerez.

—Soit, allons.

Peu après Sampson et ses compagnons sortirent du cabaret.

Le noir les conduisit dans une petite cour autour de laquelle se trouvaient les boxes à chevaux.

Il commença, après avoir regardé si personne ne les voyait et s'être assuré que personne ne pouvait entrer :

—Vous avez promis mille dollars à qui vous ferait prendre Dibon... celui qui vole vos plus beaux boeufs...

—Oui.

—La promesse est toujours ferme?...

—Oui...

—Elle sera tenue... même si cet homme est un noir?

—Oui...

—Bon. Alors je vais vous conduire à l'endroit où vous pourrez vous emparer de Dibon.

—Nous te suivons. Seulement, regarde avec quoi, cette fois, nous te récompenserons si tu nous trahis.

Sampson montra son revolver de fort calibre qui pendait dans la gaine de cuir attachée à sa ceinture.

—Venez,—lui dit simplement le noir.

Il conduisit les cow-boys dans la prairie, hors du bourg qu'était Jackson-Hill...

Ils marchèrent pendant une demi-heure.

Puis tout à coup le noir désigna une petite maison en planches et dit :

C'est là qu'est Dibon.

C'était une sorte de cahute de bergers, de gardeurs de troupeaux où les cow-boys passaient la nuit, quand ils conduisaient leur bétail au quai d'embarquement.

Sampson et un de ses compagnons se détachèrent pendant que les autres montaient la garde et surveillaient le noir,

prêts à lui faire sauter la tête en cas de trahison.

Peu après les deux éclaireurs revenaient.

— Il y est,—dirent-ils, avec quelques camarades.

—Peut-on l'attaquer? — demandèrent les autres.

—Oui...

—Allons.

Le Dibon était un bandit redouté et un cavalier intrépide qui prélevait une sorte de dîme sur les plus beaux troupeaux. On ne parvenait pas à s'en défaire.

Les cow-boys, Sampson principalement, avaient à souffrir de lui.

Ils l'enlevèrent donc, et comme dans ce pays on se méfie beaucoup des hommes de loi et qu'on préfère se faire justice soi-même, ils partirent aussitôt, emmenant



Le Dibon était un cavalier intrépide.

Ils se faulèrent jusqu'à la maison, se cachant dans les herbes. Puis ils bondirent contre la porte, forcèrent la fenêtre et pénétrèrent comme une bombe dans la pièce, où Dibon et sa bande fumaient et buvaient tranquillement.

Il y eut des cris, des coups de feu, mais les voleurs de bestiaux surpris furent faits prisonniers.

leur prisonnier, dont ils voulaient faire l'exécution au loin, dans la prairie, chez eux.

Le lendemain, comme ils déjeunaient dans une auberge, le noir qui avait accompagné Sampson et ses compagnons jusque-là vint leur dire :

—Dibon a pris la fuite!

Ce fut un coup de tonnerre.

Aussitôt les cow-boys sautent en selle.

Les chevaux étaient entravés par des entraves d'acier fermées à clef. Dibon n'avait pu en prendre un pour fuir.

Il s'était enfui sur une bicyclette appartenant au jeune fils de l'aubergiste.

—A vélo!— s'écrièrent les cow-boys,— nous le rattraperons bientôt.

Dans la plaine on voyait au loin le voleur courir, poussant ferme sa bécane.

Les chevaux partant au galop gagnèrent du terrain sur le pédaleur.

Dibon suivait un sentier à travers la plaine, plein de fondrières, de trous, de canivaux.

Il fallait être enragé comme lui pour tenir et aller de ce train sur une piste pareille.

Le terrain maintenant allait en pente.

Les chevaux bondissaient, excités par les cris des cavaliers, les coups de fouet et d'éperon.

Ils n'étaient plus qu'à vingt pas du fugitif.

Sampson et ses compagnons allaient le ressaisir.

Tout à coup un coup de sifflet retentit. C'était le train qui arrivait à toute vapeur.

La voie coupait le chemin tout franchement.

Avec cet élan, Dibon et ceux qui le suivaient devaient se trouver sur la voie juste au moment où le train passerait.

Dibon calcula la distance. Il ne s'arrêta pas et bondit, priant le dieu des voleurs de ne mettre sur sa route ni trou, ni pierre, pouvant le faire tomber, et il s'élança plus fort.

Le mécanicien siffla. Aux fenêtres des wagons des voyageurs anxieux suivaient cette lutte avec passion.

Dibon, comme si tout à coup il eût eu des ailes, passa...

Mais deux des cow-boys, emportés par leur élan, ne purent arrêter leurs chevaux à temps et vinrent se broyer sur le train.

Sampson, cependant, resté en arrière, put prendre sa course, poursuivre Dibon et l'abattre d'un coup de revolver à cinquante pas plus loin.



UN CURIEUX ANIMAL

Le Racoon

PLUS bizarre encore par ses moeurs que par sa structure, le Racoon tient à la fois de l'Ours et du Renard. A peu près de la taille de celui-ci, il en a le museau pointu, la coupe de figure, les yeux pétillants d'astuce et de finesse; e nrevanche, la lourdeur de son corps est celle du premier. C'est, du reste, à proprement parler, un plantigrade, c'est-à-dire que lorsqu'il marche, la plante de son pied repose tout entière sur le sol, mais au contraire des Ours véritables, il relève le talon en marchant. Enfin, par ses allures, il rappelle les Singes, il emploie ses membres antérieurs comme des bras et ses doigts longs, nerveux et déliés lui servent aussi bien à grimper sur les arbres qu'à prendre facilement ce qu'il veut saisir.

“J'ai connu, dit unepersonne, un Racoon qui fouillait délicatement dans la poche de ses visiteurs, et s'emparait avec beaucoup d'adresse des friandises qu'on y mettait à son intention. Très drôle était sa bouderie quand il ne trouvait rien à sa convenance; mais sa mauvaise humeur n'était pas de longue durée.”

Le Racoon habite exclusivement l'Amérique du Nord, surtout les Etats-Unis, où il est populaire, pour son esprit et sa malice, sous l'ediminutif de “coon.” Il s'y rencontre partout dans la forêt, où malgré la chasse qui lui est faite à la fois pour sa belle fourrure et sa chair succulente, l'espèce est toujours nombreuse.

Omnivore comme les Ours, non moins friand, mais plus carnassier, le Racoon se nourrit de petits mammifères, d'oiseaux de toute sorte, de fruits, de graines, de poissons, de coquillages, et de volaille quand il rencontre une basse-cour. Aimant beaucoup les oeufs, il sait les ouvrir et les vider sans en rien perdre. Il guette la tortue, la suit à la piste et en déterre la ponte. Il grimpe au nid des pies, y introduit la main, prend les oeufs ou les petits et souvent la mère. Il se glisse au bord d'un étang, se couche dans l'herbe, fait semblant de dormir, et harponne le premier poisson qui passe. Mieux que pas un naturaliste, il connaît les habitudes des moules et sait aussi bien que le négriillon à quelle époque le maïs est d'un goût savoureux. On a dit que sa passion pour les huîtres lui était souvent funeste et que, sa main prise par un de ces bivalves, il ne pouviat réussir à se dégager et périssait ainsi misérablement; mais c'est là une fable ridicule, et qui ferait rire, s'il l'entendait, le rusé et robuste ourson. Ajoutons qu'il est amateur d'écrevisses et ne méprise pas l'insecte: il recherche certaines larves et monte jusqu'aux plus hautes branches pour prendre des coléoptères.

Mais, ce qui caractérise le Racoon, c'est la facilité avec laquelle il s'apprivoise. C'est un aimable favori, plein d'ingéniosité, ave cdes manières de singe. Il faut toutefois lui interdire soigneusement l'ac-

cès du poulailler, où, comme les Martes, il égorge tout ce qui s'y trouve. et son activité est souvent plus divertissante pour les autres que pour son maître.

D'une curiosité excessive le Racoon apprivoisé rôde sans cesse, fouille dans tous les coins, regarde dans tous les pots, essaye les couvercles et apporte dans ses desseins une persévérance qu'il n'abandonne que quand il a reconnu l'impossibilité de réussir. Mais il est d'humeur facile, vit en bons termes avec les autres bêtes de la maison, est toujours occupé et d'une façon intéressante pour celui qui l'observe. Le voilà dans le jardin; il cueille des fraises, un raisin, des prunes. Un bourdonnement se fait entendre, c'est une abeille: il écoute, frappe l'air de ses mains, a saisi l'insecte et le mange. Il s'approche du mur, y donne un coup, toujours de la main, à plat; la mouche est tuée, il la ramasse et l'avale. Rien d'amusant comme de le voir descendre d'un espalier, la queue pendante, le poil hérissé, un gros abricot dans la bouche, regardant de tout côté avec inquiétude s'il n'est pas aperçu. Dans les heures d'ennui, les heures de réclusion, il s'efforce de tuer le temps. On le voit debout, s'appliquant à s'attacher un brin de paille autour du museau; ou bien il joue d'un air pensif avec ses pattes, ou court après sa queue. D'autres fois, étendu sur le dos, il entasse sur son ventre du foin ou des feuilles, et cherche à les maintenir en tirant sa queue par-dessus. D'humeur très indépendante, il ne s'attache guère, et ne témoigne à personne, bêtes ou gens, beaucoup d'affection; néanmoins il a ses préférés et joue avec eux. Veut-il se faire ôter sa chaîne ou obtenir une friandise, il appelle son maître d'une voix plaintive, et lui embrasse les genoux d'un air si suppliant, qu'il est difficile de résister à sa prière.

Le Racoon conserve en captivité l'habitude qu'il a de plonger dans l'eau, et d'y frotter vivement avec ses mains tous les objets qu'il trouve ou qu'on lui donne, aliments ou autres, à moins qu'il ne soit affamé. Passionné pour le sucre, il éprouve une vive déception en voyant fondre le morceau qu'il soumet au lavage; mais il ne tarde pas à reconnaître sa méprise et à croquer le bonbon au naturel.

Le naturaliste français, Poussielgue, a



Le Racoon

assisté au repas d'un de ces curieux animaux à l'état sauvage.

“Me trouvant, en Floride, auprès d'une crique saumâtre, dit-il, j'aperçus sur l'autre bord, en face du canot, un quadrupède gris, taché de noir et de fauve, à queue annelée, gros comme un Renard, semblable à une Hyène pour le pelage, mais raccourci comme un petit Ours, qui, ne se

doutant pas de notre présence, chassait les crevettes dans les flaques d'eau laissées sur le rivage par le flot descendant. L'animal, assis comme un Singe, agitait l'eau avec sa patte, les crevettes sautaient à un pied en l'air, il les rattrapait à la volée, leur écrasait la tête et en faisait un tas près de lui; quand il en avait pris un assez grand nombre, il les épluchait avec soin, les pétrissait dans ses mains en petites boulettes, les trempait dans l'eau et les avalait. Cet amateur de bisques était un Raton laveur (Racoon), ainsi nommé de l'habitude singulière qu'a cet animal de mouiller tous ses aliments avant de les avaler."

On prend le Racoon au piège, avec des amorces de poisson ou de viande. En outre on le poursuit, et sa chasse aux flambeaux est l'un des sports que les Américains préfèrent. Chasseurs et meute ont gagné la forêt. Un chien reconnaît la piste, les au-

tres le suivent; le Racoon se branche et se tient coi dans la feuillée, où les ténèbres empêchent de le voir. Tandis que les chiens empêchent de le voir. Tandis que les chiens aboient au pied de l'arbre que s'est choisi la bête, on réunit les torches que l'on couvre de feuilles sè-la clarté de la flamme, un chasseur monte dans l'arbre et y poursuit le Raton, qui arrive au bout d'un rameau et s'y cramponne. L'homme secoue la branche et la bête tombe au milieu de ses ennemis. Presque toujours elle leur échappe, gagne un autre arbre et la chasse recommence, une fois, deux fois; puis l'animal est saisi par les chiens. Souvent on emploie la cognée et l'arbre est abattu. Si l'on est près d'un lac ou d'une rivière, le Racoon se met à l'eau. Réduit aux abois, il se défend avec courage, et ne lâche qu'au dernier soupir le chien qui l'a saisi.





LE ROUGE-GORGE DU GOLGOTHA

Légende de Pâques

IL Y A bien des siècles, un de ces jolis oiseaux appelés rouges-gorges voletait de branche en branche sur le buisson où il avait élu domicile. Cela se passait au sommet d'un mont aride où le sang venait de couler, où un homme allait mourir.

Ce mont était le Golgotha !

L'homme s'appelait Jésus !

Le rouge-gorge, s'il faut en croire la légende, avait, en ce temps-là, sa gorge-rette toute blanche, aussi ne possédait-il pas le nom particulier que nous lui connaissons. Il était tout simplement un des nombreux enfants de la famille des "rubiettes."

Tout affairé, cherchant, pour le nid qu'il préparait, les flocons laineux, les duvets câlins, les bouts de crins apportés en ces lieux par de complaisants zéphirs, le petit oiseau avait souvent dirigé son oeil vif et noir du côté du drame qui s'accomplissait ; quoique l'on prétende que les oiseaux n'ont pas de cervelle (ce qui doit être une calomnie), le pauvre petit avait pressenti que quelque chose de tragique se passait là, et son coeur sensible en était tout ému.

Il y avait des hommes qui criaient, des femmes qui pleuraient... Puis l'oiseau avait vu se dresser un arbre aux grandes

branches rigides, semblables à des bras étendus.

C'était la croix.

L'oiselet s'était dit, étonné :

— Dans aucune des forêts où je m'ébats, je n'ai rencontré arbre pareil.

Il avait vu encore un homme attaché à cet arbre, le visage sanglant, le côté troué, sanglant aussi ; l'étonnement du petit oiseau s'était accru. Et il pensait :

— Qu'est cela ?... C'est bien singulier... je ne connais pas d'arbre comme celui qui est planté là, dans aucune forêt où j'ai coutume de me poser.

Et comme si l'homme crucifié eut deviné la pensée du jeune passereau, il eut la force, au milieu des angoisses qu'il endurait, de tourner la tête du côté du petit faiseur de réflexions, auquel il sourit d'un air de si affectueux reproche que notre ami ailé en sentit son bon petit "coeur" inondé de tristesse.

Tout le monde s'en allait ; c'était des soldats qui avaient de grandes piques des hommes qui portaient des échelles, des cordes, des vêtements rouges et déchirés, une foule nombreuse enfin. Les uns riaient grossièrement, les autres versaient d'abondantes larmes.

Le petit oiseau était rentré dans le creux de son buisson auprès de sa compa-

PROF. LA VOIE

Maison fondée en 1860

Perruquier

Satisfaction Assurée

Perruques et Toupets pour
Dames et Messieurs.
SPECIALITE

Cheveux teints de toutes les
couleurs, coiffures pour Bals
et Soirées.



SANS



AVEC

Toujours en mains un assortiment
complet de Perruques, Toupets,
Tresses et Boucles en cheveux natu-
rels.

Importateur direct de Paris, Lon-
dres et New-York.

Aussi Peignes et Ornaments de tous
genres pour cheveux, ainsi que les
articles de toilettes des meilleures
marques pour l'Embellissement du
Teint et Conservation de la Cheve-
lure.

8, Rue Notre-Dame Ouest, Montreal, Can.

Le Lait 'LAURENTIA'

a conquis simultanément la Profes-
sion Médicale et le public qui récla-
maient du lait pur, et non-contaminé
et qui sont en possession de ce pré-
cieux aliment. Le lait "Laurentia" a
l'avantage de se conserver indéfinit-
ment, sous tous les climats, on peut
donc s'en approvisionner d'avance,
pour une semaine, un mois ou un an,
comme de toute autre conserve. C'est
un lait complet, homogénéisé, c'est-
à-dire divisé mécaniquement à l'ex-
trême, stérilisé, sans addition quel-
conque, dans les conditions les plus
hygiéniques, offrant au consomma-
teur toute la sécurité possible: c'est
le lait que toutes les familles de-
vraient adopter. Demandez-le à votre
épiciers. Il est préparé à l'usine de
Lacolle par la Cie Canadienne de
Produits Agricoles Limitée.



Seule double voie ferrée entre Montréal,
Toronto, Hamilton, Niagara Falls, Detroit
et Chicago.

A TORONTO

En 7½ Heures par

"l'International Limité"

Le train le plus beau et le plus rapide du
Canada quitte MONTREAL à 9.00 a.m.,
tous les jours.

Quatre Trains Express par Jour

MONTREAL, TORONTO et L'OUEST

9 a.m., 9.45 a.m., 7.30 p.m., 10.30 p.m.
Wagons-buffets, salon et bibliothèque sur les
trains du jour; wagons-lits Pullman éclai-
rés à l'électricité, avec lampes pour lire
dans les lits, sur les trains de nuit.

MONTREAL-NEW-YORK, via D. & H.
Co.—a8.45 a.m., b3.00 p.m., a7.00 p.m., a8.10
p.m.

MONTREAL-BOSTON — SPRINGFIELD
via C. V. Ry.—a8.31 a.m., a8.30 p.m.

MONTREAL-OTTAWA—a8.30 a.m., b3.55
p.m., a8.00 p.m.

**MONTREAL-SHERBROOKE—LENNOX
VILLE**—a8.00 a.m., b4.16 p.m., a8.15 p.m.

aTous les jours. bTous les jours excepté le
dimanche.

gne, à laquelle, tout en la becquetant, il racontait les événements dont il avait été témoin.

Les jeunes oiselles, comme les femmes, sont curieuses. La gentille hubiette, auprès de son compagnon, timidement s'aventura jusque sur la plus haute branche du mignon domaine verdoyant, où s'épanouissait ses naissantes amours.

Elle fit un petit "uip! uip!" tout effarouché.

—Oh! le pauvre homme, pensa-t-elle.

A ce moment, l'homme attaché à la croix, les yeux levés au ciel, la bouche tordue par la douleur, remuait faiblement sa pauvre tête de gauche et de droite. Tout d'un coup, il poussa un grand cri :

—“Eli, Eli, lamma sabachtani!...”

C'était la suprême lamentation de l'homme qui mourrait!

En même temps, un bruit terrible retentit, la terre trembla et se couvrit de ténèbres.

Les deux petits oiseaux qui, poussés par leur bon coeur, allaient s'élancer vers celui dont la plainte était si douloureuse, saisis de frayeur, dégringolèrent en se culbutant jusque vers leur nid, où ils se blottirent.

Mais bientôt l'obscurité profonde s'alléga, et tout sembla se remettre en ordre dans la nature. Peu à peu, rassuré, le couple revint à son poste d'observation.

L'homme était immobile toujours, la tête penchée sur la poitrine; le sang coulant de son front couronné d'épines, de ses mains, de son côté, de ses pieds!

Les naïfs volatiles se consultèrent.—Peut-être cet homme n'était-il pas mort, peut-être avait-il besoin de quelque assistance.—Alors, quittant leur buisson, tous deux, de la même envolée, vinrent se percher sur les bras de la croix. Ils s'appro-

chèrent du visage du crucifié et le virent encore tout baigné de larmes!

—Comme il a pleuré, dit la petite oiselle toute triste.

—Comme il a souffert, dit l'oiseau tout pensif.

Et, l'un et l'autre, d'instinct, se mirent à caresser le pauvre mort comme pour étancher le sang qui avait coulé de ses blessures. Gonflant leur petite gorge toute blanche, ils la collèrent sur les parties sanglantes du corps de Jésus, et leur petite gorge devint toute rouge, et il leur parut que la figure du Christ exprimait moins de douleur, que ses yeux s'étaient entr'ouverts pour leur sourire, que ses lèvres s'étaient agitées pour leur parler; puis, le supplicié avait semblé s'endormir d'un paisible sommeil.

—Allons, se dirent-ils, chuchottant leur petit "uip! uip!", il repose maintenant suspendu à ses deux branches; allons reposer aussi.

Leur petite gorge toute rouge, enlacés dans leur vol, ils regagnèrent leur nid où, quand le temps fut venu, éclorèrent des petits qui, au sortir de l'oeuf, eurent aussi leur mignonne gorgerette rouge comme celle de leurs parents, et comme, par la suite des siècles, fut celle de tous leurs descendants.

C'est ainsi, s'il faut en croire la légende répandue chez les chrétiens d'Orient, légende qu'il nous a paru intéressant de rappeler en ce temps de Pâques, que la famille des rubiettes reçut, pour une branche des siens, le nom particulier de "Rouge-Gorge", nom qui semble presque être un titre de noblesse.

On sait, d'ailleurs, que le rouge-gorge est l'ami des humbles qui le chérissent beaucoup. Quand la froidure arrive, cet oiseau quitte les bois, où jusque-là il vivait auprès du bûcheron dans la plus ami-

ABONNEZ - VOUS

— A —

LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français
POUR
50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux, Recettes de Cuisine.

AVIS IMPORTANT

Les abonnées seulement ont droit pour chaque achat de patrons à un **COUPON PRIME** d'une valeur de 5 cents à échanger contre des articles de fantaisie. (Catalogue de Prime adressé gratis.)

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No. Spécimen de la **REVUE DE LA MODE** à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

LA REVUE POPULAIRE,
DEPARTEMENT DES PATRONS,
200, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTREAL.

COUPON-MODE 'REVUE POPULAIRE'

Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom

Adresse

AUX ERUDITS

cale familiarité, il vient frapper de son petit bec au carreau de la modeste chaumière qui ne lui refuse jamais un abri.

Par son gentil caractère, le rouge-gorge se fait aimer de tous ceux qui lui offrent une si précieuse hospitalité. Il connaît, par leur nom, tous les membres de la modeste famille; se dressant sur ses petites pattes, battant des ailes, il leur lance en les regardant, son gentil petit cri, élan d'une reconnaissance dont il a le cœur rempli.

Son ramage, qui égale la rustique maisonnette, semble être un cantique ultra terrestre de reconnaissance, d'amour, d'enthousiasme. On dirait vraiment qu'une âme angélique gonfle cette petite gorgelette rougie d'où sortent de si merveilleux accents.

— o —

Le chien comestible

Un des plats de résistance les plus communs est le rôti de chien.

Les "snobs" du pays thaï font venir de l'île d'Haïman des chiens à palais noir, dont la chair est particulièrement prisée des gourmets.

Quant aux gens de classe modeste, ils se taillent de solides biftecks dans n'importe quels chiens, sauf pourtant ceux qui ont le pelage blanc.

Au temps jadis, un empereur d'Annam, attaqué par un tigre en pleine brousse, fut sauvé de la mort par un chien blanc, qui, sautant à la gorge du félin, réussit à l'étrangler. aussi pour les tribus fidèles aux traditions, manger un chien blanc est, depuis lors, considéré comme un crime de lèse-majesté.

— o —

Nous lisons dans l'«Intermédiaire des chercheurs et des curieux»:

Le nom de la France en Algonquin.— On lit dans le "Rhin", de Victor Hugo (Lettre XX). "Plus l'homme est barbare, plus le compliqué lui plaît. Rien n'est moins simple qu'un sauvage... Les Algonquins traduisent le mot si court, si simple et si doux: **France**, par "Mittigauchouekendalakiank."

C'est assez compliqué, en effet, et si le fait est vrai, les Algonquins ne doivent prononcer le nom de notre belle patrie que lorsqu'ils ont du temps à perdre. Mais le fait est-il vrai? Dans ses accès de jovialité, toujours un peu massive, Victor Hugo ne se gêne pas pour s'amuser aux dépens de ses lecteurs. Je ne sais pas un mot d'algonquin, et je suis bien résolu à ne jamais l'apprendre; c'est pour quoi, s'il se trouvait quelque Intermédiairiste—(et il doit s'en trouver)—plus versé que moi dans la connaissance des idiomes peaux-rouges, je lui serais reconnaissant de bien vouloir me renseigner sur l'existence et, au besoin, sur la signification réelle du kilomètre verbal dont il s'agit.

— o —

L'EXECUTION DE SCOTT

Le P. Lestance, un des plus vieux missionnaires Oblats, raconte, dans une lettre publiée par les "Cloches de Saint-Boniface", qu'une demi-heure avant l'exécution de Scott, il alla, en compagnie du futur Lord Strathcona, supplier Riel de faire grâce au prisonnier, mais que le chef du gouvernement provisoire leur opposa un refus formel.

L'ALMANACH DU "SAMEDI"

pour 1912

ALMANACH DU SAMEDI POUR 1912

Ci-inclus 10 cents pour en-
voi d'un Almanach à l'adresse
ci-dessous:

Nom
M. Mme, Mlle. (Bien spé-
cifier votre qualité)

Rue

Localité

Détachez ce coupon et en-
voyez, avec 10 cents à M.M.
Poirier, Bessette et Cie, 200,
Bld St-Laurent, Montréal.

UNE DERNIERE CHANCE DE VOUS PROCURER
L'ALMANACH POUR 1912

C'est un livre plein d'une quantité de renseigne-
ments, qui vous indique le langage des fleurs, les
pierres précieuses des mois, etc., etc; puis vous
donne un grande abondance de recettes et conseils
utiles dans chaque maison.

Nous pouvons encore en délivrer quelques exem-
plaires à nos lecteurs mais qu'ils se hâtent s'ils
veulent en posséder un.

Si votre dépositaire n'en a plus demandez le di-
rectement, en envoyant 10 cents aux Editeurs-pro-
priétaires, Poirier, Bessette & Cie, 200, Bld St-
Laurent, Montréal.

LA PHARMACIE CHIC

Aux centre des beaux quartiers

Située dans un des plus beaux endroits de la
ville, la Pharmacie Moisan, avec son service
ultra-soigné, peut, à juste titre, passer pour un
des plus beaux établissements du genre.

Parmi les nombreuses spécialités de la maison,
citons les Capsules Anti-Chili, sans rivaux pour
la grippe, les frissons et les accès de fièvre. Ces
merveilleuses capsules opèrent une guérison ra-
dicale et préviennent la maladie.

Les clients reçoivent toujours, à la Pharma-
cie Moisan, l'accueil le plus cordial et le plus
courtois.

PRESCRIPTIONS

Sous le rapport des prescriptions remplies
avec célérité et minutie, en n'usant que des
meilleurs ingrédients, la Pharmacie Moisan n'a
pas de rivale.

On y trouve tous les accessoires pour photo-
graphie.

Téléphonez si vous voulez que le messenger de
l'établissement aille chercher chez vous les or-
donnances à remplir; il retournera avec les mé-
dicaments.

S. MOISAN, Pharmacien,

Angle Saint-Laurent et Sherbrooke
Tel. Bell Est 4730.

W. LEGAULT,

Horloger, Bijoutier et Opticien



Tient un stock des plus variés et des plus
modernes.

Toutes réparations, celles des montres est
une spécialité de l'établissement.

Le Département d'Optique est complet up-to-
date et d'après les procédés et formules basés
sur l'expérience.

PRIX MODERES

1061 Ste-Catherine Est, - Montréal

DERBY

5¢



CIGARETTES

**Il s'en vend
des millions
annuellement**